221

OEUVRES COMPLETES DE VOLTAIRE.

†

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME QUATRE-VINGT-DIXIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.

LETTRES

DE M. DE VOLTAIRE

ET

DE M. D'ALEMBERT.

1765-1772.

LETTRES
DE M. DE VOLTAIRE
ET
DE M. D'ALEMBERT.

LETTRE PREMIERE.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 3 de janvier.

Je ne vous le diſſimule point, mon cher maître; vous me comblez de ſatisfaction par tout ce que vous me dites de mon ouvrage. Je le recommande à votre protection, et je crois qu'en effet il pourra être utile à la cauſe commune, et que *la ſuperſtition*, avec toutes les révérences que je fais ſemblant de lui faire, ne s'en trouvera pas mieux. Si j'étais comme vous aſſez loin de Paris, pour lui donner des coups de bâton, aſſurément ce ſerait *de tout mon cœur, de tout mon eſprit et de* 1765.

toutes mes forces, comme on prétend qu'il ſaut
1765. aimer DIEU ; mais je ne ſuis poſté que pour lui donner des croquignoles, en lui demandant pardon de *la liberté grande*, et il me ſemble que je ne m'en ſuis pas mal acquitté. Puiſque vous voulez bien veiller à l'impreſſion, je vous prie de faire main baſſe ſur tout ce qui vous paraîtra long ou de mauvais goût ; je vous en aurai une véritable obligation. Je vous prie auſſi d'engager M. *Cramer* à hâter l'impreſſion ; je déſirerais que le caractère en fût un peu gros, afin que l'ouvrage pût être lu plus aiſément, et auſſi pour ſes intérêts. A l'égard des miens, je les remets entièrement entre vos mains et entre celles de frère *Damilaville.* J'eſpère qu'il obtiendra ſans peine la permiſſion de faire entrer l'ouvrage.

Dites-moi un peu, je vous prie, ſi vous le ſavez, ce que c'eſt qu'une hiſtoire qu'on fait courir d'une lettre des Corſes à *Jean-Jacques*, pour le prier d'être leur légiſlateur ? Vous avez écrit à quelqu'un que les Corſes l'avaient ſeulement prié de mettre leurs lois en *bon français* : cela me paraît un perſiflage ou de leur part ou de la vôtre. C'eſt comme ſi *noſſeigneurs* écrivaient à *Paoli* de mettre leurs arrêts en *bon corſe*, ou aux ſauvages du Canada de les mettre en *bon iroquois*. J'avoue que cette dernière traduction conviendrait aſſez à

certains réquisitoires. Quoi qu'il en soit, dites-moi, je vous prie, ce que vous savez là-dessus de certain. On assure qu'il a écrit une lettre à M. *Abauzit* (que peut-être vous serez à portée de voir), dans laquelle il se félicite beaucoup de l'honneur que les Corses lui font; et, en même temps, on assure qu'il a écrit, il y a peu de temps, à *Duchesne*, son libraire à Paris, pour lui dire que cette prétendue lettre des Corses est fausse, et que c'est un nouveau tour que lui jouent ses ennemis. On ajoute que c'est vous qui lui avez joué ce tour-là, mais sans en apporter la moindre preuve. Je sais que *Jean-Jacques* a des torts avec vous, et qu'il vous a écrit des folies au sujet des comédies que vous fesiez jouer auprès de Genève; mais je ne puis croire que vous cherchiez à le tourmenter dans sa solitude, où il est déjà assez malheureux par sa santé, par sa pauvreté, et surtout par son caractère. Il vient de faire des *Lettres de la Montagne*, qui mettent, dit-on, tout Genève en combustion; mais qui vraisemblablement, si j'en crois ses plus zélés partisans, ne feront pas grande sensation ailleurs. On dit qu'il y chante la palinodie à mon égard sur le socinianisme qu'il me reprochait d'avoir imputé aux Génevois. Ce n'est pas la première fois qu'il se contredit; mais il souffre, il est

1765.

1765. malheureux, il faut bien lui paſſer quelque choſe. Il faut dire de lui comme le régent diſait d'un homme qui prenait force lavemens à la Baſtille : *Il n'a que ce plaiſir-là.* Vous avez cru comme moi, ſans fondement, que l'abbé de *Condillac* était mort; heureuſement il eſt tiré d'affaire, et reviendra bientôt chez nous jouir de la fortune et de la réputation qu'il mérite. La philoſophie aurait fait en lui une grande perte. En mon particulier, j'en aurais été inconſolable. Adieu, mon cher et illuſtre confrère; n'oubliez pas votre Commentaire de *Corneille* pour l'académie. *Duclos* m'a dit que vous veniez de lui écrire à ce ſujet. Je lui avais fait part de votre lettre, et je ne doute point que l'oubli ne vienne de *Cramer*.

Si vous voulez ſavoir la *généalogie* du deſcendant de *Gabrielle d'Eſtrées*, adreſſez-vous à l'abbé d'*Olivet* qui vous en dira des nouvelles. Son père était laquais de feu M. de *Maucroix*; ce ne ſerait pas un tort, ſi le fils n'était pas un maraud; *mais ce n'eſt pas le tout d'être laquais, il faut être honnête.*

Dites-moi un peu, je vous prie, ſous le ſceau de la confeſſion, ce que vous penſez d'un M. le chevalier de *la Tremblaye* qui a été vous voir, qui fait, dit-on, de *petits vers innocens*, et à qui vous écrivez, à ce qu'on prétend, des lettres qui lui tournent la tête

de vanité. Des personnes très-considérables désireraient de savoir le jugement que vous en portez, et m'ont prié de vous le demander. 1765.

LETTRE II.

DE M. DE VOLTAIRE.

9 de janvier.

MON cher et grand philosophe, en réponse à votre lettre du 3, je vous dirai d'abord qu'il y a plus de huit jours que j'ai donné à frère *Cramer* la *Destruction*; il m'assura qu'il édifierait dès le lendemain, et vous enverrait ce que vous savez. Or, ce que vous savez est bien peu pour un si bon ouvrage. Depuis ce temps, je n'ai pas entendu parler de frère *Gabriel*. Je lui écris, dans le moment, pour le sommer de sa parole. Il donne beaucoup de promesses, ce *Gabriel*, et les tient rarement; il avait promis de remplir son devoir envers l'académie, et il ne l'a pas fait. Il faut lui pardonner cette fois-ci; il est un peu intrigué, ainsi que tous les autres bourdons de la ruche de Genève. Ils ont tous les ans des tracasseries pour étrennes, au sujet des

1765. élections ; elles ont été très-fortes cette année. Il y a beaucoup de diſſentions entre le conſeil et le peuple, qui ſe croient tous deux ſouverains. *Jean-Jacques* a un peu attiſé le feu de la diſcorde. La députation des Corſes à *Jean-Jacques* eſt une fable abſurde ; mais les querelles génevoiſes ſont une vérité. C'eſt dommage pour la philoſophie que *Jean-Jacques* ſoit un fou, mais il eſt encore plus triſte que ce ſoit un mal-honnête homme. La lettre inſolente et abſurde qu'il m'écrivit, au ſujet des ſpectacles de Ferney, était à la fois d'un inſenſé et d'un brouillon. Il voulait ſe faire valoir alors auprès des pédans de Genève, qui prêchaient contre la comédie par jalouſie de métier ; il prétendait engager avec moi une querelle. Le petit magot, bourſouflé d'orgueil, fut piqué de mon ſilence. Il manda au docteur *Tronchin* qu'il ne reviendrait jamais dans Genève, tant que je ferais poſſeſſeur des Délices ; et, huit jours après, il ſe brouilla avec *Tronchin* pour jamais.

A peine arrivé dans ſa montagne, il fait un livre qui met le trouble dans ſa patrie ; il excite les citoyens contre le magiſtrat ; il ſe plaint, dans ce livre, qu'on l'a condamné ſans l'entendre ; il m'y donne formellement comme l'auteur du Sermon des cinquante (*) ;

(*) Voyez Philoſophie, tome II, page 45.

il joue le rôle de délateur et de calomniateur : voilà, je vous avoue, un plaiſant philoſophe ; 1765. il eſt comme les diables dans *Quinault* :

Goûtons l'unique bien des cœurs infortunés,
Ne ſoyons pas ſeuls miſérables.

Et ſavez-vous dans quel temps ce malheureux feſait ces belles manœuvres ? C'était lorſque je prenais vivement ſon parti, au haſard même de paſſer pour mauvais chrétien ; c'était en diſant aux magiſtrats de Genève, quand par haſard je les voyais, qu'ils avaient fait une vilaine action en brûlant *Emile* et en décrétant *Jean-Jacques* ; mais, lui m'ayant offenſé, il s'imaginait que je devais le haïr, et écrivait par-tout que je le perſécutais, dans le temps que je le ſervais et que j'étais perſécuté moi-même.

Tout cela eſt d'un prodigieux ridicule, ainſi que la plupart des choſes de ce monde ; mais je pardonne tout, pourvu que l'infame ſuperſtition ſoit décriée comme il faut chez les honnêtes gens, et qu'elle ſoit abandonnée aux laquais et aux ſervantes, comme de raiſon.

Je croyais vous avoir mandé que l'abbé de *Condillac* était reſſuſcité : *Tronchin* le croyait mort avec raiſon, puiſqu'il ne l'avait pas

1765. traité. Pour M. le chevalier de *la Tremblaye*, tout ce que je fais, c'eſt qu'il doit réuſſir auprès des hommes par la douceur de ſes mœurs, et auprès des dames par ſa figure.

Vous voilà inſtruit de tout, mon cher maître; je vous ferai part de la réponſe de *Gabriel*, s'il m'en fait une.

LETTRE III.

DE M. DE VOLTAIRE.

15 de janvier.

MON cher philoſophe, j'ai vu aujourd'hui le commencement de la *Deſtruction* en gros caractère, comme vous le ſouhaitez. C'eſt une charmante édification que cette *Deſtruction*; on n'y changera pas une virgule, on n'omettra pas un ïota de la loi, juſqu'à ce que toutes choſes ſoient accomplies. J'aurai plus de ſoin de cette beſogne que des Commentaires de *Pierre* qui m'ennuyaient prodigieuſement. Frère *Cramer*, afin que vous le ſachiez, eſt très-actif pour ſon plaiſir, et très-pareſſeux pour ſon métier. Tel était *Philibert Cramer*, ſon frère, qui a renoncé à la typographie.

Gabriel et *Philibert* peuvent mettre au rang de leurs négligences, de n'avoir pas fait pré- 1765.
ſenter à l'académie un exemplaire de mes fatras ſur les fatras de *Pierre Corneille*. *Gabriel* dit, pour excuſe, que la *Brunet*, votre impri-meuſe, était chargée de cette cérémonie, et qu'elle ne s'en eſt pas acquittée. J'ai grondé *Gabriel*, *Gabriel* a grondé la *Brunet*, et vous m'avez grondé, moi qui ne me mêle de rien, et qui ſuis tout ébaubi.

Gabriel dit qu'il a écrit à l'enchanteur *Merlin*, et que ce *Merlin* doit préſenter un fatras cornélien à monſieur le ſecrétaire perpétuel. Si cela n'eſt pas fait, je vous ſupplie de m'en inſtruire, parce que ſur le champ je ferai partir, par la diligence de Lyon, le ſeul exemplaire que j'aye, lequel je ſupplierai l'académie de mettre dans ſes archives.

Ce malheureux *Jean-Jacques* a fait un tort effroyable à la bonne cauſe. C'eſt le premier fou qui ait été mal-honnête homme; d'ordinaire les fous ſont bonnes gens. Il a trouvé en dernier lieu, dans ſon livre, le ſecret d'être ennuyeux et méchant. On peut écrire plus mal que lui, mais on ne peut ſe conduire plus mal. N'importe, *Peregrinus* eſt content, pourvu qu'on parle de *Peregrinus*. J'eſpère cependant que la bonne cauſe pourra bien ſe ſoutenir ſans lui. *Jean-Jacques* a beau être

1765. un misérable, cela n'empêche pas qu'*Ezéchiel* ne soit un homme à mettre aux petites maisons, ainsi que tous ses confrères. Il faut avouer, quoi qu'on en dise, que la raison a fait de terribles progrès depuis environ trente ans. Elle en fera tous les jours ; il se trouvera toujours quelque bonne ame qui dira son mot en passant.

LETTRE IV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 17 de janvier.

Je commence, mon cher et illustre maître, par vous remercier des soins que vous voulez bien vous donner pour moi. Voici une lettre où je prie monsieur *Cramer* de hâter l'impression. Je ne lui parle qu'en passant de ce qui concerne mes intérêts ; c'est votre affaire de lui dire là-dessus ce qui convient ; cela devrait être fait de sa part. Je désirerais beaucoup d'avoir à me louer de lui, parce que j'aurai vraisemblablement, dans le courant de cette année, d'autres ouvrages à lui donner, étant comme résolu de ne plus rien imprimer en France. Assurément je n'ai point envie de me

faire d'affaire avec les pédans à long et à petit rabat; mais c'eſt bien aſſez de me couper les ongles moi-même de bien près, ſans qu'un cenſeur vienne encore me les couper jusqu'au ſang. M. *Cramer* peut compter, ſi j'ai lieu d'être content de lui en cette occaſion, qu'il imprimera déſormais tout ce que je ne voudrai pas ſoumettre à l'inquiſition de nos *Midas*.

1765.

Je ſuis bien fâché, pour la philoſophie et pour les lettres, du parti que prend *Jean-Jacques*, et en particulier de ce qu'il a dit contre vous dans ſon dernier livre que je n'ai pu lire, tant la matière eſt peu intéreſſante pour qui n'eſt pas bourdon ou guêpe de la ruche de Genève. Il a couru un bruit que vous lui aviez fait une réponſe injurieuſe; je ne l'ai pas cru, et des gens en état d'en juger, qui ont lu cette réponſe, m'ont aſſuré qu'elle n'était pas de vous. Au nom de Dieu, ſi vous lui répondez, ce qui n'eſt peut-être pas néceſſaire (du moins c'eſt le parti que je prendrais à votre place) répondez-lui avec le ſang froid et la dignité qui vous conviennent. Il me ſemble que vous avez beau jeu, ne fût-ce qu'en oppoſant aux horreurs qu'il dit aujourd'hui de ſa patrie tous les éloges qu'il en a faits, il y a quatre ou cinq ans, dans la dédicace d'un de ſes ouvrages, ſans compter ſon petit procédé avec moi, à qui il a donné

1765. tort et raison, selon que ses intérêts l'exigeaient. Il est bien fâcheux que la discorde soit au camp de la philosophie, lorsqu'elle est au moment de prendre Troye. Tâchons du moins de n'avoir rien à nous reprocher de ce qui peut nuire à la cause commune.

LETTRE V.

DE M. DE VOLTAIRE.

25 de janvier.

Vous devez, mon cher philosophe, avoir reçu une lettre satisfesante de ce joufflu de *Gabriel Cramer*. Il est bien heureux d'imprimer la *Destruction :* cette *Destruction* suffirait pour bien établir un libraire de Paris. La quatrième feuille est déjà imprimée. Je vous remercie de m'avoir fourré là, j'en suis tout glorieux. Je me trouve enchâssé avec des diamans que vous avez répandus sur le fumier des jansénistes et des molinistes.

Votre ami le roi de Prusse, à qui j'ai été obligé d'écrire, m'a félicité d'être toujours occupé à écraser l'*inf*.... Hélas ! je ne l'écrase pas, mais vous la percez de cent petits traits

dont elle ne ſe relèvera jamais chez les honnêtes gens. 1765. Le bon de l'affaire, c'eſt qu'étant percée à jour de votre main forte et adroite, elle n'oſera pas ſeulement ſe plaindre.

Je vais faire partir mon exemplaire de *Corneille* pour l'académie. *Gabriel* m'en rendra un de la ſeconde édition.

Vous voilà en train de détruire; amuſez-vous à détruire ſucceſſivement toutes nos ſottiſes velches; un deſtructeur tel que vous ſera un fondateur de la raiſon.

LETTRE VI.

DE M. DE VOLTAIRE.

5 de février.

Mon adorable philoſophe, nous en ſommes à *H*. Vous me rendez les lettres de l'alphabet bien précieuſes. Vous me comblez de joie en me feſant eſpérer que vous ne vous en tiendrez pas aux jéſuites. Un homme qui a des terres près de Cîteaux me mande que le chapitre général va s'aſſembler; on donne à chacun ſix bouteilles de vin pour ſa nuit; cela s'appelle le vin du chevet, et vous ſavez que ce vin eſt le meilleur de France. Ces

1765. moines-là ne vous paraiſſent-ils pas plus habiles que les jéſuites ? Cîteaux jouit de deux cents mille livres de rentes, et Clairvaux en a davantage ; mais il eſt juſte de combler de biens des hommes ſi utiles à l'Etat. Détruiſez, détruiſez, tant que vous pourrez, mon cher philoſophe ; vous ſervirez l'Etat et la philoſophie.

J'eſpère que frère *Gabriel Cramer* enverra bientôt à frère *Bourgelat* le recueil de ſoufflets que vous donnez à tour de bras aux janſéniſtes et aux moliniſtes. C'eſt bien dommage, encore une fois, que *Jean-Jacques*, *Diderot*, *Helvétius* et vous *cum aliis ejuſdem farinæ hominibus*, vous ne vous ſoyez pas entendus pour écraſer l'*inf*.... Le plus grand de mes chagrins eſt de voir les impoſteurs unis et les amis du vrai diviſés. Combattez, mon cher *Bellérophon*, et détruiſez la chimère.

N. B. Vous ſaurez qu'ennuyé de la négligence du gros *Gabriel*, j'ai envoyé mon exemplaire de *Corneille* à l'adreſſe de M. *Duclos*, à la chambre ſyndicale, par la diligence de Lyon. Je ſupplie le philoſophe, frère *Damilaville*, de vouloir bien payer les frais : c'eſt un philoſophe de finance avec lequel je m'entendrai fort bien. Adieu, je vous embraſſe ; je ſuis bien vieux et bien malade.

LETTRE

1765.

LETTRE VII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 27 de février.

MON cher et illuftre maître, je compte que nous aurons bientôt ici la *Deftruction*, car frère *Damilaville* m'a dit, il y a plufieurs jours, que vous lui aviez mandé, il y avait auffi plufieurs jours, que tout était fini. Dieu veuille que cette *Deftruction* puiffe fervir *in ædificationem multorum!* Nous verrons ce que les pédans à grande et à petite queue en diront. Je m'attends à quelques hurlemens de la part des feconds, et peut-être à quelques grincemens de dents de la part des premiers; mais je compte m'être fi bien mis à couvert de leurs morfures, que *fragili quærens illidere dentem offendet folido*. Je refpecterai toujours, comme de raifon, la religion, le gouvernement, et même les miniftres; mais je ne ferai point de quartier à toutes les autres fottifes, et affurément j'aurai de quoi parler.

On dit que vous avez renoncé aux Délices, et que vous n'habitez plus le territoire de la parvuliffime. Je vous confeillerais cependant,

1765. attendu les pédans à grands rabats, qui deviennent de jour en jour plus inſolens et plus ſots, de conſerver toujours un pied à terre chez nos bons amis les Suiſſes.

Fréron a penſé aller au fort-l'évêque ou four-l'évêque, pour avoir inſulté groſſièrement, à ſon ordinaire, mademoiſelle *Clairon :* elle s'en eſt plainte, mais le roi ſon compère (*) et la reine ont intercédé pour ce maraud qui eſt toujours cependant aux arrêts chez lui, ſous la verge de la police. Il eſt bien honteux qu'un pareil coquin trouve des protections reſpectables ; en vérité, *on ne peut s'empêcher d'en pleurer et d'en rire.* Puiſque les choſes ſont ainſi, je prétends moi avoir auſſi mon franc-parler, et, à l'exception des choſes et des perſonnes auxquelles je dois reſpect, je dirai mon avis ſur le reſte. Avez-vous entendu parler d'une tragédie du Siége de Calais qu'on joue actuellement avec grand ſuccès ? Comme cette pièce eſt pleine de patriotiſme, on dit, pour rendre les philoſophes odieux, qu'ils ſont déchaînés contre elle. Rien n'eſt plus faux, mais cela ſe dit toujours, pour ſervir *ce que de raiſon.* Quelle pauvre eſpèce que le genre-humain ! Adieu, mon cher maître ; moquez-vous toujours de tout, car il n'y a que cela de bon.

(*) Le roi *Staniſlas* était le parrain du fils de *Fréron.*

LETTRE VIII. 1765.

DE M. DE VOLTAIRE.

16 de mars.

FRERE *Gabriel*, mon cher deſtructeur, obéit ponctuellement à vos ordres ; la *Deſtruction* ſera magnifiquement reliée et envoyée à ſa deſtination. Madame *Denis* a dévoré ce petit livre qui contient deux cents trente-cinq pages, le ſeul de tous les livres qui reſtera ſur ce procès qui a produit tant de volumes. Je vous réponds que quand il ſera arrivé à Paris, il ſera enlevé en quatre jours. Je ſuis fâché que vous ayez oublié que notre ami *Fréron* a été jéſuite, et que même il a eu l'honneur d'être chaſſé de la ſociété ; cela aurait pu vous fournir quelque douce et honnête plaiſanterie.

Je voudrais bien ſavoir qu'eſt devenu le petit jéſuite derrière lequel marchait *le Franc de Pompignan* à la proceſſion de ſon village. Eſt-il vrai que le jéſuite qui avait.... du prince de G*** eſt mort? ne s'appelait-il pas *Marſy*? On dit que d'ailleurs c'était un garçon de mérite.

1765. Dieu vous maintienne, mon cher destructeur, dans la noble résolution où vous êtes de faire main basse sur les fanatiques, en fesant patte de velours ! Vous serez cher à tous les gens de bien. *Ecr. l'inf.*

LETTRE IX.

DE M. DE VOLTAIRE.

25 de mars.

MON cher philosophe utile et agréable au monde, sachez que votre ouvrage est comme vous, et qu'aucun enfant n'a jamais si bien ressemblé à son père. Sachez que, dès qu'il parut dans Genève entre les mains de quelques amis, tous dirent : Il écrit comme il parle, le voilà, je crois l'entendre. Quand on l'avait lu, on le relisait ; on en cite tous les jours des passages. J'écrivis à mon ami M. de *Cideville* que je le croyais déjà répandu à Paris ; je lui parlai du plaisir qu'il aurait à le lire, et je lui recommandai, dans deux lettres consécutives, de ne vous point nommer, précaution entre nous fort inutile : il est impossible qu'on ne vous devine pas à la

feconde page. Vous aurez à la fois le plaifir de jouir du fuccès le plus complet, et de nier que vous ayez rendu ce fervice au public devant les fripons et les fots qui ne méritent pas même la peine que vous prenez de vous moquer d'eux. 1765.

Je fuis très-fâché de n'avoir point encore appris que le roi ait dédommagé les *Calas*. On roue un homme plus vîte qu'on ne lui donne une penfion. Vous avez bien raifon dans ce que vous dites du ftyle des avocats; ils n'ont jamais fu combien la déclamation eft l'oppofé de l'éloquence, et combien les adjectifs affaibliffent les fubftantifs, quoiqu'ils s'accordent en genre, en nombre et en cas; mais, après tout, les raifons que frère *Beaumont* a détaillées font fortes et concluantes, il y a de la chaleur, et le public refte convaincu de l'innocence des *Calas*, *quod erat demonftrandum*. Tout ce que je demande au ciel, c'eft que le parlement de Touloufe caffe l'arrêt fouverain des maîtres des requêtes. Je ne me fouviens plus quel était l'honnête homme qui priait DIEU tous les matins que fes ennemis fiffent des fottifes. Le fanatifme commence à être en horreur, d'un bout de l'Europe à l'autre. Figurez-vous qu'un grand feigneur efpagnol, que je ne connais point, s'avife de m'écrire une lettre

1765. tout-à-fait anti-fanatique, pour me demander des armes contre ce monſtre, en dépit de la sainte hermandad.

Jean-Jacques eſt devenu entièrement fou ; il s'était imaginé qu'il bouleverſerait ſa chère patrie que je corrompais, dit-il, en donnant chez moi des ſpectacles ; il n'a pas mieux réuſſi en qualité de boute-feu, qu'en qualité de charlatan philoſophe.

Eſt-il vrai qu'*Helvétius* eſt à Berlin ? Il me paraît que le réquiſitoire compoſé par *Abraham Chaumeix* lui a donné une paralyſie ſur les trois doigts avec leſquels on tient la plume. Eſt-ce qu'il ne ſavait pas qu'on peut mettre l'*inf*.... en pièces, ſans graver ſon nom ſur le poignard dont on la tue ? Madame *Denis* vous embraſſe de tout ſon cœur, et moi auſſi.

LETTRE X. 1765.

DE M. D'ALEMBERT.

26 de mars.

OH, la belle lettre, mon cher maître, que vous venez d'écrire à frère *Damilaville* ſur l'affaire des malheureux *Sirven* (*)*!* auſſi a-t-elle le plus grand et le plus juſte ſuccès; on ſe l'arrache, on verſe des larmes, et on la relit, et on en verſe encore, et on finit par déſirer de voir tous les fanatiques dans le feu où ils voudraient jeter les autres. Je ſuis bien heureux que ma rapſodie ſur la deſtruction de *Loyola* n'ait pas paru en même temps; votre lettre l'aurait effacée, et le cygne aurait fait taire la pie. Je ne ſais quand ma *Deſtruction* arrivera; mais ce que je ſais, c'eſt qu'il y a des perſonnes à Paris qui l'ont déjà, et que mon ſecret n'a pas été trop bien gardé. Quoi qu'il en ſoit, je recommande ce malheureux enfant à votre protection. Le bien que vous en direz ſera l'avis de beaucoup de gens, et ſurtout le fera vendre, car c'eſt-là l'eſſentiel pour que M. C—— ne ſoit pas léſé.

(*) Voyez Politique et Légiſlation, tome III, page 174. Cette lettre eſt adreſſée, par erreur, à M. d'*Alembert*.

Je ne fais ni le nom ni le fort du jeune 1765. jéfuite que *Simon le Franc* fuivait à la proceffion. Je n'ai vu *Simon* depuis long-temps qu'une feule fois, à l'enterrement de monfieur d'*Argenfon*, où il était, non comme homme de lettres, car il eft trop grand feigneur pour fe parer de ce titre, mais comme parent au quatre-vingt-dixième degré. S'il eft encore à Paris, c'eft fi obfcurément que perfonne n'en fait rien. Il lui arrivera ce qui arriva à l'abbé *Cotin*, que les fatires de *Defpréaux* obligèrent à fe cacher fi bien, que le *Mercure* annonça fa mort trois ou quatre ans d'avance. Il en eft arrivé à peu-près autant au poëte *Roi*, cet ennuyeux coquin qui, depuis une centaine de coups de bâton qu'il reçut il y a dix ans, avait pris le parti de la retraite, et dont on avait annoncé la mort, il y a plus d'un an, dans les gazettes, quoiqu'il n'ait rendu que depuis peu fa belle ame à fon créateur.

Oui vraiment, le bâtard du Portier des chartreux, *Marfy*, *olim* jéfuite, comme il l'a mis à la tête d'un de fes ouvrages, eft allé violer les anges en paradis. Il avait commencé par être l'affocié d'*Aliboron* avec qui il s'était enfuite brouillé, du moins à ce que l'on m'a dit, car je n'avais l'honneur de fréquenter ni l'un ni l'autre.

Vous

Vous avez ſu que les *Calas* ont pleinement gagné leur procès ; c'eſt à vous qu'ils en ont l'obligation. Vous ſeul avez remué toute la France et toute l'Europe en leur faveur. Je ne ſais ce qui arrivera des malheureux *Sirven*. On dit que l'avocat *Beaumont* va plaider leur cauſe ; je voudrais bien qu'avec une ſi belle ame et ſi honnête, cet homme eût un peu plus de goût, et qu'il ne mît pas dans ſes mémoires tant de pathos de collége. Le parlement de Toulouſe eſt furieux, dit-on, et veut caſſer l'arrêt qui caſſe le ſien ; il ne lui manque plus que cette ſottiſe-là à faire. 1765.

Adieu, mon cher maître ; moquez-vous de tout, comme vous faites, ſans ceſſer de ſecourir les malheureux et d'écraſer le fanatiſme. Mes reſpects à madame *Denis*. Je ſuis charmé qu'elle ait été contente de ma petite drôlerie que la canaille janſéniſte et loyoliſte ne trouvera pourtant guère drôle.

1765.

LETTRE XI.

DE M. DE VOLTAIRE.

3 d'avril.

MA reconnaiſſance eſt vive, je l'avoue, mais ce n'eſt pas elle qui fait mon enthouſiaſme pour vous ; c'eſt votre zèle auſſi intrépide que ſage, c'eſt votre manière d'avoir toujours raiſon, c'eſt votre art d'attaquer le monſtre, tantôt avec la maſſue d'*Hercule*, tantôt avec le ſtylet le plus affilé ; et puis, quand vous l'avez mis ſous vos pieds, vous vous moquez de lui fort plaiſamment. Que j'aime votre ſtyle ! que votre eſprit eſt net et clair ! plût à Dieu que tous les autres frères euſſent écrit ainſi ! l'*inf*..... ne ſe débattrait pas encore comme elle fait ſous la vérité qui l'écraſe. Je voudrais bien ſavoir quel eſt le poliſſon de théologien à qui vous faites tant d'honneur. Quoi qu'il en ſoit, vous ſerez obéi ponctuellement et promptement.

Avez-vous lu le Siége de Calais ? je ſuis ami de l'auteur, je dois l'être ; je trouve que le retour du maire et de ſon fils, à la fin, doit faire un bel effet au théâtre. Il ſe peut

d'ailleurs qu'il y ait dans la pièce quelques défauts qui vous aient choqué ; mais ce n'eft pas à moi de m'en apercevoir, et d'ailleurs le patriotifme excufe tout. Je voudrais favoir jufqu'à quel point vous êtes bon patriote ; j'ai peur que vous ne vous borniez à être bon juge. Je vous aime et révère ; *écr. l'inf.* 1765.

LETTRE XII.

DE M. DE VOLTAIRE.

[illegible] avril.

Mon cher et grand philofophe, dans un fatras de lettres que je recevais par la voie de Genève, mon étourderie a ouvert celle que je vous envoie. Je ne me fuis aperçu qu'elle vous était adreffée qu'après avoir fait la fottife de la décacheter ; je vous en demande très-humblement pardon, en vous proteftant, foi de philofophe, que je n'en ai rien lu. J'avais ordonné en général qu'on retirât toutes celles qui vous feraient adreffées d'Italie. Je n'ai trouvé que celle-là dans mon paquet ; je me flatte qu'elle n'eft pas du pape régnant ; je préfume qu'elle eft d'un être penfant, puifqu'elle eft pour vous.

Il y a peu de ces êtres penſans. Mon ancien
1765. diſciple couronné me mande qu'il n'y en a guères qu'un ſur mille ; c'eſt à peu-près le nombre de la bonne compagnie ; et s'il y a actuellement un millième d'hommes de raiſonnable, cela décuplera dans dix ans. Le monde ſe déniaiſe furieuſement. Une grande révolution dans les eſprits s'annonce de tous côtés. Vous ne ſauriez croire quels progrès la raiſon a faits dans une partie de l'Allemagne. Je ne parle pas des impies qui embraſſent ouvertement le ſyſtême de *Spinoſa*, je parle des honnêtes gens qui n'ont point de principes fixes ſur la nature des choſes, qui ne ſavent point ce qui eſt, mais qui ſavent très-bien ce qui n'eſt pas : voilà mes vrais philoſophes. Je peux vous aſſurer que, de tous ceux qui ſont venus me voir, je n'en ai trouvé que deux qui fuſſent des ſots. Il me paraît qu'on n'a jamais tant craint les gens d'eſprit à Paris qu'aujourd'hui. L'inquiſition ſur les livres eſt ſévère ; on me mande que les ſouſcripteurs n'ont point encore le *Dictionnaire encyclopédique*. Ce n'eſt pas ſeulement être ſévère, c'eſt être très-injuſte. Si on arrête le débit de ce livre, on vole les ſouſcripteurs, et on ruine les libraires. Je voudrais bien ſavoir quel mal peut faire un livre qui coûte cent écus. Jamais vingt volumes in-folio ne feront

de révolution ; ce ſont les petits livres portatifs à trente ſous qui ſont à craindre. Si l'*Evangile* avait coûté douze cents ſeſterces, jamais la religion chrétienne ne ſe ſerait établie. 1765.

Pour moi, j'ai mon exemplaire de l'*Encyclopédie*, en qualité d'étranger et de ſuiſſe. On veut bien que les Suiſſes ſe damnent, mais on veille de près, à ce que je vois, ſur le ſalut des Pariſiens. Si vous pouviez m'envoyer quelque choſe pour achever ma damnation, vous me feriez un plaiſir diabolique dont je vous ſerais très-obligé. Je ne peux plus travailler, mais j'aime à me donner du bon temps, et je veux quelque choſe qui pique.

Il faut que je vous diſe que je viens de lire *Grotius*, *De veritate*, &c. Je ſuis bien étonné de la réputation de cet homme; je ne connais guère de plus ſot livre que le ſien, excepté l'ampoulé *Houteville*. On avait, de ſon temps, de la réputation à bon marché. Il y a un bon article de *Hobbes* dans l'*Encyclopédie*. Plût à Dieu que tout cet ouvrage fût fait comme votre diſcours préliminaire !

Adieu, mon très-cher philoſophe ; ſera t-il dit que je mourrai ſans vous revoir ?

1765.

LETTRE XIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, 9 d'avril.

Vous avez dû, mon cher et illuſtre maître, recevoir, il y a peu de jours, par frère *Damilaville*, un excellent manuſcrit pour juſtifier la *Gazette littéraire* des imputations ridicules des fanatiques. L'auteur, qui ne veut point être connu, vous prie de faire parvenir à l'imprimeur cette petite correction-ci qu'il faudra mettre dans l'errata, ſi par haſard cet endroit était déjà imprimé. J'eſpère qu'on ne fera pas la même faute pour cet ouvrage qu'on a faite pour le mien, d'en envoyer deux ou trois exemplaires extravaſés à Paris, avant que le tout ſoit arrivé; cette imprudence eſt cauſe que la canaille janſénienne et jéſuitique a crié d'avance contre la *Deſtruction*, et que la publication en eſt ſuſpendue par ordre du magiſtrat, quoique tous les gens ſages qui l'ont lue trouvent l'ouvrage impartial, ſage et utile. Tout ce que j'appréhende, c'eſt que pendant tous ces délais on n'en faſſe une édition ſurtive qui pourrait léſer

M. *Cramer*. Ce ne ſera pas la faute de l'auteur, mais il faut eſpérer que ceci ſervira d'avis pour une autre fois. J'attends que cette affaire ſoit finie pour en entamer une autre ; mais il faudra déſormais être plus précautionné contre l'inquiſition. Je viens de recevoir de votre ancien diſciple une lettre charmante. Il me mande qu'il attend *Helvétius* qui doit être arrivé actuellement. J'eſpère qu'il ſera bien reçu, et que l'*inf*...... aura encore ce petit déſagrément. J'ai vu des additions au Dictionnaire philoſophique, qui m'ont fait beaucoup de plaiſir. La diſpute ſur le chien de *Tobie*, barbet ou lévrier, m'a extrêmement diverti, ſans parler du reſte. On dit que les miniſtres de Neuchâtel ne veulent plus de *Jean-Jacques*, et que votre ancien diſciple n'aura pas le crédit de l'y faire reſter malgré cette canaille. Je me ſouviens qu'il y a quatre ans, il fut obligé d'abandonner un pauvre diable qui avait prêché contre les peines éternelles, et que le conſiſtoire avait chaſſé. Le roi de Pruſſe écrivit à milord *Maréchal* : *Puiſque ces b...-là veulent être damnés éternellement, dites-leur que je ne m'y oppoſe pas, que le diable les emporte et qu'il les garde*. Au fond, le pauvre *Jean-Jacques* eſt fou. Il y a cinq ou ſix ans qu'il mettait Genève à côté de Sparte, et aujourd'hui il en fait une caverne de voleurs. 1765.

1765. Il faudrait, pour toute réponſe, faire imprimer l'éloge à côté de la ſatire, et y mettre pour épigraphe ce vers de je ne ſais quelle comédie :

Vous mentez à préſent, ou vous mentiez tantôt.

Adieu, mon illuſtre et reſpectable maître ; on peut dire de ce monde comme *Petit-Jean* dans les Plaideurs :

Que de fous ! je ne fus jamais à telle fête.

LETTRE XIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

16 d'avril.

MON cher appui de la raiſon, c'eſt bien la faute à frère *Gabriel*, s'il a lâché trois ou quatre exemplaires à des indiſcrets ; mais, ou je me trompe fort, ou jamais *Merlin* n'aurait oſé rien débiter ſans une permiſſion tacite ; et, malheureuſement, pour avoir cette permiſſion de débiter la raiſon, il faut s'adreſſer à des gens qui n'en ont point du tout. Si on en fait une édition furtive, alors *Gabriel*

débitera la ſienne. Fourniſſez-nous ſouvent de ces petits ſtylets mortels à poignées d'or enrichies de pierreries, l'*inf*...... ſera percée par les plus belles armes du monde, et ne craignez point que *Gabriel* y perde. 1765.

Vous avez bien raiſon de citer le vers des Plaideurs : *Que de fous! &c.*; mais il ne tiendra qu'à vous de dire bientôt : Que de fous j'ai guéris! Tous les honnêtes gens commencent à entendre raiſon; il eſt vrai qu'aucun d'eux ne veut être martyr, mais il y aura ſecrétement un très-grand nombre de confeſſeurs, et c'eſt tout ce qu'il nous faut.

Jean-Jacques, dont vous me parlez, fait un peu de tort à la bonne cauſe; jamais les pères de l'Egliſe ne ſe ſont contredits autant que lui. Son eſprit eſt faux, et ſon cœur eſt celui d'un mal-honnête homme; cependant il a encore des appuis. Je lui pardonnerais tous ſes torts envers moi, s'il ſe mettait à pulvériſer, par un bon ouvrage, les prêtres de *Baal* qui le perſécutent. J'avoue que ſa main n'eſt pas digne de ſoutenir notre arche; mais,

Qu'importe de quel bras Dieu daigne ſe ſervir?

Frère *Helvétius* réuſſira ſans doute auprès de *Frédéric*; s'il pouvait partir de là quelques traits qui ſecondaſſent les vôtres, ce ſerait une bonne affaire.

Adieu, mon cher maître et mon cher frère; 1765. je m'affaiblis beaucoup, et je compte aller bientôt dans le fein d'*Abraham* qui n'était, comme dit l'*Alcoran*, ni juif ni chrétien.

LETTRE XV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 27 d'avril.

MON cher et illuftre maître, il eft arrivé ce que nous efpérions au fujet de l'Hiftoire de la *Deftruction* des jéfuites. Les gens raifonnables ont trouvé l'ouviage impartial et utile, les amis des jéfuites même favent gré à l'auteur de n'avoir dit de la fociété que le mal qu'elle méritait; mais les janféniftes-convulfionnaires et attendant le prophète *Elie* (qui aurait bien dû leur prédire la tuile qui leur tombe aujourd'hui fur la tête), ont crié comme tous les diables. Ils voudraient, dit-on, dénoncer le livre au parlement; mais comme le parlement y eft traité avec ménagement, il y a apparence qu'on leur rira au nez; ils commencent à perdre de leur crédit, même dans la compagnie: jugez de l'état où font leurs affaires. Ce qu'il y a de plaifant, c'eft que cette canaille

trouve mauvais qu'on lui applique ſur le dos les coups de bûche qu'elle ſe fait donner ſur 1765. la poitrine. Il me ſemble pourtant que des coups de bûche ſont toujours des *ſecours*, et que la place doit leur être indifférente ;

Car il n'importe guère
Que Paſcal ſoit devant, ou Paſcal ſoit derrière.

J'enverrai inceſſamment à frère *Gabriel* de quoi les faire brailler encore ; car, pendant qu'ils ſont en train de braire, il n'y a pas de mal à leur tenir toujours la bouche ouverte. J'ai [illegible] par les croquignoles, je continuerai par les coups de houſſine, enſuite viendront les coups de gaule, et je finirai par les coups de bâton ; quand ils en feront là, ils ſeront ſi accoutumés à être battus, qu'ils prendront les coups de bâton pour des douceurs. Mon Dieu, l'odieuſe et plate canaille ! mais elle n'a pas long-temps à vivre, et je ne lui épargnerai pas un coup de ſtylet.

Vous avez ſu l'aventure de la comédie ; nous allons vraiſemblablement perdre mademoiſelle *Clairon*, qui ne remontera plus ſur le théâtre, ſi elle ne veut pas perdre l'eſtime des honnêtes gens. Votre maréchal a tenu une jolie conduite (*) ; ſon procédé eſt atroce

(*) Le maréchal de *Richelieu*.

1765. et abominable, auſſi finira-t-il aux yeux du public par avoir tout l'odieux et tout le ridicule de cette affaire. Je ne doute pas que pluſieurs comédiens ne ſe retirent, s'ils ne ſont pas en effet auſſi vils qu'on voudrait les rendre. Vous avez beau faire, mon cher maître, vos vers paſſeront à la poſtérité, mais le nom de votre maréchal n'y paſſera pas; on lira vos vers, on demandera qui était cet homme, et l'hiſtoire dira : *Je ne m'en ſouviens plus.* Il faut avouer que vos protégés de la cour (car je ne leur fais pas l'honneur et à vous le tort de dire vos protecteurs) ne ſont pas heureux en renommée; voyez le beau coton qu'ils jettent tous. Que dites-vous de la belle colonie de Cayenne, pour laquelle on a dépenſé des ſommes immenſes? On y a envoyé, il y a dix-huit mois, quatorze mille hommes dont il ne reſtait plus que quinze cents il y a trois mois; on va ramener tout ce qui reſte, et peut-être n'en reviendra-t-il pas ſix cents. Que le roi eſt à plaindre d'être ſi indignement ſervi, lorſqu'il mérite tant de l'être bien! *Helvétius* me paraît bien content de ſon voyage. Adieu, mon cher maître.

LETTRE XVI. 1765.

DE M. DE VOLTAIRE.

Premier de mai.

VOTRE indignation, mon cher philofophe, eft des plus plaifantes. J'aime à vous voir rire au nez des *Polichinels*, à qui vous donnez tant de nafardes. Vous voilà en train de faire des nazaréens (n'eft-ce pas de nazaréens que vient nafarde ?), de faire des nazaréens, dis-je, ce que *Blaife Pafcal* fefait des jéfuites. Vous les rendrez ridicules, *in fæcula fæculorum*, *amen*. Les croquignoles au cuiftre théologien font, je crois, parties, et je prie DIEU qu'elles arrivent à bon port.

On dit qu'... compofe avec l'abbé d'*Eftrées* un beau réquifitoire pour défendre de penfer en France. Je ne conçois pas comment ce..... a ofé foutenir, dans fon tripot, que l'ame eft fpirituelle ; je ne fais affurément rien de moins fpirituel que l'ame d'.....

Voyez-vous toujours mademoifelle *Clairon*? pourriez-vous lui dire, ou lui faire dire fortement qu'elle fe fera un honneur immortel, fi elle déclare, elle et fes confrères, que jamais

1765. ils ne remonteront ſur le théâtre de Paris, ſi on ne leur rend tous les droits de citoyens; et que c'eſt une contradiction trop abſurde d'être au cachot de l'évêque ſi on ne joue pas, et excommunié par l'évêque ſi on joue? Cette tournure ne pourrait offenſer la cour, et rendrait odieux tous ces faquins de janſéniſtes. Dites-lui, je vous prie, que je lui ſuis plus attaché que jamais.

Courage, *Archimède;* le ridicule eſt le point fixe avec lequel vous enlèverez tous ces maroufles, et les ferez diſparaître.

LETTRE XVII.

1765.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 18 de mai.

MON cher et illuftre confrère, voilà M. le comte de *Valbelle* que vous connaiffiez déjà par fes lettres, et que furement vous ferez charmé de connaître par fa perfonne. Une heure de converfation avec lui vous en dira plus en fa faveur que je ne pourrais vous en [illegible] abfolument que je lui donnaffe une lettre pour vous, quoiqu'affurément il n'en ait pas befoin. Il vous dira des nouvelles de mademoifelle *Clairon*, et de l'intérêt qu'ont pris tous les gens de lettres à la manière indigne dont elle a été traitée. Je ne fais pas fi elle remontera jamais fur le théâtre, mais je l'eftime affez pour croire qu'elle n'en fera rien. C'eft bien affez d'être excommuniée, fans être encore opprimée par des tyrans, et traitée avec la dernière barbarie. Les Velches mériteraient d'être réduits à la meffe et au fermon pour toute nourriture; et j'efpère qu'ils finiront par ce régime fi digne d'eux. Si les comédiens, comme vous dites, ne profitent pas de cette circonftance pour demander

qu'on leur rende tous les droits de citoyens,
1765. même celui de rendre le pain bénit, ils ſeront à [illegible]s yeux les derniers des hommes. Mon avis ſerait qu'ils préſentaſſent requête à l'aſſemblée du clergé, pour obtenir main-levée de l'excommunication, et la liberté de communier *à tout le moins une fois l'an.* Je voudrais bien ſavoir ce que la cour aurait à leur dire, s'ils refuſaient de jouer en cas qu'on leur refuſât leur demande ; ſans compter qu'il ſerait aſſez bon que l'aſſemblée du clergé, qui va demander à cor et à cri le rappel des jéſuites, qu'elle n'obtiendra pas, demandât en même temps, à toute force, la réhabilitat[illegible] au giron de l'Egliſe, et en vînt à bout. Imaginez-vous quel beau ſujet de réflexions pour le gazetier janſéniſte. A propos de gazetier janſéniſte, il me ſemble que ſes amis du parlement ont renoncé au projet de dénoncer la *Deſtruction;* ils ont ſenti, à force de diſcernement (car ils ont l'eſprit fin), le ridicule dont ils ſe couvriraient. J'en ſuis ſincèrement fâché, car vous ſavez tout le bien que je leur veux ; je ne perdrai aucune occaſion de leur donner des marques de ſouvenir et d'attachement. Adieu, mon cher et illuſtre confrère ; mon attachement pour vous eſt d'une nature un peu différente, mais il n'en ſera pas moins durable. Je vous embraſſe de tout mon cœur,

et

et j'envie bien à M. de *Valbelle* le plaisir qu'il aura de vous voir. 1765.

Les comédiens ont gagné leur procès contre votre *Alcibiade*. Ne convenez-vous pas qu'il jette un beau coton? Vous aurez beau faire, mon cher philosophe, vous n'en ferez jamais qu'un vieux freluquet, bien peu digne d'être célébré par une plume telle que la vôtre.

LETTRE XVIII.

DE M. DE *VOLTAIRE.*

A Genève, 27 de mai.

J'AI eu l'honneur de voir M. de *Valbelle*, mon cher *Archimède*; il est bien aimable, comme vous dites. Je ne savais point que l'autre *Archimède-Clairaut* fût gourmand, et que des indigestions l'eussent tué : ce n'est pas ainsi que doit mourir un philosophe. Sa pension vous est dévolue de droit. Peut-être avez-vous quelques ennemis qui vous ont desservi; je n'en suis point du tout surpris. J'ai des ennemis aussi, moi qui ne vous vaux pas. On m'a dit que l'académie des sciences, en corps, demande cette pension pour vous; c'est une démarche qui vous honore autant

que vos confrères. Vous me ferez grand plaiſir
1765. de m'en apprendre le ſuccès, ſoit par un petit mot de votre main, ſoit par notre digne ami.

On m'a fait accroire que mademoiſelle *Clairon* pourrait venir conſulter *Tronchin*; en ce cas, il faudra que je faſſe rebâtir mon théâtre : mais je ſuis devenu ſi vieux, que je ne peux plus même jouer les rôles de vieillard. D'ailleurs les tracaſſeries qu'on me fait continuellement m'ont rendu la voix rauque :

Lupi Mœrim vidêre priores.

Je crois que, ſi *Clairaut* eſt allé voir *Newton*, j'irai bientôt faire très-humblement ma cour à *Milton*. En attendant, je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE XIX. 1765.

DE M. DE VOLTAIRE.

24 de juin.

MON cher philoſophe, je ſuis plus indigné que vous, parce que je ſais mieux que vous tout ce que vous valez. Il y a injuſtice, ingratitude, ridicule, le tout au premier degré, à refuſer une modique penſion, patrimoine d'académie; et à qui? à celui qui a refuſé cent mille livres d'appointemens, pour continuer à faire honneur à ſa patrie. Je ne crois pas que vous ſoyez éconduit. Les hommes ont encore un petit reſte de pudeur. Vous voyez qu'on ne donne point votre penſion à d'autres; on vous fait donc ſeulement attendre: on veut peut-être que vous faſſiez quelque démarche. Je vous demande en grâce de me mander où vous en êtes. Ayez la bonté de donner votre lettre à M. de *Villette*; c'eſt un de nos plus aimables frères, ami éclairé de la bonne cauſe, et ſentant tout votre mérite. C'en ſerait trop, mon cher philoſophe, ſi les ſages avaient contre eux les prêtres et les miniſtres. Nous avons beſoin des hommes

1765. d'Etat pour nous défendre contre les hommes de Dieu. Je ne vous dis pas cela en l'air; il y a du temps que j'ai de très-bonnes raifons de penfer ainfi. Mandez-moi, je vous prie, tout ce que vous avez fur le cœur, attendu que le mien eft à vous. Recommandez-moi aux prières de nos frères. *Ecr. l'inf.*

LETTRE XX.

DE M. D'ALEMBERT.

Ce 30 de juin.

Vous êtes bien bon, mon cher maître, de prendre tant de part à l'injuftice que j'éprouve; il eft vrai qu'elle eft fans exemple. Je fais que le miniftre n'a point encore rendu de réponfe définitive; mais vouloir me faire attendre et me faire valoir ce qui m'eft dû à tant de titres, c'eft un outrage prefque auffi grand que de me le refufer. Sans mon amour extrême pour la liberté, j'aurais déjà pris mon parti de quitter la France, à qui je n'ai fait que trop de facrifices. J'approche de cinquante ans; je comptais fur la penfion de l'académie comme fur la feule reffource de ma vieilleffe. Si cette reffource m'eft enlevée, il

1765.

faut que je ſonge à m'en procurer d'autres, car il eſt affreux d'être vieux et pauvre. Si vous pouviez ſavoir les charges conſidérables et indiſpenſables, quoique volontaires, qui abſorbent la plus grande partie de mon très-petit revenu, vous ſeriez étonné du peu que je dépenſe pour moi; mais il viendra un temps, et ce temps n'eſt pas loin, où l'âge et les infirmités augmenteront mes beſoins. Sans la penſion du roi de Pruſſe, qui m'a toujours été très-exactement payée, j'aurais été obligé de me retirer ou à la campagne ou en province, ou d'aller chercher ma ſubſiſtance hors de ma patrie. Je ne doute point que ce prince, quand il ſaura ma poſition, ne redouble ſes inſtances pour me faire accepter la place qu'il me garde toujours, de préſident de ſon académie; mais le ſéjour de Potſdam ne convient point à ma ſanté, le ſeul bien qui me reſte; et d'ailleurs un roi eſt toujours meilleur pour maîtreſſe que pour femme. Je vous avoue que ma ſituation m'embarraſſe. Il eſt dur de ſe déplacer à cinquante ans, mais il ne l'eſt pas moins de reſter chez ſoi pour y eſſuyer des naſardes. Ce qui vous étonnera davantage, c'eſt que le miniſtre, qui en agit ſi indignement à mon égard, a dit à M. le prince *Louis* qu'il n'avait rien à me reprocher, ni pour mes écrits ni pour

ma conduite. Le prince *Louis* voulait aller au
1765. roi, qui ſurement ignore cette indignité; mais il n'en a rien fait, dans la crainte de me nuire auprès du miniſtre, en voulant me ſervir. Ma ſeule conſolation eſt de voir que l'académie, le public, tous les gens de lettres, à l'exception de ceux qui ſont l'opprobre de la littérature, ne ſont pas moins indignés que vous du traitement que j'éprouve. J'eſpère que les étrangers joindront leurs cris à ceux de la France; et je vous prie de ne laiſſer ignorer à aucun de ceux que vous verrez, le nouveau genre de perſécution qu'on exerce contre les lettres.

Adieu, mon cher et illuſtre confrère; je ſuis très-ſenſible à l'amitié que vous me témoignez; je crois la mériter un peu par mes ſentimens pour vous. J'oublie de vous dire que j'ai écrit au miniſtre une lettre ſimple et convenable, ſans baſſeſſe et ſans inſolence, et que je n'en ai pas eu plus de réponſe que l'académie. Si on attend que je faſſe d'autres démarches, on attendra long-temps.

LETTRE XXI.

1765.

DE M. DE VOLTAIRE.

8 de juillet.

Mon cher philofophe, votre lettre m'a pénétré le cœur. Je vous aime affez pour vous apprendre des fecrets que je ne devrais dire à perfonne, et je compte affez fur votre probité, fur votre amitié, pour être sûr que vous garderez le filence que je romps avec vous. Je ne vous parle point de l'intérêt que vous avez à vous taire; tout intérêt eft chez vous fubordonné à la vertu.

La plupart des lettres font ouvertes à la pofte; les vôtres l'ont été depuis long-temps. Il y a quelques mois que vous m'écrivîtes : *Que direz-vous des miniftres, vos protecteurs, ou plutôt vos protégés?* et l'article n'était pas à leur louange. Un miniftre m'écrivit, quinze jours après : *Je ne fuis pas honteux d'être votre protégé, mais, &c.;* ce miniftre paraiffait très-irrité. On prétend encore qu'on a vu une lettre de vous à l'impératrice de Ruffie, dans laquelle vous difiez : *La France reffemble à une vipère, tout en eft bon hors la tête.* On ajoute

que vous avez écrit dans ce goût au roi de
1765. Pruſſe. Vous ſentez, mon cher philoſophe, combien il a été inutile que je vous aye rendu juſtice, et que j'aye écrit à ceux qui ſe plaignaient ainſi de vous, *que vous êtes l'homme qui fait le plus d'honneur à la France.* La voix d'un pauvre *Jean* criant dans le déſert, et ſurtout d'un *Jean* perſécuté, ne fait pas un grand effet. Voilà donc où vous en êtes. C'eſt à vous à tout peſer; voyez ſi vous voulez vous tranſplanter à votre âge, et s'il faut que *Platon* aille chez *Denys*, ou que *Platon* reſte en Gréce. Votre cœur et votre raiſon ſont pour la Gréce. Vous examinerez ſi, en reſtant dans Athènes, vous devez rechercher la bienveillance des *Périclès*. Je ſuis perſuadé que le miniſtre, qui n'a rien répondu ſur votre penſion, ne garde ce ſilence que parce qu'un autre miniſtre lui a parlé. On eſt fâché contre vous depuis la *Viſion*. Je ſentis cruellement le coup que cette *Viſion* porterait aux philoſophes; je vous le mandai; vous ne me crûtes pas, mais j'étais très-inſtruit. Madame la princeſſe de *R*... n'apprit qu'elle était en danger de mort que par cette brochure. Jugez quel effet elle dut faire. Depuis ce temps, des tréſors de colère ſe ſont amaſſés contre nous tous, et vous ne l'ignorez pas. J'ai cru apercevoir, au travers de ces nuages, qu'on

qu'on vous eſtime comme on le doit, et qu'on aurait déſiré votre eſtime. 1765.

Je ſais bien que vous ne ferez jamais de démarche qui répugne à la hauteur de votre ame, mais il vous faut votre penſion. Voulez-vous me faire votre agent, quoique je ne ſois pas ſur les lieux? Il y a un homme qui eſt dans une très-grande place, et qui eſt mécontent de vous. Il n'eſt pas impoſſible que ſon reſſentiment ait influé ſur le refus ou ſur le délai de la juſtice qu'on vous doit. Permettez-vous que je prenne la liberté de lui écrire? Je ſuis ſans conſéquence; je ne compromettrai ni lui ni vous; je lui propoſerai une action généreuſe. Il eſt très-capable de la faire, très-capable auſſi de ſe moquer de moi; mais j'en courrai volontiers les riſques, et rien ne retombera ſur vous. Je ne ferai rien aſſurément ſans avoir vos inſtructions que vous pourrez me faire parvenir en toute ſureté par la voie dont vous vous êtes déjà ſervi.

On crie contre les philoſophes, on a raiſon; car ſi l'opinion eſt la reine du monde, les philoſophes gouvernent cette reine. Vous ne ſauriez croire combien leur empire s'étend. Votre *Deſtruction* a fait beaucoup de bien. Bonſoir; je ſuis las d'écrire. Je ne le ferai jamais de vous lire et de vous aimer.

1765.

LETTRE XXII.

DE M. D'ALEMBERT.

16 de juillet.

Mon cher et illuſtre maître, je reçois à l'inſtant votre lettre du 8, que M. de *Villette* m'envoie de ſa campagne; et comme il ferait trop long, et peut-être peu sûr de vous répondre par ſon canal, en ſon abſence je profite de l'occaſion de mademoiſelle *Clairon* pour vous ouvrir mon cœur. Il eſt très-vrai que j'ai écrit tout ce qu'on vous a dit; mais comme cela n'intéreſſe point le roi, je croyais pouvoir écrire en ſureté, perſuadé qu'on ne rendait compte qu'à lui de ce que pouvaient contenir mes lettres. Il n'eſt pas moins vrai que l'homme en place, dont vous me parlez, eſt parvenu à ſe rendre l'exécration des gens de lettres, dont il lui était ſi facile de ſe faire aimer. Je crois bien qu'il me hait, et je me pique de reconnaiſſance; cependant je n'imagine pas qu'il influe beaucoup dans le refus ou le délai de ma penſion; je crois plutôt que les dévots de la cour ont fait peur au miniſtre, qui n'oſe le dire pourtant, et qui donne de ſon délai toutes ſortes de mauvaiſes raiſons. Au reſte, je vous laiſſe le maître de

faire les démarches que vous jugerez utiles, pourvu que ces démarches ne m'engagent à rien : ce qui est bien certain, c'est que je n'en ferai pour ma part aucune. Le roi de Prusse m'a déjà fait écrire, et j'attends une lettre de lui. On me dit de sa part que la place de président est toujours vacante, qu'elle m'attend, et que, pour cette fois, il espère que je ne la refuserai pas ; mais ma santé ne me permet plus de me transplanter, et puis je suis plus amoureux de la liberté que jamais, et si je quittais la France (ce qui pourrait bien arriver si le roi de Prusse venait à mourir), ce serait pour aller dans un pays libre. Il est sûr que cette France m'est bien odieuse, et que, si *ma raison* est pour la Gréce, assurément *mon cœur* n'y est pas. Tous les savans de l'Europe sont déjà informés, par moi ou par d'autres, de l'indignité absurde avec laquelle on me traite, et quelques-uns m'en ont déjà témoigné leur indignation. Il arrivera de mon affaire ce qui plaira au destin. Je quitterai Paris du moment où je ne pourrai plus y vivre, et j'irai m'enterrer dans quelque solitude. On me fera tout le mal qu'on voudra ; j'espère que mes amis, le public et les étrangers me vengeront. Adieu, mon cher maître ; je ne vous dis rien de la porteuse de cette lettre, elle porte sa recommandation avec elle. Adieu.

1765.

E 2

1765.

LETTRE XXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 5 d'augufte, car je ne puis fouffrir août.

MON cher philofophe, fi la caufe que je foupçonnais n'eft pas la véritable, il y a donc des effets fans caufe. La raifon fuffifante de *Leibnitz* eft donc à tous les diables; car tout ce qu'on peut alléguer, pour colorer l'injuftice qu'on vous fait, eft parfaitement abfurde. Mademoifelle *Clairon*, dans fon genre, fe trouve à peu-près maltraitée comme vous; elle a effuyé affurément des chofes plus défagréables; je lui confeille ce que probablement elle fera, et ce que vous lui avez confeillé. Pour vous, mon cher et grand philofophe, je n'ai point d'avis à vous donner; vous n'en prendrez que de votre fermeté et de votre fageffe. Je n'ai rien à dire à M. le duc de *Choifeul*, je lui ai tout dit; et, puifque vous ne le croyez pas l'auteur de cette injuftice, mon rôle eft terminé. Tout ce que je fais, c'eft qu'il y a un déchaînement auffi violent que ridicule à la cour contre les philofophes; et pour compléter cette extravagance, c'eft

le beau Siége de Calais qui a fait pouſſer à l'excès ce déchaînement. J'ignore ſi vous quitterez cette nation de ſinges, et ſi vous irez chez des ours; mais ſi vous allez en Ourſie, paſſez par chez nous. Ma poitrine commence un peu à s'engager. Il ſerait fort plaiſant que je mouruſſe entre vos bras, en feſant ma profeſſion de foi. 1765.

Mais pourquoi ne viendriez-vous pas à Ferney attendre philoſophiquement la fin des orages? Vous me direz peut-être qu'on viendrait nous y brûler tous deux : je ne le crois pas, nous ne ſommes qu'au temps des *Frérons* et des *Pompignans*, et non à celui des *Dubourgs* et des *Servets*; d'ailleurs nous ſommes tous deux bons chrétiens, bons ſujets, bons diables; on nous laiſſera en paix dans ma tanière. Ecrivez-moi par frère *Damilaville*. Adieu; je vous aime autant que je vous eſtime.

1765.

LETTRE XXIV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 13 d'auguste.

J'AI pensé, mon cher et illustre maître, aller demander ma pension au père éternel, qui surement ne m'aurait pas traité plus mal qu'on ne le fait à Versailles. Une inflammation d'entrailles m'a mis un pied dans la barque à *Caron*, dans laquelle il me semble que je descendais sans regret. Heureusement ou malheureusement le grand danger n'a pas été long, quoique le médecin, qui craignait une fièvre maligne, n'ait osé prononcer pendant plusieurs jours. Je suis à présent bien rétabli, à un peu de faiblesse près. Quel beau livre j'ai soufflé aux jésuites et aux jansénistes! et que de magnifiques choses ils auraient dites, si le diable m'avait emporté! J'apprends, par une voie indirecte, qu'il a été au moment d'en faire autant de vous, mais que vous lui avez échappé comme moi. Il faut que le diable, qui nous guette l'un et l'autre, ne sache pas son métier, ou n'ait pas les serres bien fortes; il se console apparemment en pensant que ce qui est différé n'est pas perdu.

Je suis bien aise que vous n'ayez point écrit en ma faveur à l'homme dont vous me parlez, pour deux raisons; la première, parce que je ne puis ni l'aimer ni l'estimer, ne fût-ce que par la protection ouverte qu'il a donnée à une satire infame jouée sur le théâtre contre de fort honnêtes gens dont il n'avait point à se plaindre; il s'est déclaré l'ennemi des lettres, et je ne crois pas que cela lui tourne à bien. Quoique je sente les inconvéniens de la pauvreté, j'aime mieux rester pauvre que de devoir ma fortune à de pareilles gens, et je me souviens de trois beaux vers de Zaïre, que je crains pourtant d'estropier : 1765.

..... Il est affreux pour un cœur magnanime
D'attendre des bienfaits de ceux qu'on méfestime;
Leurs refus sont affreux, leurs bienfaits font rougir.

Ma seconde raison pour ne faire auprès de cet homme aucune démarche, c'est que je suis persuadé, encore une fois, qu'il a moins influé que vous ne croyez dans l'avanie qu'on m'a faite; je crois que la cabale des dévots, dont le petit bout de ministre *Saint-Florentin* a eu peur, y a eu plus de part que lui. Ajoutez que ce petit bout de ministre, qui ne me voit jamais dans son antichambre avec mes autres confrères, a été tout capable de me prendre,

1765. par cela ſeul, en averſion, et de chercher à me donner un dégoût qu'il n'oſe pourtant conſommer. Il vient d'écrire à l'académie des ſciences, pour lui demander une ſeconde fois ſon avis qu'elle lui a déjà donné ſans qu'il le lui demandât. On dit même que c'eſt cela en partie qui l'a piqué. L'académie doit lui répondre demain : enfin il faut eſpérer que cela finira. Le roi de Pruſſe me preſſe de nouveau très-vivement ; mais, avec quelque indignité que la cour me traite, Paris m'a ſi bien vengé de Verſailles, pendant ma maladie, que j'aimerais mieux être magiſter de Chaillot ou de Vaugirard que préſident de la plus brillante académie étrangère. Je ne m'attendais pas, je l'avoue, à l'intérêt que le public m'a témoigné en cette occaſion, et mes amis même ont été au-delà de ce que je pouvais déſirer. Je puis dire qu'*à quelque choſe malheur a été bon*, puiſqu'il m'a fait voir que j'avais en France de la conſidération et des amis. Me voilà cloué pour jamais à cette barque ou galère, comme vous voudrez l'appeler, à moins que quelque ſous-pilote ne veuille me noyer, auquel cas

Je me ſauve à la nage, et j'aborde où je puis.

Adieu, mon cher et illuſtre maître ; vous

avez eu, et peut-être vous avez encore mademoiselle *Clairon*. Elle a été encore plus maltraitée que moi; mais on a besoin d'elle, et on ne se soucie guère de moi; on la cajolera pour la ramener; elle succombera peut-être, et j'en serai fâché pour elle. Je voudrais qu'on apprît une bonne fois, dans ce pays-ci, à respecter les talens dont on a besoin pour son plaisir ou pour son instruction, et à ne pas croire qu'après les avoir outragés et avilis, on les regagne par des caresses. Je suis fâché de vous l'avouer, mon cher et illustre maître; mais pourquoi n'épancherais-je pas mon cœur avec vous? vous avez un peu gâté les gens qui nous persécutent. J'avoue que vous avez eu besoin plus qu'un autre de les ménager, et que vous avez été obligé d'offrir une chandelle à *Lucifer* pour vous sauver de *Belzébuth*; mais *Lucifer* en est devenu plus orgueilleux, sans que *Belzébuth* en ait été moins méchant. Conservez-vous néanmoins pour la bonne cause, dussiez-vous brûler encore à regret quelque petit bout de chandelle devant ces idoles que vous connaissez, Dieu merci, pour ce qu'elles sont.

1765.

Parlons de choses un peu moins tristes. Savez-vous que je vais être sevré? à quarante-sept ans, ce n'est pas s'y prendre de trop bonne heure. Je sors de nourrice où j'étais

1765. depuis vingt-cinq ans; j'y prenais d'affez bon lait, mais j'étais renfermé dans un cachot où je ne refpirais pas, et je fens que l'air m'eft abfolument néceffaire; je vais chercher un logement où il y en ait. Il m'en coûte fix cents livres de penfion que je fais à cette pauvre femme pour la dédommager de mon mieux; c'eft plus que la penfion de l'académie ne me vaudra, fuppofé qu'on veuille bien enfin me faire la grâce de me la donner. Adieu, mon cher maître; frère *Damilaville*, qui eft plus malade que moi, va vous voir, et je l'envie.

LETTRE XXV. 1765.

DE M. DE VOLTAIRE.

28 d'auguſte.

Mon très-cher et vrai philoſophe, je m'intéreſſe pour le moins autant à votre bien-être qu'à votre gloire; car, après tout, le vivre dans l'idée d'autrui ne vaut pas le vivre à l'aiſe. Je me flatte qu'on vous a enfin reſtitué votre penſion qui eſt de droit; c'était vous voler que de ne vous la pas donner. Il y a des injuſtices dont on rougit bientôt : celle qu'on fesait à la famille des *Calas*, de s'oppoſer au débit de ſon eſtampe, était encore un vol manifeſte. Une telle démarche a bien ſurpris les pays étrangers. Je voudrais que tout homme public, quand il eſt près de faire une groſſe ſottiſe, ſe dît toujours à lui-même : *l'Europe te regarde.*

Mademoiſelle *Clairon* a été reçue chez nous comme ſi *Rouſſeau* n'avait pas écrit contre les ſpectacles. Les excommunications de ce père de l'Egliſe n'ont eu aucune influence à Ferney. Il eût été à déſirer pour l'honneur de ce ſaint homme, ſi honnête et ſi conſéquent, qu'il n'eût pas déclaré, écrit et ſigné par-devant

1765. un nommé *Montmolin*, ſon curé huguenot, *qu'il ne demandait la communion que dans le ferme deſſein d'écrire contre le livre abominable d'Helvétius*. Vous voyez bien que ce n'eſt pas aſſez pour *Jean-Jacques* de ſe repentir ; il pouſſe la vertu juſqu'à dénoncer ſes complices et à pourſuivre ſes bienfaiteurs ; car, s'il avait renvoyé quelques louis à M. le duc d'*Orléans*, il en avait reçu pluſieurs d'*Helvétius*. C'eſt aſſurément le comble de la vertu chrétienne de ſe déshonorer et d'être un coquin pour faire ſon ſalut.

Ce ſont de tels philoſophes qui ont rendu la philoſophie odieuſe et mépriſable à la cour. C'eſt parce que *Jean-Jacques* a encore des partiſans que les véritables philoſophes ont des ennemis. On eſt indigné de voir, dans le *Dictionnaire encyclopédique* une apoſtrophe à ce miſérable comme on en ferait une à *Marc-Antonin*. Ce ridicule ſuffit avec l'article *Femme* pour décrier un livre, fût-il en vingt volumes in-folio. Comptez que je ne me ſuis pas trompé en mandant, il y a long-temps, que *Rouſſeau* ferait tort aux gens de bien.

Quand on a donné des éloges à ce poliſſon, c'était alors qu'on offrait réellement une chandelle au diable.

Croyez, mon cher philoſophe, que je ne donnerai jamais à aucun grand ſeigneur les éloges

que j'ai prodigués à mademoiselle *Clairon*. Le mérite et la perſécution ſont mes cordons bleus ; mais auſſi vous êtes trop juſte pour exiger que je rompe en viſière à des perſonnes à qui j'ai les plus grandes obligations. Faut-il manquer à un homme qui nous a fait du bien, parce qu'il eſt grand ſeigneur ? Je ſuis bien sûr que vous approuverez qu'on eſtime ou qu'on mépriſe, qu'on aime ou qu'on haïſſe très-indépendamment des titres. Je vous aimerais, je vous louerais, fuſſiez-vous pape ; et, tel que vous êtes, je vous préfère à tous les papes, ce qui n'eſt pas coucher gros ; mais je vous aime et vous révère plus que perſonne au monde. 1765.

1765.

LETTRE XXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

18 de feptembre.

MON cher et digne philofophe, vous avez donc enfin votre penfion. Vous avez, fans doute, bien remercié de la manière galante dont on vous l'a donnée. On ne peut rien ajouter à la promptitude et à la bonne grâce qu'on a mifes dans cette affaire.

M. le marquis d'*Argence* d'Angoulème m'a envoyé une lettre que vous lui avez écrite; c'eft un homme plein de zèle pour la bonne caufe, et qui a pris avec zèle le parti des *Calas* contre *Fréron*. J'ai bien de la peine à décider quel eft le plus méprifable d'*Aliboron* ou de *Jean-Jacques*; je crois feulement *Jean-Jacques* plus fou et non moins coquin. Promettre d'écrire contre *Helvétius* pour être reçu à la communion, eft une baffeffe incroyable.

Je crois que vous aurez mademoifelle *Clairon* au mois d'octobre, mais je ne crois pas qu'elle reparaiffe fur le théâtre des Velches. J'aime tous les jours de plus en plus mon philofophe *Damilaville*; *Tronchin* lui a donné la fièvre pour

le guérir. Je souhaite qu'il soit long-temps entre ses mains, et je voudrais bien vous tenir avec lui, vous trouveriez Genève bien changé, la raison y a fait des progrès dont on ne se doutait pas. *Calvin* n'y sera bientôt regardé que comme un cuistre intolérant. 1765.

Conservez bien votre santé ; jouissez de l'étonnante révolution qui se fait par-tout dans les esprits, et vivez pour éclairer les hommes.

LETTRE XXVII.

DE M. D'ALEMBERT.

Ce 7 d'octobre.

Vous avez donc cru, mon cher maître, ainsi que frère *Damilaville*, que j'avais enfin ma pension ; détrompez-vous : il est vrai que l'académie a fait, en ma faveur, une seconde démarche encore plus authentique et plus marquée, puisqu'elle ne l'a faite que d'après une lettre du ministre qui lui demandait, une seconde fois, son avis sur ce sujet, imaginant apparemment qu'elle serait assez absurde pour en changer. Elle a répondu comme *Cinna* :

Le même que j'avais et que j'aurai toujours.

1765. et, depuis le 14 d'auguste qu'elle a fait cette réponse, le ministre n'a encore rien dit. Il est vrai qu'il a eu le poing coupé (*), et c'est une raison; mais il s'est passé trois semaines et davantage entre la lettre de l'académie et la coupure de son poing. Ce poing d'ailleurs n'est que le poing gauche, et on dit qu'il recommence à signer du droit. Nous verrons s'il en fera usage à ma satisfaction. Quoi qu'il en soit, je viens d'envoyer au *Journal encyclopédique* une petite lettre fort simple à ce sujet, où je dis simplement les faits sans me plaindre de personne.

En vérité, si vous ne m'assuriez ce que vous m'apprenez de *Rousseau*, j'aurais peine à le croire. Quoi! il a promis d'écrire contre *Helvétius* pour être admis à sa communion huguenotte! En vérité, cela est incroyable. C'est bien le cas de dire comme *Pourceaugnac: Voilà bien des raisonnemens pour manger un morceau.*

J'imagine que vous avez encore frère *Damilaville*, et je vous en fais mon compliment à l'un et à l'autre. Ma santé serait passable si je dormais mieux; il faut espérer que cela reviendra. Je suis actuellement dans les embarras et les dépenses d'un emménagement qui

(*) M. de *Saint-Florentin*, depuis duc de *la Vrillière*, avait eu le poignet emporté d'un coup de fusil, à la chasse.

me

me donne beaucoup d'ennui et d'impatience; c'eſt ce qui fait que je ne vous dis que deux mots. 1765.

Adélaïde a eu beaucoup de ſuccès, et continue à en avoir. Vous avez très-bien fait de redonner la pièce ſous ſon ancien nom. Adieu, mon cher maître; je vous embraſſe mille fois.

LETTRE XXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

16 d'octobre.

Mon cher et vrai et grand philoſophe, madame de *Florian*, qui retourne à Paris, vous dira combien vous êtes aimé à Ferney, et combien l'injuſtice qu'on vous fait nous a paru velche; mais en récompenſe on dit qu'on donne une penſion à l'auteur du Siége de Calais et à ceux du *Journal chrétien*. Il y a des choſes bien humiliantes dans l'eſpèce humaine; mais il n'y en a point de plus honteuſe que de voir continuellement les arts jugés par des *Midas*.

Votre aventure fait tort à la nation, ou plutôt à ceux qui la gouvernent par leurs

premiers commis. Je rougis quand je ſonge
1765. qu'on vous a refuſé chez vous la vingtième partie de ce qu'on vous a offert dans les pays étrangers. Le mérite, les talens, la réputation feront-ils donc regardés comme les ennemis de l'Etat?

Quoi! vous ne voulez pas croire que *Jean-Jacques*, pour avoir la ſainte communion huguenotte, a promis (page 90) *de s'élever clairement contre l'ouvrage infernal de l'Eſprit, qui, ſuivant le principe déteſtable de ſon auteur, prétend que ſentir et juger ſont une ſeule et même choſe ce qui eſt évidemment établir le matérialiſme.* Cela eſt écrit et ſigné de la main de *Jean-Jacques*, et frère *Damilaville* vous apporte l'exemplaire d'où ces belles paroles ſont tirées. En vérité, les Velches valent encore mieux que les Génevois. Vous êtes un peu vengé à préſent de ces déiſtes honteux; les prêtres ſont dans la boue, et les citoyens dans un orage. Le conſeil et les bourgeois ſont diviſés plus que jamais, et je crois que le conſeil a tort, parce que des magiſtrats veulent toujours étendre leur pouvoir, et que le peuple ſe borne à ne vouloir pas être opprimé. Au milieu de toutes ces querelles, l'*inf*... eſt dans le plus profond mépris. On commence de tous côtés à ouvrir les yeux. Il y a certains livres dont on n'aurait pas confié le manuſcrit

à ses amis, il y a quarante ans, dont on fait six éditions en dix-huit mois. *Bayle* parait aujourd'hui beaucoup trop timide. Vous sentez bien que le fanatisme écume de rage, à mesure que le jour commence à luire. J'espère que du moins cette fois-ci les parlemens combattront pour la philosophie sans le savoir. Ils sont forcés de soutenir les droits du roi contre les usurpations des évêques. On ne s'était pas douté que la cause des rois fût celle des philosophes; cependant il est évident que des sages qui n'admettent pas deux puissances, sont les premiers soutiens de l'autorité royale. La raison dit que les prêtres ne sont faits que pour prier DIEU; les parlemens sont en ce point d'accord avec la raison.

1765.

Grâce aux préventions de leur esprit jaloux,
Nos plus grands ennemis ont combattu pour nous.

J'ai passé des jours délicieux avec frère *Damilaville*, et je voudrais vivre et mourir entre vous et lui. Ne pouvant remplir ce désir, je souhaite au moins que les sages de Paris soient unis entre eux.

Cinq ou six personnes de votre trempe suffiraient pour faire trembler l'*inf*... et pour éclairer le monde. C'est une pitié que vous soyez dispersés sans étendard et sans mot

1765. de ralliement. Si jamais vous faites quelque ouvrage en faveur de la bonne caufe, frère *Damilaville* me le fera tenir avec fureté; vous ne ferez point compromis par des bavards, comme vous l'avez été.

On mettra le nom de feu M. *Boulanger* à la tête de l'ouvrage. Vous êtes comptable de votre temps à la raifon humaine. Ayez l'*inf*... en exécration et aimez-moi; comptez que je le mérite par les fentimens que j'aurai pour vous jufqu'au jour où je rendrai mon corps aux quatre élémens, ce qui arrivera bientôt, car j'ai une faibleffe continue avec des redoublemens.

LETTRE XXIX. 1765.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 22 de novembre.

On a enfin accordé, mon cher maître, non à mes ſollicitations, car je n'en ai fait aucune, mais aux démarches réitérées de l'académie, aux cris du public, et à l'indignation de tous les gens de lettres de l'Europe, la magnifique penſion de trois à quatre cents livres (car elle ne ſera pas plus forte pour moi) qu'on jugeait à propos de me faire attendre depuis ſix mois. Vous croyez bien que je n'oublierai de ma vie cet outrage atroce et abſurde; je dis cet outrage, car le délai m'a plus offenſé que n'aurait fait un prompt refus qui m'aurait vengé en déshonorant ceux qui me l'auraient fait. Vous avez pu voir, dans le *Journal encyclopédique*, la petite lettre que j'y ai fait inſérer; elle fait un contraſte bien ridicule (et bien aviliſſant pour ceux qui en font l'objet) avec l'article du même *Journal* mis en note au bas de cette lettre. Si jamais j'ai été tenté de prendre mon parti, je puis vous dire que je l'ai été vivement dans cette occaſion. Le roi

1765 de Pruſſe me mettait bien à mon aiſe par les propoſitions qu'il me feſait ; mais j'ai réſolu de ne me mettre jamais au ſervice de perſonne, et de mourir libre comme j'ai vécu. On dit que *Rouſſeau* va à Potſdam ; je ne ſais ſi la ſociété du roi de Pruſſe ſera de ſon goût, j'en doute, d'autant plus qu'il s'en faut de beaucoup que ce prince ſoit enthouſiaſte de ſes ouvrages. Quant à moi, tout ce que je déſirerais, ce ſerait d'être aſſez riche pour pouvoir me retirer dans une campagne, où je me livrerais en liberté à mon goût pour l'étude, qui eſt plus grand que jamais. L'affaibliſſement de ma ſanté, les viſites à rendre et à recevoir, la ſujétion des académies, auxquelles malheureuſement ma ſubſiſtance eſt attachée, me rendent la vie de Paris inſupportable. Ce qu'il y a de fâcheux, c'eſt que je ne vois nul moyen de parvenir à cet heureux état ; il mettrait le comble à mon indépendance, pour laquelle j'ai plus de fureur que jamais. J'ai fait un ſupplément à la *Deſtruction* des jéſuites, où les janſéniſtes, les ſeuls ennemis qui nous reſtent, ſont traités comme ils le méritent : mais je ne ſais ni quand, ni où, ni comment je dois le donner. Je voudrais bien ſervir la raiſon, mais je déſire encore plus d'être tranquille. Les hommes ne valent pas la peine qu'on prend pour les éclairer ; et ceux même

qui penſent comme nous, nous perſécutent. Adieu, mon cher maître; je vous embraſſe de tout mon cœur. 1765.

LETTRE XXX.

DE M. DE VOLTAIRE.

20 de janvier.

MON grand philoſophe, mon frère et mon maître, vous êtes ſage, et *Jean-Jacques* eſt un fou; il a été fou à Genève, à Paris, à Motier-Travers, à Neuchâtel; il ſera fou en Angleterre, à Port-Mahon, en Corſe, et mourra fou. Or la folie fait grand tort à la philoſophie, et c'eſt de quoi j'ai le cœur navré. 1766.

Je vous envoie les plats vers dont vous me parlez; ils ſont encore moins plats que tous ceux qu'on a faits et fera ſur ce ſujet. Mon maudit aumônier, ex-jéſuite imbécille, les avait portés à Genève, et on les a imprimés. J'ai retiré les exemplaires que j'ai pu trouver, parce que je ne veux pas qu'on me reproche d'avoir préféré *Henri IV* à ſainte *Geneviève*. *Henri IV* n'a fait que ſauver le royaume; il n'a été que l'exemple des rois,

1766. et sainte *Geneviève*, qui servait un boulanger, le voit à bonne intention. J'avoue donc mon extrême faute d'avoir donné la préférence à mon *Henri* sur ma *Geneviève*. Brûlez mes vers, et qu'il n'en soit plus parlé.

Quoi donc ! est-ce que frère *Damilaville* ne vous a pas dit qu'un certain duc, ministre, avait sollicité votre pension, ne sachant pas si elle était forte ou faible ? Il faut pourtant que vous le sachiez ; il faut que vous sachiez encore que, tout duc et tout ministre qu'il est, il a fait de très-belles et très-généreuses actions. Il a eu le malheur de protéger *Palissot*, j'en conviens ; mais *Palissot* était le fils d'un homme qui avait fait les affaires de sa maison en Lorraine.

Le grand point, c'est que les sages ne soient pas persécutés, et certainement ce ministre ne sera jamais persécuteur. Dieu nous préserve des bigots ! ce sont ces monstres qui sont à craindre.

Vous ne me mandez point ce que vous faites, où vous êtes, comment va votre santé, si vous êtes content, si vous resterez à Paris, si vous travaillez à quelque ouvrage ; je m'intéresse pourtant très vivement à tout cela.

Les tracasseries de Genève m'amusent ; mais je suis si malade qu'elles ne m'amusent guère. Je m'en vais mon grand chemin de

l'autre

l'autre monde, ce pays dont jamais aucun voyageur n'eſt revenu, comme dit *Gilles Shakeſpeare*. Faut-il que je meure ſans ſavoir au juſte ſi *Poiſſonnier* a deſſalé l'eau de la mer? cela ſerait bien cruel. Adieu; je ne ſais qui avait plus raiſon de *Démocrite* ou d'*Héraclite* dans le meilleur des mondes poſſibles. Je vous embraſſe du meilleur de mon cœur. 1766.

LETTRE XXXI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 3 de mars.

Il y a un ſiècle, mon cher et illuſtre maître, que je ne vous ai demandé de vos nouvelles et donné des miennes. Vous voulez ſavoir comment je me porte? médiocrement, avec un eſtomac qui a bien de la peine à digérer: ce que je fais? bien des choſes à la fois, géométrie, philoſophie et littérature; je travaille à la dioptrique (non pas à celle de l'abbé de *Molières*, qui prouvait par la dioptrique la vérité de la religion chrétienne), à différens éclairciſſemens que je prépare ſur mes élémens de philoſophie, et dans leſquels je touche délicatement à des matières délicates; à un ſupplément aſſez intéreſſant pour

l'ouvrage fur la *Destruction des jésuites* ; en...
1766. à quelques autres broutilles : voilà mes occupations. Vous voulez favoir fi j'irai m'établir en Pruffe ? non affurément ; ni ma fanté, ni mon amour pour l'indépendance, ni mon attachement pour mes amis ne me le permettent ; fi je refterai à Paris ? oui, tant que j'y ferai forcé par mon peu de fortune qui me rend néceffaire l'affiduité aux académies : mais fi je devenais plus à mon aife, j'irais m'enfermer dans quelque campagne où je vivrais feul, heureux, et affranchi de toute efpèce de contrainte. Vous devez juger par cette manière de penfer que je fuis bien éloigné du mariage, quoique les gazettes m'aient marié. Eh ! mon Dieu, que deviendrais-je avec une femme et des enfans ? la perfonne à laquelle on me marie (dans les gazettes) eft, à la vérité, une perfonne refpectable par fon caractère, et faite par la douceur et l'agrément de fa fociété pour rendre heureux un mari ; mais elle eft digne d'un établiffement meilleur que le mien, et il n'y a entre nous ni mariage, ni amour, mais de l'eftime réciproque, et toute la douceur de l'amitié. Je demeure actuellement dans la même maifon qu'elle, où il y a d'ailleurs dix autres locataires ; voilà ce qui a occafionné le bruit qui a couru. Je ne doute pas d'ailleurs qu'il n'ait

appuyé par madame *du Deffant*, à laquelle on dit que vous écrivez de belles lettres (je ne sais pas pourquoi). Elle sait bien qu'il n'en est rien, de mon mariage; mais elle voudrait faire croire qu'il y a autre chose. Elle ne croit pas aux femmes honnêtes; heureusement elle est bien connue, et crue comme elle le mérite. 1766.

Je ne sais pas si le ministre dont vous parlez est tel que vous dites; ce que je sais, c'est qu'à la mort de *Clairaut*, il a mieux aimé partager entre deux ou trois polissons une pension que *Clairaut* avait sur la marine, que de me la donner, quoique je fusse seul en état de remplacer *Clairaut*. Il est vrai que je ne l'ai pas demandée; j'étais trop sûr d'être refusé, et je ne me plains ni ne m'étonne qu'on ne soit pas venu me chercher; mais je suis sûr qu'on lui a parlé pour moi, et qu'il a donné à d'autres, ce qui prouve, comme on dit, la *bonne amitié des gens*. Adieu, mon cher maître; je vous embrasse de tout mon cœur. On dit que le professeur *Euler* quitte Berlin; j'en serais fâché; c'est un homme très-peu amusant, mais un très-grand géomètre. Nous sommes accablés d'oraisons funèbres faites par des évêques et des abbés. Dieu veuille que l'Europe, la philosophie et les lettres ne fassent la vôtre de long-temps!

1766.

LETTRE XXXII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 11 de mars.

Ce n'eſt point un jéſuite, mon cher et illuſtre ami, qui vous remettra cette lettre de ma part, quelque aguerri que vous deviez être à voir cette robe, puiſque vous en nourriſſez un depuis dix ans; je ferais ſcrupule de vous ſurcharger de pareille marchandiſe. Ce n'eſt donc point un jéſuite, mais beaucoup mieux à tous égards, que je vous prie de recevoir et d'accueillir; c'eſt un barnabite italien, nommé le père *Friſi*, mon ami depuis long-temps, et digne d'être le vôtre, grand géomètre qui a remporté pluſieurs prix dans les plus célèbres académies de l'Europe, excellent philoſophe, malgré ſa robe, et dont je vous annonce d'avance que vous ſerez très-content. Il s'en retourne à Milan, où il eſt profeſſeur de mathématiques, après avoir paſſé près d'un an à Paris, aimé et eſtimé de tous nos amis communs. Avant que de rentrer dans le ſéjour de la ſuperſtition autrichienne et eſpagnole, il a déſiré d'en voir le

au, qui n'eſt pas fait pour faire peur à mon barnabite. Il a voulu voir mieux encore, l'ornement et la gloire de la littérature française ou plutôt européenne ; car un homme tel que vous n'appartient pas au pays des Velches où il eſt perſécuté, tandis qu'on l'admire ailleurs. Le père *Friſi* a pour compagnon de voyage un jeune ſeigneur milanais de beaucoup d'eſprit, que je vous recommande ainſi que lui. Je me flatte, mon cher philoſophe, que vous voudrez bien les recevoir l'un et l'autre comme deux perſonnes de beaucoup de mérite, et pour leſquels j'ai beaucoup d'amitié et d'eſtime. Adieu, mon cher maître ; je vous embraſſe de tout mon cœur. Si vous avez beſoin d'indulgences, mes deux voyageurs pourront vous en ménager ; car ils ont quelque crédit à la cour du ſaint père qui, par parenthèſe, pourrait bientôt faire banqueroute ; ainſi ceux qui veulent des abſolutions doivent ſe dépêcher. *Iterum vale et me ama.* 1766.

1766.

LETTRE XXXIII

DE M. DE VOLTAIRE.

31 de mars.

Mon très-cher philoſophe, ſi vous vous étiez marié, vous auriez très-bien fait ; et en ne vous mariant pas, vous ne faites pas mal ; mais de façon ou d'autre, faites-nous des d'*Alembert*. C'eſt une choſe infame que les *Frérons* pullulent, et que les aigles n'aient point de petits. Je me doute bien que votre dioptrique ne reſſemblera pas à celle de l'abbé *Molières* ; vous n'êtes pas fait pour voir les choſes comme lui.

Si vous avez quelque air d'un *Molière*, c'eſt de *Jean-Baptiſte Poquelin* ; vous en avez la bonne plaiſanterie, et je crois qu'il y paraîtra dans le petit ſupplément que vous préparez pour ces renards de jéſuites, et pour ces loups de janſéniſtes.

C'eſt aſſurément un grand mal-entendu qu'un miniſtre qui a beaucoup d'eſprit, n'ait pas été au-devant de votre mérite, et qu'il ait laiſſé cet honneur aux étrangers. Je crois qu'il avait grande envie de ſe raccommoder

avec vous ; mais vous n'êtes pas homme à faire les avances. Je fers actuellement mon quartier de *Tiréſie*. Mes fluxions fur les yeux me mettent hors d'état d'écrire, et je pourrais bien être aveugle encore quelques femaines. Nous avons ici M. de *Chabanon* ; il eſt muſicien, poëte, philoſophe et homme d'eſprit ; il fait de vous le cas qu'il en doit faire. Nous avons tous été fort contens de la réponſe de notre protecteur à meſſieurs du parlement ; cette pièce nous a paru noblement penſée et noblement écrite ; et ſi l'auteur n'était pas notre protecteur, je le voudrais pour notre confrère. 1766.

Je me flatte que votre ami M. de *la Chalotais* ſortira brillant comme un cygne de la bourbe où on l'a fourré ; il a trop d'eſprit pour être coupable.

Vous ſavez que le parlement d'Angleterre a révoqué ſon timbre ; je ne penſe pas qu'il raccommode celui de *Jean-Jacques*. Adieu, mon très-cher philoſophe ; je me flatte que la perſonne avec qui vous vivez eſt philoſophe auſſi, et je fais des vœux pour que le nombre s'en augmente. Ne m'oubliez pas auprès de M. *Turgot*, s'il eſt à Paris. Je me ſens beaucoup de tendreſſe pour les penſeurs.

1766.

LETTRE XXXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

13 de juin.

Vous aurez pu ſavoir, mon cher philoſophe, par la lettre de *Covelle* (*), quelle a été l'abſurde inſolence du nommé *Vernet*, digne profeſſeur en théologie. Je ſais que vous dédaignerez à Paris les coaſſemens des grenouilles du lac de Genève; mais elles ſe font entendre chez toutes les grenouilles presbytériennes de l'Europe, et il eſt bon de les écraſer en paſſant.

Je ne ſais pas qui ſont les auteurs qui travaillent actuellement au *Journal encyclopédique*; ce journal eſt très-maltraité dans le libelle du profeſſeur. Voyez ſi vous pouvez lui faire donner quelques coups de fouet dans ce journal. Pour moi, je me diſpoſe à faire une juſtice exemplaire de la perſonne dudit huguenot, lorſqu'il viendra ſur mes terres catholiques. Je ne ſouffrirai pas qu'il attaque impunément notre ſaint père le pape, et vous, et frère *Hume*, et frère *Marmontel*, et même faux frère *Rouſſeau*, et la comédie.

Vous avez peut-être vu le livre attribué à

(*) Mélanges littéraires, tome IV, page 231.

[illegible]*et*, qu'on dit être d'un capitaine au régiment du roi. Ce capitaine eſt plus ſavant que dom *Calmet*, et a autant de logique que *Calmet* avait d'imbécillité. Ce livre doit faire un très-grand effet ; j'en ſuis émerveillé, et j'en rends grâces à DIEU. Vous ſouciez-vous beaucoup du bâillon de *Lalli*, et de ſon gros cou que le fils aîné de M. l'exécuteur a coupé fort mal-adroitement pour ſon coup d'eſſai ? Je connaiſſais beaucoup cet irlandais, et j'avais eu même avec lui des relations fort ſingulières en 1746. Je ſais bien que c'était un homme très-violent, qui trouvait aiſément le ſecret de ſe faire haïr de tout le monde ; mais je parierais mon petit cou qu'il n'était point traître. L'arrêt ne dit point qu'il ait été concuſſionnaire. Cet arrêt lui reproche vaguement des vexations, et ce mot de vexations eſt ſi indéterminé qu'il ne ſe trouve chez aucun criminaliſte. 1766.

La France eſt le ſeul pays où les arrêts ne ſoient point motivés. Les parlemens crient contre le deſpotiſme ; mais ceux qui ſont mourir des citoyens, ſans dire préciſément pourquoi, ſont aſſurément les plus deſpotiques de tous les hommes.

Savez-vous quand finira l'aſſemblée du clergé, et quand on débitera l'*Encyclopédie* ? j'imagine qu'elle paraîtra quand l'aſſemblée ſera diſparue.

Eſt-il vrai qu'on fait beaucoup de niches
1766. à mademoiſelle *Clairon?* eſt-il vrai qu'on fait ce qu'on peut pour trouver admirable une nouvelle actrice par qui on prétend qu'elle ſera remplacée ?

Vous avez lu ſans doute, en ſon temps, la prédication de l'abbé *Coyer*. Ne trouvez-vous pas qu'il prend bien ſon temps pour louer Genève ? La moitié de la ville voudrait écraſer l'autre, et les deux moitiés ſont bien baſſes et bien ſottes devant les médiateurs. Adieu, mon très-cher et très-aimable philoſophe ; quand vous aurez un moment de loiſir, répondez à mes queſtions, et aimez-moi.

Croyez-vous que la préface de l'*Abrégé de l'hiſtoire de l'Egliſe* ſoit de mon ancien diſciple?

LETTRE XXXV.

1766.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 25 de juin.

Je favais bien, mon cher et illuftre maître, que le nommé *Vernet*, au cou tord ou tors, avait publié *incognito* des lettres contre vous, contre moi et contre bien d'autres ; mais j'ignorais qu'il voulût les reffufciter, elles étaient fi bien mortes, ou plutôt elles étaient mortes-nées. Quoi qu'il en foit, j'aurai foin de ce jéfuite presbytérien, et je ne manquerai pas de lui dire un mot d'honnêteté à la première occafion ; mais un mot feulement, parce qu'il n'en mérite pas davantage, et que je ne veux pas tout-à-fait demeurer en refte avec un honnête prêtre comme lui : *Ne prorsùs infalutatum dimittam.*

A propos de latin, quoique cela ne vienne pas à ce que nous difons, dites-moi, je vous prie (j'ai befoin de le favoir et pour caufe), fi c'eft vous, comme je le crois, qui avez fait les deux vers latins qui font à la tête de votre differtation fur le feu, et fi le fecond eft *cuncta fovet* ou *cuncta parit?*

J'ai actuellement entre les mains le livre

1766. de *Fréret*, ou si vous le voulez, d'un capitaine au régiment du roi, ou de qui il vous plaira. Si ce capitaine était au service de notre saint père le pape, je doute qu'il le fît cardinal, à moins que ce ne fût pour l'engager à se taire; car ce capitaine est un vrai cosaque qui brûle et qui dévaste tout. C'est dommage que l'assemblée du clergé finisse, elle aurait beau jeu pour demander que le capitaine *Fréret* fût mis au conseil de guerre, pour être ensuite livré au bras séculier, et traité suivant la douceur des ordonnances de notre mère sainte Eglise.

Quoi qu'il en soit, ce livre est, à mon avis, un des plus diaboliques qui aient encore paru sur ce sacré sujet, parce qu'il est savant, clair et bien raisonné. On dit qu'il y a un curé de village d'auprès de Besançon, qui y avait fait une réponse; mais que, toutes réflexions faites, on l'a prié de la supprimer, parce que la défense était beaucoup plus faible que l'attaque.

Le bâillon de *Lalli* a révolté jusqu'à la populace, et l'énoncé de l'arrêt a paru bien absurde à tous ceux qui savent lire. Je suis persuadé comme vous que *Lalli* n'était point traître, car l'arrêt n'aurait pas manqué de le dire; et *trahir les intérêts du roi* ne signifie rien, puisque c'est *trahir les intérêts du roi* que

de frauder quelques ſous d'entrée, ce qui, à mon avis, ne mérite pas la corde. Je crois bien que ce *Lalli* était un homme odieux, un méchant homme, ſi vous voulez, qui méritait d'être tué par tout le monde, excepté par le bourreau. Les voleurs du Canada étaient bien plus dignes de la hart; mais ils avaient des parens premiers commis, et *Lalli* n'avait pour parens que des prêtres irlandais, à qui il ne reſte d'autres conſolations que de dire force meſſes pour lui. Quoi qu'il en ſoit, *qu'il repoſe en paix*, et que ſes juges nous y laiſſent!

1766.

Je n'ai point vu l'actrice nouvelle par qui on prétend que mademoiſelle *Clairon* ſera remplacée; mais j'entends dire qu'elle a en effet beaucoup de talent, d'ame et d'intelligence; qu'elle n'a que des défauts qui ſe perdent aiſément, mais qu'elle a toutes les qualités qui ne s'acquièrent point. Pour mademoiſelle *Clairon*, elle a abſolument quitté le théâtre, et a très-bien fait: il faut en ce monde-ci avoir le moins de tyrans qu'il eſt poſſible, et il ne faut pas reſter dans un état que tout concourt à avilir. Elle a pourtant joué, dans une maiſon particulière, le rôle d'*Ariane*, pour le prince de *Brunſwick*, qui en a été enchanté. Ce prince de *Brunſwick* a été ici fort goûté et fort fêté de tout le monde, et il le mérite. Il y a un gros prince des

1766. Deux-Ponts qui a commandé dans la dernière guerre l'armée de l'Empire, et qui durant la paix protége *Fréron* et autres canailles.

Ledit prince trouve très-mauvais qu'on accueille le prince de *Brunſwick*, et qu'on ne le regarde pas, lui gros et grand ſeigneur, héritier de deux électorats, et ſurtout, comme vous voyez, amateur des gens de mérite; c'eſt que par malheur le prince de *Brunſwick* a de la gloire, et que le gros prince des Deux-Ponts n'en a point.

Oui, j'ai lu, dans ſon temps, la prédication de l'abbé *Coyer*, et je crois qu'après la prédication même, c'eſt un des livres les plus inutiles qui aient été faits.

Je crois auſſi que la préface de l'*Hiſtoire de l'Egliſe* eſt de votre ancien diſciple; il y a des erreurs de fait, mais le fond eſt bon. Quant à l'ouvrage, il eſt maigre, mais il eſt aiſé de lui donner de l'embonpoint dans une ſeconde édition; et c'eſt un corps de bon tempérament qui ne demande qu'à devenir gros et gras. Je préſume qu'il le deviendra; la carcaſſe eſt faite, il n'y a plus qu'à la couvrir de chair. Dans ces ſortes d'ouvrages, c'eſt beaucoup que d'avoir le cadre, et un nom tel que celui-là à mettre au bas, parce qu'on n'oſe pas brûler, à peine de ridicule, les cadres qui portent des noms pareils.

Adieu, mon cher et illustre maître ; vous devez avoir vu l'abbé *Morellet* ou *Mords-les*, 1766.
qui surement ne vous aura point mordu, et que vous aurez bien caressé comme il le mérite. Vous avez vu aussi M. le chevalier de *Rochefort*, qui est un galant homme, et qui m'a paru aussi enchanté de la réception que vous lui avez faite, qu'il l'est peu du séjour de Versailles, et de la société des courtisans. *Iterum vale.* Je vous embrasse de tout mon cœur. Réponse, je vous prie, sur les deux vers latins ; j'en suis un peu pressé. J'oubliais de vous dire que mademoiselle *Clairon* a déjà rendu le pain bénit ; voilà ce que c'est que de quitter le théâtre.

1766.

LETTRE XXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

26 de juin.

MON digne et aimable philosophe, je l'ai vu ce brave *Mords-les* qui les a si bien mordus; il est du naturel des vrais braves qui ont autant de douceur que de courage; il est visiblement appelé à l'apostolat. Par quelle fatalité se peut-il que tant de fanatiques imbécilles aient fondé des sectes de fous, et que tant d'esprits supérieurs puissent à peine venir à bout de fonder une petite école de raison? c'est peut-être parce qu'ils sont sages; il leur manque l'enthousiasme, l'activité. Tous les philosophes sont trop tièdes; ils se contentent de rire des erreurs des hommes, au lieu de les écraser. Les missionnaires courent la terre et les mers, il faut au moins que les philosophes courent les rues; il faut qu'ils aillent semer le bon grain de maisons en maisons. On réussit encore plus par la prédication que par les écrits des pères. Acquittez-vous de ces deux grands devoirs, mon cher frère; prêchez et écrivez, combattez, convertissez, rendez les fanatiques

si

si odieux et si méprisables que le gouvernement soit honteux de les soutenir. 1766.

Il faudra bien à la fin que ceux à qui une secte fanatique et persécutrice a valu des honneurs et des richesses, se contentent de leurs avantages, qu'ils se bornent à jouir en paix, et qu'ils se désassent de l'idée de rendre leurs erreurs respectables. Ils diront aux philosophes : Laissez-nous jouir, et nous vous laisserons raisonner. On pensera un jour en France comme en Angleterre où la religion n'est regardée par le parlement que comme une affaire de politique ; mais, pour en venir là, mon cher frère, il faut du travail et du temps.

L'église de la sagesse commence à s'étendre dans nos quartiers où régnait, il y a douze ans, le plus sombre fanatisme. Les provinces s'éclairent, les jeunes magistrats pensent hautement, il y a des avocats généraux qui sont des *anti-Omer*. Le livre attribué à *Fréret*, et qui est peut-être de *Fréret*, fait un bien prodigieux. Il y a beaucoup de confesseurs, et j'espère qu'il n'y aura point de martyrs. Il y a beaucoup de tracasseries politiques à Genève, mais je ne connais pas de ville où il y ait moins de calvinistes que dans cette ville de *Calvin*. On est étonné des progrès que la raison humaine a faits en si peu d'années. Ce petit professeur de bêtises, nommé *Vernet*, est

1766. l'objet du mépris public. Son livre contre vous et contre les philofophes, eft le plus inconnu des livres, malgré la prétendue troifième édition. Vous fentez bien que la lettre curieufe de *Robert Covelle*, que je vous ai envoyée, n'eft calculée que pour le méridien de Genève, et pour mortifier ce pédant. Il a un frère qui pofsède une métairie dans ma terre de Tourney ; il y vient quelquefois : je compte avoir le plaifir de le faire mettre au pilori, dès que j'aurai un peu de fanté ; c'eft une plaifanterie que les philofophes peuvent fe permettre avec de tels prêtres, fans être perfécuteurs comme eux.

Il me femble que tous ceux qui ont écrit contre les philofophes, font punis dans ce monde. Les jéfuites ont été chaffés ; *Abraham Chaumeix* s'eft enfui à Mofcou. *Berthier* eft mort d'un poifon froid ; *Fréron* a été honni fur tous les théâtres, et *Vernet* fera pilorié infailliblement.

Vous devriez, en vérité, punir tous ces marauds-là par quelqu'un de ces livres moitié férieux moitié plaifans, que vous favez fi bien faire. Le ridicule vient à bout de tout ; c'eft la plus forte des armes, et perfonne ne la manie mieux que vous. C'eft un grand plaifir de rire en fe vengeant. Si vous n'écrafez pas l'*inf*..., vous avez manqué votre vocation.

Je ne peux plus rien faire. J'ai peu de temps à vivre : je mourrai, si je puis, en riant ; mais, à coup sûr, en vous aimant. 1766.

LETTRE XXXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Premier de juillet.

Ignis ubique latet, naturam amplectitur omnem,
Cuncta parit, renovat, dividit, unit, alit.

Oui, mon cher philosophe, ces deux mauvais vers sont de moi. Je suis comme l'évêque de Noyon, qui disait dans un de ses sermons : *Mes frères, je n'ai pris aucune des vérités que je viens de vous dire, ni dans l'Ecriture, ni dans les pères : tout cela part de la tête de votre évêque.* Je fais bien pis ; je crois que j'ai raison, et que le feu est précisément tel que je le dis dans ces deux vers. Votre académie n'approuva pas mon idée, mais je ne m'en soucie guère. Elle était toute cartésienne alors, et on y citait même les petits globules de *Mallebranche* ; cela était fort douloureux. Je vous recommande, mon cher frère et mon maître, les *Vernet* dans l'occasion.

1766. Vous m'enchantez de me dire que mademoiselle *Clairon* a rendu le pain bénit ; on aurait bien dû la claquer à Saint-Sulpice. Je m'y intéresse d'autant plus, moi qui vous parle, que je rends le pain bénit tous les ans avec une magnificence de village que peut-être le marquis *Simon le Franc* n'a pas surpassée. Je suis toujours fâché que le puissant auteur de la belle préface ait pris martre pour renard en citant St *Jean*. Les pédans tireront avantage de cette méprise, comme *Cyrille* se prévalut de quelques balourdises de l'empereur *Julien*, et de là ils concluront que les philosophes ont toujours tort.

Nous aurons incessamment, dans notre hermitage, un prince qui vaut un peu mieux que le protecteur de *Catherin Fréron*.

Etes-vous homme à vous informer de ce jeune fou nommé M. de *la Barre*, et de son camarade, qu'on a si doucement condamnés à perdre le poing, la langue et la vie, pour avoir imité *Polyeucte* et *Néarque* ? On me mande qu'ils ont dit, à leur interrogatoire, qu'ils avaient été induits à l'acte de folie qu'ils ont commis par la lecture des livres des encyclopédistes.

J'ai bien de la peine à le croire ; les fous ne lisent point, et assurément nul philosophe ne leur aurait conseillé des profanations. La

chose est importante. Tâchez d'approfondir un bruit si odieux et si dangereux. 1766.

M. le chevalier de *Rochefort* m'a bien consolé de tous les importuns qui sont venus me faire perdre mon temps dans ma retraite. Dieu merci, je ne les reçois plus ; mais quand il me viendra des hommes tels que M. le chevalier de *Rochefort*, qui me parleront de vous, mes momens seront bien employés avec eux. Je viens de voir aussi un monsieur *Bergier* (*) qui pense comme il faut ; il dit qu'il a eu le bonheur de vous voir quelquefois, et il ne m'en a pas paru indigne.

N'oubliez pas, je vous en supplie, *Polyeucte* et *Néarque* ; mais surtout mandez-moi si vous êtes dans une situation heureuse, et si vous vous consolez des niches qu'on fait tous les jours à la philosophie.

(*) Frère de *Bergier* le théologien.

1766.

LETTRE XXXVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

16 de juillet.

Avez-vous connu, mon cher maître, un certain M. *Pasquier*, conseiller de la cour, qui a de gros yeux, et qui est un grand bavard? on a dit de lui que sa tête ressemblait à une tête de veau, dont la langue était bonne à griller. Jamais cela n'a été plus vrai qu'aujourd'hui; car c'est lui qui, par ses déclamations, a fait condamner à la mort des jeunes gens qu'il ne fallait mettre qu'à Saint-Lazare. C'est lui qui a péroré, dit-on, contre les livres des philosophes, qu'il a pourtant dans sa bibliothéque, et qu'il lit même avec plaisir, comme le lui a reproché une femme de ma connaissance; car il n'est point du tout dévot, et c'est lui qui du temps de M. de *Machault* fit contre le clergé une assez plate levée de bouclier dans une assemblée de chambres. Quoi qu'il en soit, je ne sais ce que les jeunes écervelés, condamnés par nosseigneurs, ont dit à leur interrogatoire; mais je sais bien

qu'ils n'ont trouvé dans aucun livre de philo- 1766.
ſophie les extravagances qu'ils ont faites, extravagances au reſte qui ne méritaient qu'une correction d'écoliers ; car le plus âgé n'a pas vingt-deux ans, et le plus jeune n'en a que ſeize. On vous aura ſans doute envoyé le vil arrêt qui les condamne, arrêt digne du ſiècle du roi *Robert*. Vous verrez la belle kirielle des crimes qu'on leur reproche, et qui ne ſont que des ſottiſes de jeunes gens libertins et échauffés par la débauche. En vérité, il eſt abominable de mettre à ſi bon marché la vie des hommes. Il y a ici un religieux italien, homme d'eſprit et de mérite, qui ne revient point de cette atrocité, et qui dit qu'à l'inquiſition de Rome ces jeunes fous auraient tout au plus été condamnés à un an de priſon. Au reſte, le ſeul de ces jeunes gens qui ait été exécuté, car les autres ſont en fuite, eſt mort avec un courage, ou ce qui eſt encore mieux, un ſang froid digne d'une meilleure tête. Il a demandé du café, en diſant, qu'*il n'y avait pas à craindre que cela l'empêchât de dormir*. Le bourreau a voulu ſe joindre au confeſſeur pour l'exhorter, il a prié le bourreau de *ſe borner à ſon miniſtère :* il lui a ſeulement recommandé de ne le point faire ſouffrir, et de lui bien placer la tête ; et ſes derniers mots, étant à genoux, et les

1766. yeux bandés, ont été, *ſuis-je bien comme cela?* vous ſavez qu'on a brûlé, conjointement avec lui, le Dictionnaire philoſophique, où il n'a aſſurément rien trouvé de toutes les platitudes dont on l'accuſe, d'avoir paſſé devant une proceſſion ſans ôter ſon chapeau, d'avoir dit des groſſièretés ſur des burettes, d'avoir donné des coups de canne à un crucifix de bois, et autres ſottiſes ſemblables. Je ne veux plus parler de tout cet auto-da-fé ſi honorable à la nation françaiſe, car cela me donne de l'humeur, et je ne veux que me moquer de tout.

Frère *Mords-les* eſt arrivé, il y a deux jours, enchanté du ſéjour qu'il a fait chez le reſpectable patriarche des Alpes. Il dit qu'il vous a trouvé plongé dans les lectures les plus édifiantes, entouré de *Bibles*, et de pères de l'Egliſe, et qu'il vous a procuré un grand ſecours, celui d'une *concordance* de la *Bible*, ouvrage de génie, dont il dit que vous n'aviez jamais entendu parler. Pour moi, il y a long-temps que j'avais l'honneur de connaître cette rapſodie digne de *Paſquier-Queſnel* et de *Paſquier tête-de-veau.*

J'oubliais vraiment de vous parler d'une grande nouvelle; c'eſt la brouillerie de *Jean-Jacques* et de M. *Hume*. Je me doutais bien qu'ils ne feraient pas long-temps amis; le

caractère

caractère féroce de *Jean-Jacques* ne le permettait pas : mais je ne m'attendais pas à la noirceur dont M. *Hume* l'accuse. Vous savez sans doute de quoi il s'agit. M. *Hume* a demandé une pension du roi d'Angleterre pour *Rousseau*, du *consentement de ce dernier*; il l'a obtenue avec beaucoup de peine; il s'est pressé de lui écrire cette bonne nouvelle; *Rousseau* lui a répondu, en l'accablant d'injures, qu'il ne l'avait amené en Angleterre que pour le déshonorer, qu'il ne voulait ni de la pension du roi, ni de l'amitié de monsieur *Hume*, et qu'il renonçait à tout commerce avec lui. On peut dire de M. *Hume* comme dans la comédie : *Voilà un bourgeois bien payé de ses bons services*. Ce qu'il y a de fâcheux pour *Jean-Jacques*, c'est que tous les gens raisonnables croiront M. *Hume*, quand il dit qu'il avait le consentement de *Rousseau* pour cette pension; mais *Rousseau* le niera, et il trouvera aussi des gens qui le croiront; car je gagerais bien qu'il n'a pas donné son consentement par écrit. Il paraît que son plan a été de laisser agir M. *Hume*, en lui donnant un simple consentement verbal, et de refuser ensuite la pension avec éclat, pour se faire des amis dans le parti de l'opposition; se mettant peu en peine de compromettre monsieur *Hume* envers le roi et envers la nation, 1766.

pourvu que *Jean-Jacques* ait des partisans, et
1766. fasse parler de lui. Le bon M. *Hume* dit avoir des preuves que depuis deux mois *Rousseau* méditait de lui jouer ce tour.

Il se prépare à donner toute cette histoire au public. Que de sottises vont dire à cette occasion tous les ennemis de la raison et des lettres! Les voilà bien à leur aise : car ils déchireront infailliblement ou *Rousseau* ou M. *Hume*, et peut-être tous les deux.

Pour moi, je rirai, comme je fais de tout, et je tâcherai que rien ne trouble mon repos et mon bonheur. Adieu, mon maître.

LETTRE XXXIX.

1766.

DE M. DE VOLTAIRE.

18 de juillet.

FRERE *Damilaville* vous a communiqué, ſans doute, la relation d'Abbeville, mon cher philoſophe. Je ne conçois pas comment des êtres penſans peuvent demeurer dans un pays de ſinges qui deviennent ſi ſouvent tigres. Pour moi, j'ai honte d'être même ſur la frontière. En vérité, voici le temps de rompre ſes liens, et de porter ailleurs l'horreur dont on eſt pénétré. Je n'ai pu parvenir à recevoir la conſultation des avocats; vous l'avez vue, ſans doute, et vous avez frémi. Ce n'eſt plus le temps de plaiſanter; les bons mots ne conviennent point aux maſſacres. Quoi! dans Abbeville des *Buſiris* en robe font périr dans les plus horribles ſupplices des enfans de ſeize ans! et leur ſentence eſt confirmée malgré l'avis de dix juges intègres et humains! et la nation le ſouffre! A peine en parle-t-on un moment, on court enſuite à l'opéra comique; et la barbarie, devenue plus inſolente par notre ſilence, égorgera demain qui elle voudra juridiquement; et vous ſurtout, qui aurez

élevé la voix contre elle deux ou trois minutes.
1766. Ici *Calas* roué, là *Sirven* pendu, plus loin un bâillon dans la bouche d'un lieutenant général; quinze jours après, cinq jeunes gens condamnés aux flammes pour des folies qui méritaient Saint-Lazare. Qu'importe l'avant-propos du roi de Pruſſe? apporte-t-il le moindre remède à ces maux exécrables? eſt-ce là le pays de la philoſophie et des agrémens? c'eſt celui de la Saint-Barthelemi. L'inquiſition n'aurait pas oſé faire ce que des juges janſéniſtes viennent d'exécuter. Mandez-moi, je vous en prie, ce qu'on dit du moins, puiſqu'on ne fait rien. C'eſt une miſérable conſolation d'apprendre que des monſtres ſont abhorrés, mais c'eſt la ſeule qui reſte à notre faibleſſe, et je vous la demande. M. le prince de *Brunſwick* eſt outré d'indignation, de colère et de pitié. Redoublez tous ces ſentimens dans mon cœur par deux mots de votre main, que vous enverrez, par la petite poſte, à frère *Damilaville*. Votre amitié et celle de quelques êtres penſans eſt le ſeul plaiſir auquel je puiſſe être ſenſible.

La mépriſe de l'avant-propos conſiſte en ce qu'on ſuppoſe que ces paroles *In principio erat*, &c. ont été falſifiées. Ce ſont les deux paſſages ſur la trinité qui ont été interpolés dans l'épître de *Jean*. Quelle pitié que tout

cela ! on perd à déterrer des erreurs un temps
qu'on emploîrait peut-être à découvrir des 1766.
vérités.

N. B. Le théologien *Vernet* s'eſt plaint au conſeil de Genève qu'on ſe moquait de lui ; le conſeil lui a offert une atteſtation de vie et de mœurs, comme quoi il n'avait pas volé ſur les grands chemins, ni même dans la poche. Cette dernière partie de l'atteſtation paraiſſait bien haſardée.

LETTRE XL.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux eaux de Rolle en Suiſſe, 23 de juillet.

OUI, vraiment, je le connais ce muſle de bœuf, et ce cœur de tigre, qui mérite, par ſes fureurs, ce qu'il a fait éprouver à l'extravagance ; et vous voulez prendre le parti de rire, mon cher *Platon !* il faudrait prendre celui de ſe venger, ou du moins quitter un pays où ſe commettent tous les jours tant d'horreurs. N'auriez-vous pas déjà lu la relation ci-jointe? Je vous prie de l'envoyer à

1766 frère *Frédéric*, afin qu'il accorde une protection plus marquée et plus durable à cinq ou six hommes de mérite qui veulent se retirer dans une province méridionale de ses Etats, et y cultiver en paix la raison, loin du plus absurde fanatisme qui ait jamais avili le genre-humain, et loin des scélérats qui se jouent ainsi du sang des hommes. L'extrait de la première relation est d'une vérité reconnue : je ne suis pas sûr de tous les faits contenus dans la seconde ; mais je sais bien qu'en effet il y a une consultation d'avocats ; et si je puis, par votre moyen, parvenir à l'avoir, vous ferez une œuvre méritoire. Je sais que vous n'êtes pas trop lié avec le barreau ; mais voilà de ces occasions où il faut sortir de sa sphère. L'abbé *Morellet*, M. *Turgot*, pourraient vous procurer cette pièce. Vous pourriez me la faire tenir par *Damilaville*, qui la cherche de son côté.

Pourquoi faut-il n'avoir que de telles armes contre des monstres qu'il faudrait assommer? C'est bien dommage, encore une fois, que *Jean-Jacques* soit un fou et un méchant fou ; sa conduite a fait plus de tort aux belles-lettres et à la philosophie que le *Vicaire savoyard* ne leur fera jamais de bien.

Non, encore une fois, je ne puis souffrir que vous finissiez votre lettre, en disant, *je*

rirai. Ah! mon cher ami, eſt-ce là le temps de rire? riait-on en voyant chauffer le taureau de *Phalaris*? Je vous embraſſe avec rage.

1766.

LETTRE XLI.

DE M. DE VOLTAIRE.

30 de juillet.

MA rage vous embraſſe toujours tendrement, mon cher et aimable philoſophe. Il m'a tant paſſé d'horreurs par les mains depuis quelques jours, que je ne ſais plus ce que je vous ai écrit. Vous ai-je mandé que j'avais obtenu de frère *Frédéric* une gratification pour les *Sirven*? Cette goutte de baume, ſur tant de bleſſures faites à la raiſon et à l'innocence, m'a un peu ſoulagé, mais ne m'a pas guéri. Je ſuis honteux d'être ſi ſenſible et ſi vif à mon âge. Je m'afflige du tremblement de terre à Conſtantinople, tandis que vous examinez gaiement combien il faut de parties ſulfureuſes pour renverſer une ville dont les dimenſions ſont données. Je pleure les gens dont on arrache la langue, tandis que vous vous ſervez de la vôtre pour dire des choſes très-agréables et très-plaiſantes. Vous digérez donc

1766. bien, mon cher philofophe, et moi je ne digère pas. Vous êtes encore jeune, et moi je fuis un vieux malade; pardonnez à ma triftefſe. Je viens de voir dans la *Gazette de France*, un article du tonnerre qui a pulvérifé une vieille femme; et le tonnerre n'eft point tombé fur les juges d'Abbeville! comment cela peut-il fe fouffrir?

Si vous favez quelque chofe fur *Polyeucte* et *Néarque*, daignez m'en écrire un petit mot aux eaux de Rolle.

J'ai vu le mémoire des huit avocats; il dit peu de chofes, il ne m'apprend rien, et me laiffe dans ma rage.

Les plénipotentiaires viennent de commencer leurs opérations à Genève, en déclarant *Jean-Jacques Rouſſeau* un calomniateur infame. Un parti vient de faire un libelle abominable contre tous les particuliers de l'autre parti. On cherche à pendre l'auteur du libelle. *Vernet* a fait un nouveau mémoire, mais il ne trouve perfonne qui veuille l'imprimer; les libraires y ont été déjà attrapés.

Vivez gaiement, mon grand philofophe; mais pourquoi les gens qui penfent ne vivent-ils pas enfemble?

LETTRE XLII. 1766.

DE M. DE VOLTAIRE.

7 d'auguste.

Vous pensez bien, mon vrai philosophe, que mon sang a bouilli, quand j'ai lu ce mémoire écrit avec un cure-dents ; ce cure-dents grave pour l'immortalité. Malheur à qui la lecture de cet écrit ne donne pas la fièvre ! Il doit au moins faire mourir d'apoplexie le... et le... et le... N'admirez-vous pas les sobriquets que le sot peuple donne à de certaines gens ? C'est donc de tous les côtés à qui se couvrira d'horreur et d'infamie. Je vous plains d'être où vous êtes. Vous pouvez me dire : *Ubicumque calculum ponas, ibi naufragium invenies.*

Vous avez des liens, des pensions, vous êtes enchaîné ; pour moi, je mourrai bientôt, et ce sera en détestant le pays des singes et des tigres, où la folie de ma mère me fit naître, il y a bientôt soixante et treize ans. Je vous demande en grâce d'écrire de votre encre au roi de Prusse, et de lui peindre tout avec votre pinceau. J'ai de fortes raisons pour qu'il sache à quel point on doit nous mépriser.

1766. Un des plus grands malheurs des honnêtes gens, c'eſt qu'ils ſont des lâches. On gémit, on ſe tait, on ſoupe, on oublie. Je vous remercie, par avance des coups de foudre dont vous écraſerez les janſéniſtes. Il eſt bon de marcher ſur le *baſilic* après avoir foulé le ſerpent. Donnez-vous le plaiſir de pulvériſer les [illegible] ſans vous commettre. Genève eſt une petaudière ridicule, mais du moins de pareilles horreurs n'y arrivent point. On n'y brûlerait pas un jeune homme pour deux chanſons faites il y a quatre-vingts ans. *Rouſſeau* n'eſt qu'un fou et un plat monſtre d'orgueil.

Adieu ; je vous révère avec juſtice, et je vous aime avec tendreſſe.

Gardons pour nous notre douleur et notre indignation ; gardons-nous le ſecret de nos cœurs.

LETTRE XLIII. 1766.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 11 d'auguste.

Il n'y a rien de nouveau que je sache, mon cher et illustre maître ; sur l'atroce et absurde affaire d'Abbeville. On dit seulement, mais ce n'est qu'un ouï-dire, que le jeune *Moisnel*, qui était resté en prison, et qui a seize ans, a été condamné par les *Torquemada* d'Abbeville à être *blâmé :* sur quoi je vous prierai d'abord d'observer la cruauté de ce jugement, qui déclare *infame* un pauvre enfant digne tout au plus d'être fouetté au collége ; et puis de voir la singulière gradation du jugement que ces *Busiris en robe*, comme vous les appelez très-bien, ont prononcé contre des jeunes gens, tous également coupables ; le premier *brûlé vif*, le second *décapité*, le troisième *blâmé ;* j'espère que le quatrième sera *loué*. Je ne veux plus parler de cette exécration qui me rend odieux le pays où elle s'est commise.

Vous savez qu'il y a actuellement quatre-vingt-trois jésuites à Rennes, pas davantage, et que ces marauds, comme vous croyez bien,

ne s'endorment pas dans l'affaire de M. de
1766. *la Chalotais*. Il eſt transféré à Rennes, et apparemment ſera bientôt jugé. Son mémoire lui a concilié tout le public, et rend ſes perſécuteurs bien odieux. *Laubardemont de C.....* ſurtout (car on l'appelle ainſi) ne ſe relèvera pas de l'infamie dont il eſt couvert ; c'eſt ce que j'ai entendu dire aux perſonnes les plus ſages et les plus reſpectables.

Une autre ſottiſe (car nous ſommes riches en ce genre) qui occupe beaucoup le public, c'eſt la querelle de *Jean-Jacques* et de M. *Hume*. Pour le coup, *Jean-Jacques* s'eſt bien fait voir ce qu'il eſt, un fou et un vilain fou, dangereux et méchant, ne croyant à la vertu de perſonne, parce qu'il n'en trouve pas le ſentiment au fond de ſon cœur, malgré le beau *pathos* avec lequel il en fait ſonner le nom ; ingrat et, qui pis eſt, haïſſant ſes bienfaiteurs (c'eſt de quoi il eſt convenu pluſieurs fois lui-même), et ne cherchant qu'un prétexte pour ſe brouiller avec eux, afin d'être diſpenſé de la reconnaiſſance. Croiriez-vous qu'il veut auſſi me mêler dans ſa querelle, moi qui ne lui ai jamais fait le moindre mal, et qui n'ai jamais ſenti pour lui que de la compaſſion dans ſes malheurs, et quelquefois de la pitié de ſon charlatanisme ? Il prétend que c'eſt moi qui ai fait la lettre, ſous le nom du roi de

Pruſſe, où on ſe moque de lui. Vous ſaurez que cette lettre eſt d'un M. *Walpole*, que je 1766. ne connais même pas, et à qui je n'ai jamais parlé. *Jean-Jacques* eſt une bête féroce qu'il ne faut voir qu'à travers des barreaux, et toucher qu'avec un bâton. Vous rirez de voir les raiſons d'après leſquelles il a ſoupçonné, et enſuite accuſé M. *Hume* d'intelligence avec ſes ennemis. M. *Hume* a parlé contre lui en dormant; il logeait à Londres, dans la même maiſon, avec le fils de *Tronchin*; il avait le regard *fixe*, et ſurtout il a fait trop de bien à *Rouſſeau* pour que ſa bienfeſance fût ſincère. Adieu, mon cher maître: que de fous et de méchans dans ce meilleur des mondes poſſibles!

Je vous embraſſe *ex animo*.

1766.

LETTRE XLIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

25 d'auguste.

LE roi de Prusse, mon cher philosophe, me mande qu'il aurait condamné ces cinq jeunes gens à marcher quinze jours chapeau bas, à chanter des psaumes, et à lire quelques pages de la *Somme* de St *Thomas*. Gardez-vous bien de dire à qui il a écrit ce jugement de *Salomon*. Il faut qu'on tourne les yeux vers le Nord, le Midi n'a que des marionnettes barbares. Vous savez qu'on vient de donner en Scythie le plus beau, le plus galant, le plus magnifique carrousel qu'on ait jamais vu ; mais on n'y a brûlé personne pour n'avoir pas ôté son chapeau. Je suis fâché que vous ne soyez pas là. Tout ce que j'apprends de votre pays fait hausser les épaules et bondir le cœur. Je crois que vous verrez bientôt le mémoire d'*Elie de Beaumont* en faveur des *Sirven*, et que vous en serez plus content que de celui des *Calas*.

Je recommande les *Sirven* à votre éloquence. Parlez pour eux à ceux qui sont dignes que

vous leur parliez ; échauffez les tièdes : c'eſt 1766.
une belle occaſion d'inſpirer de l'horreur pour le fanatiſme.

Si vous avez oublié l'ami *Vernet*, voici une occaſion de vous ſouvenir de lui. On dit que cette autre tête de bœuf, dont la langue doit être fumée, mugit beaucoup contre moi. En avez-vous ouï dire quelque choſe ? Je brave ſes beuglemens, et ceux des monſtres qui peuvent crier avec lui. J'ai peu de temps à vivre, mais je ne mourrai pas la victime de ces miſérables. Je mourrai en ſouhaitant que la nature faſſe naître beaucoup de français comme vous, et qu'il n'y ait plus de Velches.

Je voulais vous envoyer une facétie ſur *Vernet*, je ne la retrouve point ; la perte eſt médiocre.

Ah ! mon cher maître, que les philoſophes ſont à plaindre ! Leur royaume n'eſt pas de ce monde, et ils n'ont pas l'eſpérance de régner dans un autre.

Monſtres perſécuteurs ! qu'on me donne ſeulement ſept ou huit perſonnes que je puiſſe conduire, et je vous exterminerai.

1766.

LETTRE XLV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 29 d'auguſte.

Je ne sais trop où vous prendre, mon cher maître, mais je vous écris à tout haſard à Ferney. M. le chevalier de *Rochefort* m'avait chargé d'un paquet pour vous, qui contenait le mémoire des avocats ſur l'affaire d'Abbeville, et un petit mot de lettre; mais, comme frère *Damilaville* me dit qu'il vous avait déjà envoyé le mémoire, j'ai gardé le paquet que j'ai remis à M. le chevalier de *Rochefort*. Je ne ſais rien de nouveau ſur les ſuites de l'aſſaſſinat juridique commis à Abbeville par un arrêt des *pères de la patrie*. Ce qui occupe à préſent nos Velches, ce ſont deux affaires d'un genre fort différent, celle de M. de *la Chalotais*, et celle du trop fameux *Jean-Jacques*, qu'on punirait bien et qu'on attraperait bien en ne parlant point de lui. M. *Hume* vient de m'envoyer une longue lettre de lui, qui excite tour à tour l'indignation et la pitié en la liſant; c'eſt le commérage et le cailletage le plus plat, joint à la plus vilaine ame.

Je

Je crois qu'il ferait bon qu'elle fût imprimée. Imaginez-vous que *Jean-Jacques* m'accuse aussi d'être de ses ennemis, moi qui n'ai d'autre reproche à me faire que d'avoir trop bien parlé et trop bien pensé de lui. Je l'ai toujours cru un peu charlatan, mais je ne le croyais pas un méchant homme. Je suis bien tenté de lui faire un défi public d'administrer les preuves qu'il a contre moi; ce défi l'embarrasserait beaucoup, mais en vaut-il la peine?

1766.

A l'égard de M. de *la Chalotais*, il paraît que tous les gens du métier conviennent que toutes les règles ont été violées dans la procédure qu'on a faite contre lui; et que le roi, si plein de bonnes intentions, a été bien indignement et bien odieusement trompé dans cette affaire. Toute la France en attend la décision; et, en attendant, ses persécuteurs sont l'objet de l'exécration publique. Adieu, mon cher maître; la colère me rend malade, et m'empêche de vous en écrire davantage. Portez-vous bien, dormez (c'est ce que j'ai bien de la peine à faire), digérez de votre mieux (je ne parle pas de ce qui se fait, car cela est impossible à digérer), et surtout aimez-moi toujours.

1766.

LETTRE XLVI.

DE M. D'ALEMBERT.

Ce 9 de feptembre.

C'EST en effet, mon cher et illuftre maître, un jugement de *Salomon* que celui dont vous me parlez. Nos pères de la patrie font à bien des fiècles de ce jugement-là. Heureufement tous les magiftrats ne font pas auffi abfurdes. La cour des aides, qui, à la vérité, eft préfidée par M. de *Malesherbes*, vient d'en donner la preuve. Un nommé *Broutel* qui, avec les trois ou quatre marauds de la fénéchauffée d'Abbeville, avait principalement influé dans la condamnation de ces malheureux écervelés, a voulu être préfident de l'élection, qui eft un autre tribunal, et qui, ainfi que toute la ville, a pris en horreur les juges de la fénéchauffée : l'élection n'en a point voulu ; il en a appelé à la cour des aides qui, au rapport de M. *Goudin*, homme de mérite, inftruit et très-éclairé, a débouté, tout d'une voix, ce maraud de fa demande. Cette aventure eft une faible confolation pour les manes du pauvre décapité, mais c'en eft une pour les

gens raiſonnables qui ont encore leur tête ſur leurs épaules. Je ne ſais pas bien exactement 1766. ſi la tête de veau a parlé contre vous à ſes confrères, on prétend au moins qu'il a dit qu'il ne fallait pas s'amuſer à brûler des livres, que c'était les auteurs que DIEU demandait en ſacrifice : ce tigre voudrait nous ramener au temps des druides qui offraient à leurs dieux des victimes humaines. Vous ſaurez pourtant que la plupart des conſeillers du parlement de Paris ſont honteux de ce jugement, que pluſieurs en ſont indignés et le diſent à très-haute voix, entre autres le préſident comte abbé de *Guébriant*, qui regrette beaucoup de ne s'être pas trouvé ce jour-là à la grand'chambre, et qui eſt perſuadé qu'il lui aurait épargné cette infamie. Vous ſaurez de plus qu'un conſeiller de tournelle, de mes amis et de mes confrères dans l'académie des ſciences (M. *Dionis du Séjour*), a empêché, il y a peu de temps, que la tournelle ne rendît encore un jugement pareil dans une affaire ſemblable, et a fait mettre l'accuſé hors de cour.

Adieu, mon cher maître ; l'abbé de *la Porte*, qui fait un almanach des gens de lettres, m'a chargé de vous demander à vous-même votre article, contenant votre nom, les titres que vous voulez prendre, ceux de vos ouvrages

que vous avouez, ceux même qu'on *vous*
1766. *attribue*, c'est-à-dire que vous avez faits sans les avouer, &c. *Iterum vale*.

LETTRE XLVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

16 de septembre.

MON cher et grand philosophe, vous saurez que j'ai chez moi un jeune conseiller au parlement, mon neveu, qui s'appelle d'*Ornoi*. La terre d'Ornoi est à cinq lieues d'Abbeville. C'est par le moyen d'un de ses plus proches parens qu'on est venu à bout de honnir ce maraud de *Broutel*. Il broutera désormais ses chardons; et voilà du moins cet âne rouge incapable de posséder jamais aucune charge; c'est, comme vous dites, une bien faible consolation. Je voudrais que vous fussiez à Berlin ou à Pétersbourg; mais vous êtes nécessaire à Paris: que ne pouvez-vous être par-tout!

Quand vous écrirez à celui qui a rendu le jugement de *Salomon* ou de *Sancho-Pança*, certifiez-lui, je vous prie, que je lui suis

toujours attaché comme autrefois, et que je ſuis fâché d'être ſi vieux. 1766.

Le procureur général de Beſançon, dont la tête reſſemble, comme deux gouttes d'eau, à celle dont la langue eſt ſi bonne à cuire, fit mettre en priſon, ces jours paſſés, un pauvre libraire qui avait vendu des livres très-ſuſpects. Il n'y allait pas moins que de la corde, par les dernières ordonnances. Le parlement a abſous le libraire tout d'une voix, et le procureur général a dit à ce pauvre diable: *Mon ami, ce ſont les livres que vous vendez qui ont corrompu vos juges.*

La diſcorde règne toujours dans Genève, mais la moitié de la ville ne va plus au ſermon. Je demande grâce à l'abbé de *la Porte*; je ne ſais plus ni ce que je ſuis, ni ce que j'ai fait; il faudra que je me recueille.

Il pleut des *Fréret*, des *du Marſais*, des *Bolingbroke*. Vous ſavez que, Dieu merci, je ne me mêle jamais d'aucune de ces productions; je ne les garde pas même chez moi; je les rends quand je les ai parcourues. C'eſt une choſe abominable qu'on aille quelquefois fourrer mon nom dans tous ces caquets-là; mais il y aura toujours des méchantes langues. Prenez toujours le parti de l'innocence: je vous embraſſe très-tendrement. Les philoſophes ne ſont guère tendres, mais je le ſuis.

1766.

LETTRE XLVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

15 d'octobre.

Mon vrai philoſophe, *Jean-Jacques* eſt un maître fou, et auſſi fou que vous êtes ſage. La lettre de M. *Hume* me prouve que les Anglais ne ſont point du tout hoſpitaliers, puiſqu'ils n'ont pas donné une place dans Bedlam à *Jean-Jacques*. Ce petit bon homme aurait été enchanté d'y être logé, pourvu qu'on eût mis ſon nom ſur la porte, et que les gazettes en euſſent parlé. Au moins les folies de cette eſpèce ne font pas grand mal; mais nous en avons eu à Toulouſe et à Paris d'une eſpèce plus dangereuſe. Les fous atrabilaires, les furieux ſont plus remarqués dans notre nation que dans toute autre. Je m'imagine que mon ancien diſciple vous a écrit ce qu'il en penſait; il eſt admirable ſur ce chapitre. Je le crois enfin devenu tout-à-fait philoſophe. Je me trompe fort, ou plus il vieillira, plus il ſera humain et ſage. Je voudrais ſavoir ſi vous écrivez toujours à une certaine dame qui donne des carrouſels; elle donne quelque choſe de mieux; elle a minuté

de ſa main un édit ſur la tolérance univerſelle. L'Egliſe grecque n'était pas plus accoutumée 1766.
que la latine à ce dogme divin. Si elle continue ſur ce ton, elle aura plus de réputation que *Pierre le grand.*

Ne pourriez-vous point me dire ce que produira, dans trente ans, la révolution qui ſe fait dans les eſprits, depuis Naples juſqu'à Moſcou? je n'entends pas les eſprits de la ſorbonne ou du peuple, j'entends les honnêtes eſprits.

Je ſuis trop vieux pour eſpérer de voir quelque choſe, mais je vous recommande le ſiècle qui ſe forme.

Adieu; je me conſole en vous écrivant, et vous me rendrez heureux quand vous m'écrirez.

1766. LETTRE XLIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

29 de novembre.

Il y a trois heures que j'ai reçu le cinquième volume, mon très-cher philofophe. Ce que j'en ai lu m'a paru digne de vous. Je ne puis vous donner un plus grand éloge. Quoi! vous dites, dans l'avertiffement, que l'*Apologie de l'étude* n'a pas été heureufe dans l'affemblée où elle fut lue. Etes-vous encore la dupe de ces affemblées? ne favez-vous pas que le Catilina de *Crébillon* fut reçu avec tranfport?

Afpice auditores, torvis oculis percute pulpitum fortiter, dic nihil ad propofitum, et benè prædicabis.

Votre *Apologie de l'étude* eft un morceau excellent, entendez-vous; n'allez pas vous y tromper.

Je vous rendrai compte inceffamment du manufcrit que votre ami a envoyé à M. *Bourfier*. Il faut attendre que la fermentation de la fourmilière de Genève foit un peu apaifée.

A l'égard de l'ami *Vernet*, il eft dans la boue avec *Jean-Jacques*, et ni l'un ni l'autre ne fe relèveront.

Il

Il y a auſſi bien des gens qui barbottent dans Paris. En vérité, mon cher philoſophe, je ne connais guère que vous qui ſoit clair, intelligible, qui employe le ſtyle convenable au ſujet, qui n'ait point un enthouſiaſme obſcur et confus, qui ne cherche point à traiter la phyſique en phraſes poëtiques, qui ne ſe perde point dans des ſyſtêmes extravagans. 1766.

A l'égard de l'ouvrage ſur les courbes, je vous répète encore que c'eſt ce que j'ai vu de mieux ſur cette matière.

Puiſque vous daignez mettre le petit buſte d'un petit vieillard ſur votre cheminée avec des magots de la Chine, je vais commander un nouveau magot à celui qui a imaginé cette plaiſanterie. J'aimerais bien mieux avoir votre portrait au chevet de mon lit, car je ſuis de ces dévots qui veulent avoir leur ſaint dans leur alcove.

J'oubliais de vous dire que j'ai été très-fâché qu'on ait mis ſur mon compte la *lettre au docteur Panſophe*, qui eſt fort plaiſante, à la vérité, mais où il y a des choſes trop longues et trop répétées, et dans laquelle on voit même des naïvetés tirées de Candide. Cette lettre eſt de l'abbé *Coyer* : il devrait avoir au moins le bon procédé, et même encore la vanité de l'avouer ; en la mettant

1766. ſous mon nom, il me met en contradiction avec moi-même, lorſque je proteſte à M. *Hume* que je n'ai rien écrit à *Jean-Jacques* depuis ſept à huit ans. Je l'ai prié très-inſtamment de ne me point faire ce tort; il s'en ferait à lui-même. Il veut être de l'académie, et je penſe que l'académie n'aime pas ces petits tours de paſſe-paſſe.

Je vous embraſſe de tout mon cœur, je vous ſalue, lumière du ſiècle.

LETTRE L.

DE M. DE VOLTAIRE.

20 de décembre.

MON cher philoſophe, vous êtes mon philoſophe; plus je vous lis, plus je vous aime. Que de choſes neuves, vraies et agréables! Votre idée du livre antiphyſique eſt auſſi neuve que plaiſante. Vous parlez mieux médecine que les médecins. Puiſſent tous les magiſtrats apprendre par cœur votre page 79! Il y a un petit commentaire ſur *Beccaria* dont l'auteur eſt entièrement de votre avis. Or, quand deux gens qui penſent ſont d'accord ſans

s'être donné le mot, il y a beaucoup à parier qu'ils ont raison. Chez les Athéniens, il fallait, autant qu'il m'en souvient, les deux tiers des voix sur cinq cents, pour condamner un coupable; je n'en suis pas sûr pourtant. En parlant de Creyge, vous marchez sur des charbons ardens, et vous ne vous brûlez point. Pourquoi vous étonnez-vous tant que les Turcs n'aient point rebâti le temple de Jérusalem? il y a une mosquée à la place, et il n'est pas permis de détruire une mosquée. 1766.

C'est, je crois, de *Sanderson* qu'on a dit qu'il jugeait que l'écarlate ressemblait au son d'une trompette, parce que l'écarlate est *éclatant* et le son de la trompette aussi; mais malheureusement il n'y a point en anglais de mot qui réponde à notre *éclatant*, et qui puisse signifier à la fois *brillant* et *bruyant*; on dit *shining* pour les couleurs, *souding* pour les sons.

Bassesse au figuré vient de *bas* au propre, comme *tendresse* vient de *tendre*.

Vous donnez de belles ouvertures pour la géométrie. L'idée qu'on peut faire passer une infinité de lignes courbes entre la tangente et le cercle, m'a toujours paru une fanfreluche de *Rabelais*. Les géomètres qui veulent expliquer cette fadaise avec leur infini du second ordre, sont de grands charlatans. Dieu

1766. merci, *Euclide*, autant que je m'en fouviens, ne traite point cette queftion.

Je vais lire le refte. Je vous remercie du plaifir que je vais avoir, et de celui que vous m'avez donné.

Permettez à préfent que je vous parle de la petite affaire de M. *Bourfier* : il a effayé de trois ou quatre formules pour faire paffer les ordonnées de fes courbes ; mais il dit que la géométrie tranfcendante qui règne aujourd'hui s'y oppofe entièrement. Il n'y a aucun bon mathématicien à Lyon qui puiffe l'aider ; cependant il ne défefpère point de fon problême, mais il faudra du temps.

Vous allez, je crois, bientôt examiner les difcours préfentés pour un nouveau prix à l'académie ; le fujet n'eft pas neuf affurément, et ne prête guère qu'à la déclamation, puifque je vous recommande une déclamation dont la devife eft *humanum paucis vivit genus* ; il m'a paru qu'il y avait de bonnes chofes. L'écriture n'en eft pas agréable aux yeux. Cette négligence fait quelquefois tort. Si vous pouviez vous charger de la lire à la féance, après avoir accoutumé vos yeux à ce griffonnage, elle acquerrait un nouveau prix dans votre bouche. Elle eft de ce jeune homme à qui vous voulez bien vous intéreffer ; mais je ne veux et je ne dois demander que juftice.

LETTRE LI.

1767.

DE M. DE VOLTAIRE.

18 de janvier.

Je ne peux jamais vous écrire que par ricochet, mon cher philofophe ; nous avons une guerre cruelle avec les Génevois. Notre armée s'eft déjà emparée de plus de douze bouteilles de vin et de fix pintes de lait qui paffaient aux ennemis. Tout le poids de la guerre eft tombé fur nous. Nous n'avons pas, à la lettre, de quoi faire du bouillon.

Voici des vers à la louange de *Vernet*, qu'on m'a confiés. On parle d'un poëme fur la guerre de Genève, qui ne fera pas fi long que la *Secchia rapita*, mais qui doit être plus comique.

Je fais d'avance mille tendres complimens à M. *Thomas*. Fourrez-moi beaucoup de ces gens-là dans l'académie, quand vous en trouverez.

J'adreffe à l'abbé d'*Olivet* une petite réponfe à fa profodie ; il doit vous la remettre : il y eft beaucoup queftion de votre correfpondant du *Brandebourg*. Quand votre correfpondant du mont Jura pourra-t-il vous embraffer ?

1767.

LETTRE LII.

DE M. D'ALEMBERT.

Le 26 de janvier.

J'AI d'abord, mon cher et illuftre maître, mille remercîmens à vous faire du nouveau préfent que j'ai reçu de votre part, de vos excellentes notes fur le Triumvirat, que j'ai lues avec tranfport, et qui font bien dignes de vous, et comme citoyen, et comme philofophe, et comme écrivain. Nous avons lu hier en pleine académie votre lettre à l'abbé d'*Olivet*, qui nous a fait très-grand plaifir; elle contient d'excellentes leçons. Vous avez bien raifon, mon cher maître; *on veut toujours dire mieux qu'on ne doit dire;* c'eft le défaut de prefque tous nos écrivains. Mon Dieu, que je hais le ftyle affecté et recherché! et que je fais bon gré à M. de *la Harpe* de connaître le prix du ftyle naturel! Vous avez bien fait de donner un coup de griffe à *Diogène-Rouffeau.* On a publié ici, pour fa défenfe, quatre brochures toutes plus mauvaifes les unes que les autres: c'eft un homme noyé, ou peu s'en faut; et tout fon *pathos*, pour l'ordinaire fi

bien placé, ne le ſauvera pas de l'odieux et du ridicule. 1767.

J'avais déjà lu l'*Hypocriſie* (*); il y a des vers qui reſteront, et *Vernet* vous doit un remercîment. Vous aurez vu ce que je dis de ce maraud à la fin de mon cinquième volume: je crois qu'on ne ſera pas fâché non plus des deux paſſages de *Rouſſeau*, qui diſent le blanc et le noir, et que je me ſuis contenté de mettre à la ſuite l'un de l'autre.

M. de *la Harpe* m'a déjà parlé du poëme ſur la guerre de Genève; ce qu'il m'en dit me donne grande envie de le lire; je ne conſentirai pourtant à trouver cette guerre plaiſante qu'à condition qu'elle ne vous fera pas mourir de faim. Il ne manquerait plus à cette belle expédition que de mettre la famine dans le pays de Gex et dans le Bugey, pour faire repentir les Génevois de n'avoir pas remercié M. de *Beauteville* de ſon digne et éloquent diſcours.

Vous croyez donc qu'on ne vend que cent exemplaires d'un diſcours de l'académie; détrompez-vous: ces ſortes d'ouvrages ſont plus achetés que vous ne penſez; tous les prédicateurs, avocats, et autres gens de la ville et de la province, qui ſont métier de

(*) Dans le volume de Contes et Satires.

1767. paroles, se jettent à corps perdu sur cette marchandise.

A propos d'avocats et de paroles, avez-vous lu un très-bon discours sur l'administration de la justice criminelle, prononcé au parlement de Grenoble par un jeune avocat général, nommé M. *Servan*? vous en serez, je crois, très-content : je voudrais seulement que le style, en certains endroits, fût un peu moins recherché ; mais le fond est excellent, et ce jeune magistrat est une bonne acquisition pour la philosophie.

J'imagine que l'ouvrage sur les courbes, qu'on imprime actuellement à Genève, sera bientôt fini. Dites, je vous prie, à l'imprimeur de n'en envoyer d'exemplaires à personne, avant que l'auteur n'en ait au moins un ; car il est désagréable que des ouvrages de science courent le monde avant que l'auteur sache au moins s'ils sont correctement imprimés.

Croyez-vous que les *gloire-eu*, *victoire-eu*, &c, qui sont si choquantes dans notre musique, soient absolument la faute de notre langue ? je crois que c'est, au moins pour les trois quarts, celle de nos musiciens ; et qu'on pourrait éviter cette désinence désagréable, en mettant la note sensible (madame *Denis* me servira d'interprète), non comme ils le font

fur la pénultième, mais fur l'antépénultième ; 1767.
la tonique ou finale appuierait fur la pénultième, et la dernière ferait prefque muette : mais il eft encore plus sûr, comme vous le dites, pour éviter cet inconvénient, de ne terminer jamais le chant que fur des rimes mafculines.

Adieu, mon cher et illuftre maître ; voilà bien du bavardage. On m'a dit que *Marmontel* vous avait écrit le détail de la réception de *Thomas* ; elle a été fort brillante. Je crois, comme vous, que nous avons fait une très-excellente acquifition. *Iterum vale.*

LETTRE LIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 28 de janvier.

MON cher philofophe, je vous ai déjà mandé qu'il y a cent lieues entre Ferney et Genève ; rien ne peut paffer en France, pas même un problème de géométrie. J'éprouve la guerre et la famine. Les maux caufés par la rigueur de la faifon me tiennent lieu de pefte ; il ne me manque plus rien. On dit que vous avez

1767. été comparé à *Socrate* ; mais *Socrate* n'écrivit rien, et vous écrivez des choſes charmantes. Vous n'avez point eu d'*Alcibiade*, et vous ne boirez point de ciguë. Je vous comparerais plutôt à *Paſcal* vivant dans le monde.

Il y a deux mois que je n'ai vu *Cramer* ; l'eſprit malin s'eſt emparé de notre petit pays : c'eſt la diſcorde en Laponie.

Eſt-il vrai que le ſecrétaire eſt en Italie ? Je me flatte que notre nouveau confrère va bien vous ſeconder dans votre deſſein de rendre la littérature libre et reſpectable.

Je ſuis bien content de votre correſpondant berlinois ; s'il perſévère, il faut tout oublier.

LETTRE LIV.

1767.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, 6 d'avril.

JE vous remercie, mon cher maître, de l'ouvrage de mathématiques que vous m'avez envoyé; il aurait grand befoin d'un *errata*, étant rempli de fautes dont quelques-unes font abfurdes. Je défirerais fort que vous puffiez faire parvenir à l'auteur une douzaine d'exemplaires pour quelques bons mathématiciens de fes amis. J'imagine que la première partie de l'ouvrage aura été réimprimée en même temps que le fupplément, fur l'exemplaire que vous avez reçu corrigé de la main de l'auteur : il fe flatte que les imprimeurs y auront moins fait de bévues que dans l'impreffion du manufcrit.

Le cinquième volume de mes mélanges ne paraît point encore ici, grâce à la négligence de l'imprimeur *Bruyfet* de Lyon, qui n'en a point encore envoyé. Les matières que j'y ai traitées, et la manière dont elles le font, me mettront à l'abri de la criaillerie des fanatiques, qui devient ici plus odieufe et plus

1767. importune que jamais. Cette vermine eſt une vraie plaie d'Egypte, et qui par malheur a l'air de durer long-temps. Ils ſont actuellement aux trouſſes de *Marmontel* qui, je crois, s'eſt trop avancé avec eux, et qui aura de la peine à s'en tirer. Ils ont écrit un gros volume de cenſures pour expliquer, ou plutôt pour embrouiller leur barbare et ridicule doctrine. J'ai lu avec grand plaiſir une certaine anecdote ſur *Béliſaire*, où cette maudite et plate engeance eſt traitée comme elle le mérite. J'aurais voulu ſeulement que l'auteur eût ajouté un petit compliment de condoléance à la ſorbonne ſur l'embarras où elle doit être au ſujet du ſort des païens vertueux; car, ſi ces païens ſont damnés, DIEU eſt atroce; et s'ils ne le ſont pas, on peut donc à toute force être ſauvé ſans être chrétien. Damnés ou ſauvés, DIEU nous garde d'être en l'autre monde dans la compagnie des docteurs!

Votre ami *Jean-George de Pompignan*, par la permiſſion divine évêque du Puy, et frère de *Simon le Franc*, a refuſé de faire l'oraiſon de madame la dauphine, pour laquelle l'archevêque de Rheims l'avait fait nommer, par quelques raiſons d'intrigue qu'on ignore. *Jean-George* a ſenti qu'il n'y ferait pas bon pour lui, que ceux qu'il a appelés mauvais chrétiens pourraient bien lui prouver qu'il eſt

encore plus mauvais orateur. Le parlement vient d'ordonner aux évêques de s'en retourner chacun chez eux, parce qu'ils tenaient, dit-on, des assemblées secrètes. On ne sait ce qu'il en arrivera; mais, pendant qu'on se battra, la raison aura peut-être quelques momens pour respirer. Adieu, mon cher maître; on m'a assuré que les Scythes avaient bien réussi aux deux dernières représentations: recevez-en mes complimens. *Vale et me ama.* 1767.

LETTRE LV.

DE M. DE VOLTAIRE.

3 de mai.

M. *Necker* qui part dans l'instant, mon cher et véritable philosophe, vous rendra une lettre au conseiller. Messieurs de la poste en ont butiné deux, selon leur louable coutume. Ces messieurs de la poste aux lettres deviendront des gens très-lettrés; ils se forment une belle bibliothéque de tous les livres qu'ils saisissent. Chaque pays, comme vous voyez, a son inquisition; vous n'êtes pas plutôt délivré des renards que vous tombez dans la main des loups.

Votre lettre au conſeiller devrait exciter le
1767. monde à faire une battue. Ne voudriez-vous point ajouter à l'hiſtoire de la *Deſtruction* quelque choſe concernant l'Eſpagne, en retranchant les derniers chapitres touchant le ſerment que devaient prêter les jéſuites, chapitre devenu inutile par les précautions que l'on a priſes en France contre ces pauvres diables dignes aujourd'hui de pitié.

L'imbécille et ignorant libraire, qui s'eſt chargé de votre ſeconde édition, ne l'aura pas achevée ſitôt. Je n'ai de lui aucune nouvelle ; toute communication eſt interrompue entre Genève et la France. On s'eſt imaginé aſſez ridiculement que je ſuis en France, et je m'aperçois en effet que j'y ſuis, parce que je manque de tout. Je ne ſais comment on fera pour faire paſſer dans votre monarchie françaiſe la lettre au conſeiller. Il n'eſt plus permis de lire, et il n'y a que les auteurs du *Journal chrétien* et *Fréron* qui aient la liberté d'écrire.

Vous verrez par les deux petites pièces ci-jointes qu'on ne rogne pas les ongles de ſi près dans les pays étrangers. L'exemple que donne l'impératrice de Ruſſie eſt unique dans ce monde. Elle a envoyé quarante mille ruſſes prêcher la tolérance, la baïonnette au bout du fuſil. Vous m'avouerez qu'il était bien

plaisant que les évêques polonais accordassent des priviléges à trois cents synagogues, et ne voulussent plus souffrir l'Eglise grecque. 1767.

Bonsoir, mon cher philosophe; souvenez-vous, je vous en prie, que je n'ai aucune part aux anecdotes sur *Bélisaire*. On m'accuse de tout: voyez la malice!

LETTRE LVI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, 4 de mai.

Gens inimica mihi Tyrrhenum navigat æquor,
Ilium in Italiam portans victosque penates.

Voilà, mon cher et illustre philosophe, ce que disait l'autre jour des jésuites d'Espagne un abbé italien qui, comme vous voyez, les aime tendrement, attendu qu'ils ont empêché son oncle d'être cardinal. Et vous, mon cher maître, que dites-vous de cette singulière aventure? ne pensez-vous pas que la société se précipite vers sa ruine? ne pensez-vous pas qu'elle travaille depuis long-temps à

1767. mériter ce qui lui arrive aujourd'hui, et qu'elle recueille ce qu'elle a femé? Mais croyez-vous tout ce qu'on dit à ce fujet? croyez-vous à la lettre de M. d'*Offun*, lue en plein confeil, et qui marque que les jéfuites avaient formé le complot d'affaffiner, le jeudi faint, bon jour bonne œuvre, le roi d'Efpagne et toute la famille royale? ne croyez-vous pas comme moi qu'ils font bien affez méchans, mais non pas affez fous pour cela; et ne défirez-vous pas que cette nouvelle foit tirée au clair? Mais que dites-vous de l'édit du roi d'Efpagne qui les chaffe fi brufquement? perfuadé comme moi qu'il a eu pour cela de très-bonnes raifons, ne penfez-vous pas qu'il aurait bien fait de les dire et de ne les pas renfermer *dans fon cœur royal?* ne penfez-vous pas qu'on devrait permettre aux jéfuites de fe juftifier, furtout quand on doit être sûr qu'ils ne le peuvent pas? ne penfez-vous point encore qu'il ferait très-injufte de les faire tous mourir de faim, fi un feul frère coupe-chou s'avife d'écrire bien ou mal en leur faveur? Que dites-vous auffi des complimens que fait le roi d'Efpagne à tous les autres moines, prêtres, curés, vicaires et facriftains de fes Etats, qui ne font, à ce que je crois, moins dangereux que les jéfuites que parce qu'ils font plus plats et plus vils? enfin ne vous femble-t-il

pas

pas qu'on pouvait faire avec plus de raifon une chofe fi raifonnable? *Le cœur royal* me 1767. fait fouvenir de la furprife impériale d'un certain Refcrit de l'empereur de la Chine. Ma furprife de tout ce qui arrive et de la manière dont il arrive, n'eft ni royale ni impériale, mais n'en eft ni moins grande ni moins fondée. Après tout, il faut attendre la fin.

Soyez sûr que c'eft à M. *Hume*, et point à d'autres, que *Rouffeau* eft redevable de fa penfion. Soyez sûr qu'il s'en doute bien lui-même; mais il ne veut pas paraître le favoir, et fon cœur reconnaiffant en fera plus à fon aife. La forbonne vient de faire imprimer trente-fept propofitions extraites du livre de *Marmontel*, et qu'elle fe propofe de qualifier dans un gros volume qu'elle donnera quand il plaira à DIEU. Cet extrait va d'avance la couvrir d'opprobre. Voici une des propofitions par où vous pourrez juger des autres: *La vérité brille de fa propre lumière, et l'on n'éclaire pas les efprits avec la flamme des bûchers.* Que dites-vous de cet impudent et odieux extrait? On dit que vous allez demeurer à Lyon; permettez-moi de vous demander, par le tendre intérêt que je prends à vous, fi vous y avez bien penfé. N'eft-ce pas vous mettre à la merci d'ennemis plus puiffans que les jéfuites,

1767. et plus déterminés, peut-être, à vous nuire? Pourquoi quittez-vous le reſſort du parlement de Bourgogne dont vous avez lieu d'être content? Adieu, mon cher maître; le papier m'oblige de finir; je vous embraſſe de tout mon cœur.

P. S. M. le chevalier de *Rochefort*, que je viens de voir, et qui, par parenthèſe, vous aime à la folie, eſt inquiet de deux paquets qu'il vous a envoyés contre-ſignés vice-chancelier, et dont vous ne lui avez point accuſé la réception. Il me charge de vous faire mille complimens. M. de *Chabanon* part mercredi pour vous aller voir; je lui envie bien le plaiſir qu'il aura. Je me flatte au moins qu'il vous dira combien je vous aime, et combien j'ai de plaiſir à lui parler de vous. Il vous apporte une tragédie dont je crois que vous ſerez content, ſuppoſé pourtant que je n'aye point été ſéduit par la lecture que je lui en ai entendu faire, car il eſt impoſſible de mieux lire. Je viens d'apprendre que l'arrêt du parlement qui renvoie les évêques chez eux, vient d'être caſſé par un arrêt du conſeil. Les janſéniſtes qui, comme vous ſavez, ſont fort plaiſans, ne manqueront pas de dire que le roi vient d'ordonner aux évêques de ne point réſider. Cette aventure ſera ſans doute dire et faire

bien des fottifes aux imbécilles et aux fanatiques des deux partis. Vous ne voulez donc pas m'envoyer cette petite figure que je vous demande depuis tant de temps avec tant d'inftance. Eft-ce que l'original ne m'en croit pas digne, ou bien eft-ce qu'il ne m'aime plus ? J'aurais bien envie de le quereller auffi fur ce que je ne reçois jamais de lui rien de ce qu'il pourrait m'envoyer, ni l'anecdote fur *Bélifaire* de fon ami l'abbé *Mauduit*, ni les Honnêtetés littéraires que je n'ai pas encore lues, ni la lettre à *Elie de Beaumont*, ni le poëme fur la belle guerre de Genève. Dites, je vous prie, à l'auteur de toutes ces pièces qu'il a tort d'oublier ainfi fes amis. 1767.

1767.

LETTRE LVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

9 de mai.

Si on vous a appelé *Rabſacès*, mon cher philoſophe, on m'appelle *Capanée*. Nos ſavans d'aujourd'hui prodiguent les titres honorifiques. Je vous garderai le ſecret : dites-moi quel eſt le nommé *Foucher*, qui vient, dit-on, de faire un ſupplément à *la Philoſophie de l'hiſtoire?* n'eſt-il pas de l'académie des inſcriptions et belles-lettres ? S'il y a des académies de politeſſe et de raiſon, je ne crois pas qu'il y ſoit reçu.

Je vous ai mandé que je vous avais envoyé, par M. *Necker*, un volume de la lettre au conſeiller ; mais DIEU ſait quand M. *Necker* arrivera à Paris.

Faites-moi, je vous prie, réponſe en droiture ſur mon ami *Foucher*. Je ne ſais qu'eſt devenu le libraire à qui on a donné la *Deſtruction* jéſuitique. Nous avons quatre mille cinq cents ſoldats autour de Genève ; c'eſt la ſeule nouvelle que j'aye. Quand il y aura des guerres ou des bruits de guerres, fuyez aux montagnes.

Interim vale et me ama.

LETTRE LVIII.

1767.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 12 de mai.

Je crois, mon cher maître, vous avoir parlé, dans ma dernière lettre, d'une liſte de propoſitions que la ſorbonne a extraites de *Béliſaire*, pour les condamner ; liſte qui eſt le comble de l'atrocité et de la bêtiſe. Ces hommes éclairés mouraient de peur que cette liſte ne ſe répandît avant la cenſure : en conſéquence les amis de *Marmontel* l'ont fait imprimer, et frère *Damilaville* vous l'enverra : vous ne pourrez pas en croire vos yeux, tant ces animaux-là ſont abſurdes. Je me flatte que le cri public va les faire rentrer dans la boue, et qu'ils n'oſeront pas publier leur cenſure, tant la ſeule liſte des propoſitions les rendra d'avance odieux et ridicules.

Chabanon m'étonne et m'afflige beaucoup en m'apprenant que vous n'êtes pas content de ſa pièce. Je vous avoue qu'elle m'avait fait beaucoup de plaiſir, et me paraiſſait bien meilleure que dans le premier état ; mais vous vous y connaiſſez mieux que moi. La ſeule choſe que je vous demande, mon cher maître,

1767. et que mon amitié pour *Chabanon* exige de la vôtre pour moi, c'eſt de vouloir bien donner à ſon ouvrage, pour le fond et pour les détails, toute l'attention poſſible; *Chabanon* le mérite en vérité, et par lui-même, et par les ſentimens qu'il a pour vous. L'intérêt que vous lui marquerez en cette occaſion ſera une nouvelle obligation que je vous aurai; car on ne ſaurait lui être plus attaché que je le ſuis.

Voilà donc les jéſuites chaſſés d'Eſpagne, et puis de France, grâce à l'abbé de *Chauvelin*, et vraiſemblablement bientôt de Naples et de Parme. On dit pourtant que Naples ſera difficile, parce qu'ils y ont à leurs ordres cent cinquante mille coquins. L'autre jour je déplorais leur triſte ſort; car au fond je ſuis bon homme; quelqu'un me dit : Vous êtes bien bon de vous lamenter ſur des hommes qui vous verraient brûler en riant. J'avoue que j'eſſuyai un peu mes larmes; ils me font pitié pourtant : *O! qu'il eſt doux de plaindre!* &c. Adieu, mon cher et illuſtre confrère; je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE LIX.

1767.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 23 de mai.

J'AI reçu, mon cher et illuſtre maître, le paquet que vous avez bien voulu m'envoyer par M. *Necker* : je vous prie de vouloir bien remercier de ma part l'abbé *Mauduit* de la ſeconde anecdote ſur *Béliſaire* qui m'a fort amuſé ; la Lettre ſur les panégyriques m'a fait encore plus de plaiſir ; elle eſt pleine de vérités utiles, dont il faut eſpérer qu'à la fin l'eſpèce *écrivante* fera ſon profit.

Il y a bien à l'académie des belles-lettres un abbé *Foucher* aſſez plat janſéniſte, qui même a écrit autrefois contre la préface de l'*Encyclopédie* ; mais pluſieurs de ſes confrères, à qui j'en ai parlé, ne croient pas qu'il ſoit l'auteur du ſupplément à *la Philoſophie de l'hiſtoire* ; ils ne connaiſſent pas même ce beau ſupplément qui, en effet, eſt ici fort ignoré et ne produit pas la moindre ſenſation : y répondre, ce ſerait le tirer de l'obſcurité, comme on en a tiré *Nonotte*.

Avez-vous lu les trente-ſept propoſitions

1767. que la ſorbonne doit condamner? votre ami l'abbé *Mauduit* ne nous donnera-t-il pas ſes réflexions ſur ce prodige d'atrocité et de bêtiſe? Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'eſt que l'inquiſition eſt ici à ſon comble; on permet à toute la canaille du quartier de la ſorbonne d'imprimer tous les jours des libelles contre *Béliſaire*, et on ne permet pas à l'auteur de ſe défendre.

Notre jeune mathématicien a fait une petite ſuite pour l'ouvrage de mathématiques que vous connaiſſez, où il traite de l'état de la géographie en Eſpagne; vous la recevrez inceſſamment, quelque mécontent qu'il ſoit de la négligence du libraire.

Adieu, mon cher maître; je vous embraſſe mille fois.

LETTRE LX.

1767.

DE M. DE VOLTAIRE.

4 de juin.

MON cher philoſophe, j'ai envoyé vos gants d'Eſpagne ſur le champ à leur deſtination ; ils ont une odeur qui m'a réjoui le nez. Vous ſavez que je n'ai point de troupes, et que je ne peux forcer le cordon de dragons qui coupe toute communication entre Genève et mes déſerts. Celui qui s'eſt chargé de donner des ſoufflets aux jéſuites et aux janſéniſtes n'a jamais pu venir chez moi ; je ne le connais point, et j'ai craint même de lui écrire. *Gabriel Cramer*, qui eſt le ſeul à qui je puiſſe me fier, a fait agir cet homme qui eſt un ſot et un pauvre diable, lequel fait agir encore en ſous-ordre un autre ſot pauvre diable. Ces ſots pauvres diables n'ont aucun débouché, nulle correſpondance en France, et tout va comme il plaît à DIEU. Les Génevois touchent au moment de la criſe de leurs affaires ; pour moi, je m'occupe à cultiver mon jardin, et à me moquer d'eux.

DIEU maintienne votre ſorbonne dans la

fange où elle barbotte ! Elle a rendu un ser-
1767. vice bien essentiel à la philosophie. On commence à ouvrir les yeux d'un bout de l'Europe à l'autre. Le fanatisme qui sent son avilissement, et qui implore le bras de l'autorité, fait malgré lui l'aveu de sa défaite. Les jésuites chassés par-tout, les évêques de Pologne forcés d'être tolérans, les ouvrages de *Bolingbroke*, de *Fréret* et de *Boulanger* répandus par-tout, sont autant de triomphes de la raison. Bénissons cette heureuse révolution qui s'est faite dans l'esprit de tous les honnêtes gens depuis quinze ou vingt années ; elle a passé mes espérances. A l'égard de la canaille, je ne m'en mêle pas ; elle restera toujours canaille. Je cultive mon jardin ; mais il faut bien qu'il y ait des crapauds ; ils n'empêchent pas mes rossignols de chanter.

Adieu, aigle ; donnez cent coups de bec aux chouettes qui sont encore dans Paris.

LETTRE LXI.

1767.

DE M. DE VOLTAIRE.

19 de juin.

Mon cher et grand philofophe, un brave officier, nommé M. le comte de *Wargemont*, vient à notre fecours ; car nous avons des profélytes dans tous les états. Il vous fait parvenir trois exemplaires d'une très-jolie lettre à un confeiller au parlement. J'en ai eu fix ; madame *Denis*, M. de *Chabanon* et M. de *la Harpe* ont pris chacun la leur ; en voilà trois pour vous. Cela vient bien tard ; le mérite de l'apropos eft perdu, mais le mérite du fond fubfiftera toujours. C'eft bien dommage que l'auteur n'écrive pas plus fouvent, et ne confeille pas tous les confeillers du roi. L'inquifition redouble ; il eft beaucoup plus aifé de faire parvenir une brochure à Mofcou qu'à Paris. La lumière s'étend partout, et on l'éteint en France où elle venait de naître. Il femble que la vérité foit comme ces héros de l'antiquité que des marâtres voulaient étouffer dans leur berceau, et qui allaient écrafer des monftres loin de leur patrie.

1767. La sixième édition du Dictionnaire philosophique paraît en Hollande, tête levée. Les dissidens de Pologne ont fait imprimer le petit panégyrique de *Catherine*, ou plutôt de la tolérance ; c'est une édition magnifique. La superstition fanatique est bafouée de tous côtés. Le roi de Prusse dit qu'on la traite comme une vieille qu'on adorait quand elle était jeune, et qu'on méprise dans sa vieillesse.

Voici quelques échantillons qui vous prouveront que le roi de Prusse n'a pas tort.

Je reçois dans le moment les trente-sept vérités opposées aux trente-sept impiétés de *Bélisaire*, par un bachelier ubiquiste ; cela me paraît salé.

J'espère qu'il viendra un temps où on sèmera du sel sur les ruines du tripot où s'assemble la sacrée faculté.

Je sais bien que les gens du monde ne liront point le *supplément à la Philosophie de l'histoire* ; mais il y a beaucoup d'érudition dans ce petit livre, et les savans le liront. L'auteur se joint à l'évêque hérétique *Warburton* contre l'abbé *Bazin*. Son neveu est obligé en conscience de prendre la défense de son oncle ; c'est un nommé *Larcher* qui a composé cette savante rapsodie sous les yeux du syndic de la sorbonne, *Ribalier*, principal du collége Mazarin. Je connais le neveu de l'abbé *Bazin* ;

il eſt goguenard comme ſon oncle, il prend le ſieur *Larcher* pour ſon prétexte, et il fait des excurſions par-tout. Il n'eſt pas aſſez ſot pour ſe défendre, il ſait qu'il faut toujours établir le ſiége de la guerre dans le pays ennemi. 1767.

Ne vous ai-je pas mandé que le roi de Pruſſe avait donné une enſeigne au camarade du chevalier de *la Barre*, condamné par *meſſieurs*, dans le dix-huitième ſiècle, à être brûlé vif pour avoir chanté deux chanſons de corps de garde, et pour n'avoir pas ſalué des capucins?

Eſt-il vrai que *Diderot* a fait un roman intitulé l'*Homme ſauvage*?

Si cet homme ſauvage eſt ſot, pédant et barbare, nous connaiſſons l'original.

Tout ce qui eſt chez nous vous fait les plus tendres complimens; nous ne ſommes, en vérité, ni ſauvages ni barbares.

1767.

LETTRE LXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Juillet.

PENDANT que la sorbonne, entraînée par un zèle louable, mais très-peu éclairé, et qui fait peu d'honneur à la nation, veut censurer *Bélisaire*, il est traduit dans presque toutes les langues de l'Europe. L'impératrice de Russie mande de Casan, en Asie, qu'on y imprime actuellement la traduction russe. M. d'*Alembert* est prié de faire passer ce petit billet à monsieur *Marmontel*, en quelque lieu qu'il puisse être.

„ Dans le long voyage que sa Majesté „ l'impératrice de Russie vient de faire dans „ l'intérieur de ses Etats, elle a daigné s'amu- „ ser, dans ses loisirs, à traduire *Bélisaire* en „ langue russe. Les seigneurs de sa suite ont „ eu chacun leur chapitre. Le neuvième, *sur* „ *les vrais intérêts d'un souverain*, est tombé en „ partage à sa Majesté. Il ne pouvait être en „ de meilleures mains; aussi dit-on qu'il est „ traduit dans la plus grande perfection. Sa

„ Majesté a pris la peine de rédiger elle-même „ tout l'ouvrage. Elle le fait imprimer actuel- „ lement ; et comme il a été commencé dans „ la ville de Tvere, c'est à l'archevêque de „ Tvere que l'impératrice l'a dédié. „ 1767.

LETTRE LXIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 14 de juillet.

Je n'ai pas besoin de vous dire ou plutôt de vous répéter, mon cher et illustre maître, avec quel plaisir j'ai lu ou plutôt relu ce que vous avez bien voulu m'envoyer. Vous connaissez mon avidité pour tout ce qui vient de vous, et il ne tiendrait qu'à vous de la satisfaire encore mieux que vous ne faites. Je suis presque fâché quand j'apprends, par le public, que vous avez donné, sans m'en rien dire, quelque nouveau camouflet au fanatisme et à la tyrannie, sans préjudice des gourmades à poing fermé que vous leur appliquez si bien d'ailleurs. Il n'appartient qu'à vous de rendre ces deux fléaux du genre-humain odieux et ridicules. Les honnêtes gens vous en ont d'autant plus d'obligation

1767. qu'on ne peut plus attaquer ces deux monſtres que de loin ; ils ſont trop redoutables ſur leurs foyers, et trop en garde contre les coups qu'on pourrait leur porter de trop près.

Les nouveaux ſoufflets que votre ami s'eſt eſſayé à donner aux jéſuites et aux janſéniſtes, ont bien de la peine à leur parvenir ; ce ſeront vraiſemblablement des coups perdus : il n'y a pas grand mal à cela, pourvu que les vérités qui accompagnent ces ſoufflets ne ſoient pas tout-à-fait inutiles.

Dites-moi, je vous prie, à propos de cela, où en eſt la nouvelle édition de la *Deſtruction* des jéſuites ? pourriez-vous, ſi elle eſt enfin achevée, m'en faire parvenir quelques exemplaires ?

J'ai donné à mes petits gants d'Eſpagne une nouvelle façon qui leur procurera un peu plus d'odeur : je vous enverrai cela au premier jour, par frère *Damilaville*. Que dites-vous, en attendant, de ces pauvres diables-là qui courent la mer ſans pouvoir trouver d'aſile ? on ferait preſque tenté d'en avoir pitié, ſi on n'était pas bien sûr qu'en pareil cas ils n'auraient pitié ni d'un janſéniſte ni d'un philoſophe. J'écrivais, ces jours paſſés, à votre ancien diſciple que j'étais perſuadé que s'il chaſſait jamais les jéſuites de Siléſie, il ne tiendrait pas *renfermées dans ſon cœur royal* les

raifons de leur expulfion. Je lui ai fait, par la même occafion, mes remercîmens au nom de la raifon et de l'humanité, de ce qu'on peut efpérer des grâces de fa part, quoiqu'on ait paffé le chapeau fur la tête devant une proceffion de capucins, et qu'on ait chanté devant fon perruquier et fon laquais des chanfons de b.....   1767.

J'ignore qui eft ce *Larcher* qui a écrit fous les yeux du fyndic *Ribalier* contre la *Philofophie de l'hiftoire*; mais je recommande très-inftamment ce fyndic *Ribalier* au neveu de l'abbé *Bazin*. Je lui donne ce fyndic pour le plus grand fourbe et le plus grand maraud qui exifte; *Marmontel* pourra lui en dire des nouvelles. Croiriez-vous bien qu'il n'a pas été permis à ce dernier de fe défendre, à vifage découvert, contre ce coquin qui l'a attaqué fous le mafque, et de lui donner cent coups de bâton pour les coups d'épingles qu'il en a reçus par les mains d'un autre faquin, nommé *Cogé*, dit *Cogé pecus*, régent de rhétorique au collége Mazarin dont *Ribalier* eft principal? Il faut que le neveu de l'abbé *Bazin* applique à ces deux drôles des foufflets qui les rendent ridicules à leurs écoliers même.

On dit que la cenfure de la forbonne va enfin paraître; ce fera, fans doute, une pièce rare. En attendant, les trente-fept vérités

oppoſées aux trente-ſept impiétés les ont
1767. couverts de ridicule et d'opprobre. On dit qu'ils déſavoueront, dans leur cenſure, les trente-ſept propoſitions condamnées; mais à qui en impoſeront-ils? Il eſt certain que cette liſte a été imprimée chez *Simon*, et qu'elle était ſignée du ſyndic qui, à la vérité, a eſſuyé, ſur ce ſujet, quelques mortifications en ſorbonne, quoiqu'il n'eût rien fait que de concert avec les députés commiſſaires de la ſacrée faculté.

Voulez-vous bien remettre ce billet à monſieur de *la Harpe*? Nous avons, pour l'éloge de *Charles V*, un concours nombreux; mais le jugement ne ſera pas auſſi long que je le croyais d'abord. Comme je ſais l'intérêt que vous y prenez, je ne manquerai pas de vous en mander le réſultat, dès que le prix ſera donné, ce qui ne tardera pas: nous avons une pièce excellente, contre laquelle je doute que les autres puiſſent tenir Ne trouvez-vous pas bien ridicule cette approbation que nous exigeons de deux docteurs en théologie? J'ai fait l'impoſſible pour qu'on abolît ce plat uſage; croiriez-vous que j'ai été contredit ſur ce point par des gens même qui auraient bien dû me ſeconder? L'eſprit de corps porte malheur aux meilleurs eſprits. Si nous propoſons, l'année prochaine, l'éloge de *Molière*,

comme cela pourrait être, je suis persuadé que le public nous rira au nez, quand nous annoncerons devant lui qu'il faut que cet éloge soit approuvé par deux prêtres de paroisse. 1767.

Je ne sais quand *Marmontel* reviendra des eaux : on dit que la femme avec qui il y est allé, et qui comptait mourir en chemin, pour éviter les prêtres, se porte beaucoup mieux, et reviendra peut être se remettre en leurs saintes mains cet hiver.

LETTRE LXIV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 21 de juillet.

Il est juste, mon cher confrère, de vous laisser une seconde fois la satisfaction d'annoncer vous-même à M. de *la Harpe* qu'il a remporté le prix d'éloquence d'une voix unanime ; ce jugement a été porté dans notre assemblée d'hier. Il avait vingt-neuf concurrens, parmi lesquels on dit qu'il y en avait de redoutables ; mais aucun n'a tenu devant lui, et son discours est infiniment supérieur à tous

1767. les autres. Je le regarde comme un des meilleurs que l'académie ait encore couronnés, et je ne doute point que le public n'en porte le même jugement.

Faites-lui, je vous prie, mon compliment sur ce nouveau succès qui, vraisemblablement, ne sera pas le dernier, à en juger par le vol qu'il prend dans la littérature, et que je vois avec le plaisir que me donne l'intérêt que je prends à lui. Je me flatte qu'il en est bien persuadé. Il faut qu'il écrive à notre secrétaire qui lui fera tenir, à son choix, ou la médaille ou l'argent de la médaille. Il serait bien juste que notre libraire lui donnât encore, pour ce beau et bon discours, un honoraire convenable; mais une loi que je trouve très-injuste, rend notre libraire propriétaire des discours qui ont remporté le prix; il ne tiendra pas à moi qu'elle ne soit réformée par la suite, ainsi que la loi absurde de l'approbation des docteurs. A propos de docteurs, j'ai remarqué, dans le discours de M. de *la Harpe*, quelques lignes rayées qui me paraissent être de leur besogne; il me semble qu'en cela ils ont passé leurs pouvoirs, les endroits rayés ne regardant ni la religion ni les mœurs; j'en conférerai avec quelques-uns de nos amis, et je verrai si ces endroits-là ne peuvent pas se rétablir à l'impression. Au reste, le fourrage

qu'ils ont fait eſt peu de choſe, et le diſcours n'y perdra rien ou preſque rien. Il n'y a pas en tout la valeur de ſix lignes effacées. 1767.

Je vous prie de dire au neveu de l'abbé *Bazin*, que j'ai lu, avec grand plaiſir, la Défenſe de feu ſon oncle; mais qu'il aurait bien dû me l'envoyer, ainſi que tout ce qu'il fait d'ailleurs. On parle d'un roman, intitulé l'Ingénu, que j'ai grande envie de lire. L'abbé *Bazin*, dont j'étais l'ami intime, m'a recommandé, en mourant, à ce neveu qui doit reſpecter les volontés de ſon oncle, et avoir quelque égard pour ſes plus zélés admirateurs. Je prie auſſi ce neveu de me dire où en eſt la deuxième édition de la *Deſtruction*, et ſi je pourrai en avoir un exemplaire. Adieu, mon cher maître; je vous embraſſe de tout mon cœur.

1767.

LETTRE LXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

3 d'auguste.

Il faut que je vous dise ingénument, mon cher philosophe, qu'il n'y a point d'Ingénu, que c'est un être de raison; je l'ai fait chercher à Genève et en Hollande; ce sera peut-être quelque ouvrage comme le *Compère Matthieu*. L'ami *Cogé pecus* fait apparemment courir ces bruits-là qui ne rendront pas sa cause meilleure. Vous voyez l'acharnement de ces honnêtes gens : leur ressource ordinaire est d'imputer aux gens des *Ingénus* pour les rendre suspects d'hérésie, et malheureusement le public les seconde; car, s'il paraît quelque brochure avec deux ou trois grains de sel, même du gros sel, tout le monde dit : C'est lui, je le reconnais, voilà son style; il mourra dans sa peau comme il a vécu. Quoi qu'il en soit, il n'y a point d'Ingénu, je n'ai point fait l'Ingénu, je ne l'aurai jamais fait; j'ai l'innocence de la colombe, et je veux avoir la prudence du serpent.

En vérité, je pense que, vous et moi,

nous avons été les ſeuls qui aient prévu que la deſtruction des jéſuites rendrait les janſé- 1767. niſtes trop puiſſans. Je dis d'abord, et même en petits vers, qu'on nous avait délivrés des renards pour nous abandonner aux loups. Vous ſavez que la chaſſe aux loups eſt beaucoup plus difficile que la chaſſe aux renards, il y faut du gros plomb ; pour moi, qui ne ſuis qu'un vieux mouton, j'achève mes jours dans ma bergerie, en vous priant d'armer les paſteurs, et de les exciter à défendre le troupeau.

J'attends, avec impatience, votre réponſe ſur *Cogé pecus*. Ce ne ſont pas ces cuiſtres-là qui ſont les plus dangereux. Les trompettes ne ſont pas à craindre, mais les généraux le ſont. Les honnêtes gens ne peuvent combattre qu'en ſe cachant derrière les haies. Il y a des choſes qui affligent ; cependant il faut vivre gaiement, c'eſt ce que je vous ſouhaite au nom du père, &c., en vous embraſſant de tout mon cœur.

1767.

LETTRE LXVI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 4 d'auguste.

TRANQUILLISEZ-VOUS, mon cher maître. Auſſitôt votre billet reçu, j'ai volé chez *Caperonnier* qui eſt un galant homme; il m'a dit vous avoir déjà fait une réponſe qui a dû calmer vos inquiétudes; il eſt auſſi indigné que vous et moi de l'inſolence du maraud qui s'eſt aviſé de le mettre en jeu. Je ſais que le préſident *Hénault* penſe de même, et je ne doute pas que M. *le Beau*, tout janſéniſte et dévot qu'il eſt, ne vous donne la même ſatisfaction au ſujet de la liberté que *Cogé pecus* a priſe de le citer. Au fond, cette tracaſſerie vous tourmente plus qu'elle ne vaut, et je ne puis ſurtout approuver la peine que vous avez priſe d'écrire à ce cuiſtre de collége une lettre (*) dont il ſe glorifiera, et qui lui fera croire que vous le craignez. Je ſuis toujours étonné que vous ne ſentiez pas votre force, et que vous ne traitiez pas tous les poliſſons qui vous attaquent comme vous avez fait *Aliboron*.

(*) Correſpondance générale, tome XII.

À votre place, je me ferais contenté d'avoir le désaveu du président *Hénault* qui, par parenthèse, doit se plaindre à M. de *Sartine*, de *Caperonnier* et de *le Beau*, et j'aurais ensuite donné publiquement à *Cogé* un démenti bien formel, supposé encore que la chose en vaille la peine : car répondre à cette canaille, c'est lui donner l'existence qu'elle cherche. *Caperonnier* ignorait, sans votre lettre, que *Cogé* eût écrit, et qu'il y eût une critique de *Bélisaire* où il est cité. 1767.

J'ai reçu et lu, avec grand plaisir, *la Défense de mon oncle*, et je vous prie d'en faire mes remercîmens à son neveu qui demeure, à ce qu'on dit, dans vos quartiers. Je ne sais qui est *Larcher des gueux* auquel le jeune abbé *Bazin* répond : les coups de gaule qu'il lui donne me divertissent fort ; cependant j'aimerais encore mieux qu'il s'en dispensât, et il me semble voir *César* qui étrille des porte-faix ; il ne doit se battre que contre *Pompée*.

La réponse à *Warburton*, dans la petite feuille, est juste, mais je la voudrais moins amère ; il faut pincer bien fort, même jusqu'au sang, mais ne jamais écorcher ; ou du moins il faut écorcher avec gaieté, et donner le knout, en riant, à ceux qui le méritent. J'en dis autant du ministre ou ex-ministre *la Beaumelle* que de l'évêque *Warburton*. Le

premier eſt un va-nu-pieds, le ſecond eſt un
1767. pédant ; mais ni l'un ni l'autre ne ſont dignes de votre colère. Vous êtes ſi perſuadé, mon cher philoſophe, qu'il faut rire de tout, et vous ſavez ſi bien rire quand vous voulez ; que ne riez-vous donc toujours, puiſque DIEU vous a fait la grâce de le pouvoir ? Pour moi, dans ce moment, je n'en ai guère envie ; on ne nous paye point nos penſions ; et, à la longue, cela ne peut produire, tout au plus, que le rire *ſardonique*, qui eſt la grimace de ceux qui meurent de faim.

J'ai envoyé à *Marmontel* votre petit billet, qui ſurement lui fera plaiſir. La cenſure de la ſorbonne ſe fait toujours attendre ; ce ſera, ſans doute, un bel ouvrage. A propos, je trouve que le neveu de l'abbé *Bazin* ne l'a pas ſuffiſamment vengé ; il dit preſque autant de mal du capitaine *Béliſaire* que des cenſeurs du roman. Je lui recommande, encore une fois, les *Cogé*, *Ribalier* et compagnie ; et je le prie de leur donner ſi bien les étrivières, qu'il n'y ait plus à y revenir : cette canaille a grand beſoin qu'on lui rogne les ongles. Je voudrais que vous viſſiez les deux ou trois phraſes qu'ils ont retranchées dans le diſcours de M. de *la Harpe*. Par exemple, en parlant de l'autorité du clergé, qu'il faut, dit l'auteur, *renfermer dans de juſtes bornes*, ils ont mis

dans ſes juſtes bornes. Au lieu du mot *juger* le
clergé, ils ont mis *réprimer ſes excès;* ils ont 1767.
retranché *principes cruels*, et la phraſe ſui-
vante, *porterez-vous encore long-temps le fardeau
des vieilles erreurs?* Je voulais rétablir ces
phraſes à l'impreſſion, mais la plupart de
nos confrères ont cru *plus prudent* de n'en
rien faire, pour ne pas *compromettre* l'acadé-
mie. Avec cette *prudence-là*, on recevrait,
ſans mot dire, cent coups de bâton. Adieu,
mon cher maître; portez-vous bien, et ſurtout
riez.

LETTRE LXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

10 d'auguſte.

Mon cher philoſophe ſaura que le maudit libraire n'a point voulu ſe charger de la ſeconde édition de la *Deſtruction* des prêtres de *Baal.* Il dit qu'on lui ſaiſit une partie de la première à Lyon, qu'il ne veut pas en riſquer une ſeconde; que perſonne ne s'intéreſſe plus à l'humiliation des prêtres de *Baal;* et il n'a point encore rendu l'exemplaire corrigé qu'on

—— lui avait remis : l'interruption du commerce
1767. déſeſpère tout le monde.

Ribalier, *Larcher* et *Cogé* font trois têtes du collége Mazarin dans un bonnêt d'âne. Ce ſont les troupes légères de la ſorbonne ; il faut crier : *Point de Mazarin*.

Warburton eſt un fort infolent évêque hérétique, auquel on ne peut répondre que par des injures catholiques. Les Anglais n'entendent pas la plaiſanterie fine ; la muſique douce n'eſt pas faite pour eux ; il leur faut des trompettes et des tambours.

Je fais la guerre à droite, à gauche. Je charge mon fuſil de ſel avec les uns, et de groſſes balles avec les autres. Je me bats ſurtout en déſeſpéré quand on pouſſe l'impudence juſqu'à m'accuſer de n'être pas bon chrétien ; et, après m'être bien battu, je finis par rire ; mais je ne ris point quand on me dit qu'on ne paye point vos penſions ; cela me fait trembler pour une petite démarche que j'ai faite auprès de monſieur le contrôleur général, en faveur de M. de *la Harpe* : je vois bien que, s'il fait une petite fortune, il ne la devra jamais qu'à lui-même. Ses talens le tireront de l'extrême indigence, c'eſt tout ce qu'il peut attendre :

Atque inopi lingua deſertas invocat artes.

A propos, je ne trouve point ma lettre à

Cogé pecus si douce ; il me semble que je lui dis, d'un ton fort paternel, qu'il est un coquin. 1767.
Interim vale et me ama.

LETTRE LXVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 14 d'auguste.

LES philosophes, mon cher et illustre confrère, doivent être comme les petits enfans ; quand ceux-ci ont fait quelque malice, ce n'est jamais eux, c'est le *chat* qui a tout fait. Je crois très-ingénument que l'Ingénu n'existe pas ; je ne le croirai que le plus tard que je pourrai ; mais enfin, si on me le montre, et que je trouve cet Ingénu tant soit peu malicieux, je dirai que c'est le neveu ou le chat de l'abbé *Bazin* qui en est l'auteur.

A propos d'Ingénu, avez-vous lu un livre qui a pour titre *Théologie portative*, et dans lequel on dit *ingénument* aux prêtres de toutes les sectes leurs vérités ? c'est une espèce de dictionnaire dont les articles sont courts, mais où il y en a un grand nombre de très-plaisans et de très-salés ; c'est encore quelque *chat* qui a fait cette malice.

Voilà une lettre que *Marmontel* m'envoie
1767. pour vous la faire parvenir. On dit que la belle cenſure de la ſorbonne va enfin paraître, et, qui plus eſt, le mandement du révérendiſſime père en DIEU *Chriſtophe de Beaumont.* On ajoute que la cenſure de la ſorbonne contenait douze à quinze pages contre la tolérance; mais que ces pédans les ont ſupprimées, pour laiſſer toute la gloire de ce beau ſujet à l'archevêque de Paris, dont on dit que le mandement roulera principalement ſur cet article. Il faudra, pour réponſe, faire imprimer les lettres de la czarine à la ſuite du mandement.

Vous ne voulez donc pas me dire ſi la ſeconde édition de l'ouvrage de mathématiques eſt imprimée, et ſi je pourrai en avoir au moins un exemplaire. Il n'eſt plus poſſible de rien imprimer qu'en pays étranger, lorſqu'on effleure la canaille janſénienne : je crois pourtant que, quoique ces loups ſoient à craindre, la philoſophie, avec un peu d'adreſſe, viendra à bout de leur arracher les dents. Vous avez bien raiſon, mon cher maître; les honnêtes gens ne peuvent plus combattre qu'en ſe cachant derrière les haies; mais ils peuvent appliquer de là de bons coups de fuſil contre les bêtes féroces qui infeſtent le pays.

L'essentiel, comme vous le dites, est de vivre gaiement, et de rire quand on a eu l'adresse de les coucher par terre. Adieu, mon cher et illustre philosophe; mille respects à madame *Denis*, et mille complimens à messieurs de *Chabanon* et de *la Harpe*. Les amis de ce dernier ont fait annoncer son prix dans la gazette; ils se sont trop pressés, et ils sont cause que dorénavant l'académie ne déclarera son jugement que le jour même de l'assemblée. *Vale et me ama.* Je vous embrasse de tout mon cœur.

1767.

N. B. J'oubliais de vous dire que le collége Mazarin, où président les deux cuistres *Ribalier* et *Cogé pecus*, le premier comme principal, le second comme régent de rhétorique, est un des plus mauvais colléges de l'université, et reconnu pour tel; cela peut servir en temps et lieu. On peut exhorter ces deux pédans à ne pas tant parler de philosophie, et à mieux instruire la jeunesse qui leur est confiée.

Je me recommande à vous pour me procurer, s'il est possible, tout ce que le neveu et le chat de l'abbé *Bazin* pourront donner de coups de griffe. Je n'ai plus d'autre plaisir que celui-là.

1767. ## LETTRE LXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

4 de septembre.

MON cher philosophe, voici une occasion d'exercer votre philosophie. Vous connaissez très-bien les théologiens de Genève, pédans, sots, de mauvaise foi, et, Dieu merci, sans crédit; mais vous ne connaissez pas les libraires. L'ami *Cramer* avait donné à un nommé *Chirol* le livre de mathématiques à imprimer avec les planches corrigées. Ce *Chirol* est le même qui avait fait la première édition, et qui a refusé de faire la seconde. Je lui demande, depuis près de quinze jours, qu'il rende au moins l'exemplaire qu'on lui a confié en dernier lieu. Il dit qu'il ne l'a point reçu. *Cramer* dit qu'il le lui a donné, et je n'ai pas encore pu juger qui des deux se trompe ou me trompe. Il y a mille lieues de chez moi à Genève et davantage, puisque toute communication est interrompue. *Chirol* est un pauvre diable qui n'a pas même encore pu payer le prix de la première édition, mais qui le payera.

Gabriel Cramer donne de grands soupers

dans

dans le petit caſtel de Tourney que je lui ai abandonné. C'eſt un homme d'ailleurs fort 1767.
galant, qui ne me paraît pas faire une extrême attention aux livres qu'on lui confie : voilà l'état des choſes. Je ſuivrai cette affaire, car je ſuis exact, et il s'agit de mathématiques. On dit qu'on vous prêche *Louis IX* et non pas St *Louis*, qu'on s'eſt fort moqué des croiſades et du pape : le prédicateur ne ſera pas archevêque de Paris, mais il doit être de l'académie. On parle d'une drôle de *Théologie portative ;* je ne l'ai point encore. J'eſpère que bientôt tous ces marauds de théologiens ſeront ſi ridicules qu'ils ne pourront nuire. Notre impératrice ruſſe les mène grand train. Leur dernier jour approche en Pologne : il eſt tout arrivé en Pruſſe et dans l'Allemagne ſeptentrionale. La maiſon d'Autriche et de Bavière ſont les ſeules qui ſoutiennent encore ces pédans ; cependant on commence à s'éclairer à Vienne même. Pardieu, le temps de la raiſon eſt venu. O nature, grâces immortelles vous ſoient rendues !

Mon cher philoſophe, rendez tous ces pédans-là auſſi énormément ridicules que vous le pouvez, dans vos converſations avec les honnêtes gens ; car cela eſt impoſſible à Paris par la voie de la typographie ; mais un bon mot vaut bien un beau livre.

Répandez ſur eux le ſel dont il a plu à
1767. DIEU de favoriſer votre converſation. Faites qu'on les montre au doigt quand ils paſſeront dans la rue. Il paraît un ouvrage de feu milord *Bolingbroke*, qui eſt curieux. *Julien* l'apoſtat n'y fit œuvre. Bonſoir, vous dis je; je vous aime, je vous eſtime et je vous révère autant que je hais les pédans dont j'ai eu l'honneur de vous parler.

LETTRE LXX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 22 de ſeptembre.

AVOUEZ, mon cher et illuſtre maître, que les pauvres mathématiciens à double courbure ont bien raiſon de ſe louer de vos libraires huguenots; ces gens-là traitent les ouvrages de géométrie comme ils feraient le catéchiſme du docteur *Vernet*, ou le *Journal chrétien*; ils en font des papillotes, et en ſont quittes après pour dire qu'ils les ont perdus. Je ne trouve pas mauvais qu'ils ſe friſent, quoique leur patriarche *Calvin* l'ait défendu; mais j'aimerais autant que ce fût avec *la Religion vengée* du père *Hayer*, récollet, qu'avec mes

œuvres. Je vous prie pourtant de les engager à parler encore à leurs perruquiers, et à voir si les débris de mes calculs ne pourraient pas se retrouver dans les ordures. Vous aimez les mathématiques, et je vous recommande instamment mes intérêts en cette occasion. 1767.

Il est vrai que c'est l'oraison funèbre de *Louis IX*, et non pas le panégyrique de saint *Louis* qui a été prêché à l'académie ; mais l'ouvrage n'en était que meilleur. Les d'*Olivet* et compagnie avaient déjà murmuré dès le matin ; mais le murmure a augmenté le soir à Saint-Roch, où l'orateur a prêché le même panégyrique. Il n'y a point d'horreurs et de faussetés que la canaille des prêtres habitués n'ait dites à cette occasion : il est pourtant vrai que deux curés de Paris, qui avaient assisté au sermon du matin, ont dit qu'ils étaient prêts à signer tout ce que le prédicateur avait avancé contre les croisades et contre le pape.

Il nous pleut ici d'Hollande des ouvrages sans nombre contre le fanatisme ; c'est la *Théologie portative*, *l'Esprit du clergé*, *les Prêtres démasqués*, *le Militaire philosophe*, *le Tableau de l'esprit humain*, &c. &c. &c. Il semble qu'on ait résolu de faire le siége de l'infame dans les formes, tant on jette de boulets rouges dans la place. Il est vrai qu'elle ne sera pas sitôt prise, car c'est le feld-maréchal *Ribalier* qui y

commande, et qui a ſous lui le capitaine
1767. d'artilleurs *Jean-Gilles Larcher*, et le colonel de huſſards *Cogé pecus*. Avec ces grands généraux-là, une ville aſſiégée doit tenir longtemps.

Priez DIEU qu'il tire la ſorbonne et l'archevêque d'embarras au ſujet de *Béliſaire*; ils ne ſavent plus comment s'y prendre pour faire paraître leur cenſure. Ils y avaient mis un grand article contre la tolérance; la cour qui eſt ſur cela dans des principes un peu différens de ces meſſieurs, et même, dit-on, le parlement, tout intolérant qu'il eſt, leur ont fait dire qu'ils voulaient voir cet endroit de la cenſure avant qu'elle parût : on dit qu'ils ſont actuellement occupés à bourrer leur cenſure de cartons. Figurez-vous le ridicule dont ils vont ſe couvrir. On dira que ces pédans-là ne ſont pas même décidés ſur le genre de ſottiſes qu'ils ont à dire. D'autres prétendent que l'article de la tolérance ſera ſupprimé, c'eſt ce qu'ils pourraient faire de mieux; mais ils ne veulent pas qu'on diſe qu'ils ont cédé ce quartier de la place. D'autres diſent que la cenſure ne paraîtra point du tout; ils feraient encore mieux; il eſt vrai qu'on ſe moquera d'eux tant ſoit peu, mais un peu de honte eſt bientôt paſſé. Je ſais, de ſcience certaine, que pluſieurs docteurs ſont de cet avis, et

penſent que la ſorbonne a déjà eu dans cette affaire ſa doſe d'opprobre aſſez complète pour ne pas groſſir davantage la pacotille. 1767.

Adieu, mon cher et illuſtre maître; je vous recommande l'ouvrage de mathématiques, abandonné ſi vilainement aux barbiers de *Calvin*. Voulez-vous bien remettre cette lettre à M. de *la Harpe*? J'écris par le même courier à *Chabanon*, qui me paraît bien pénétré de reconnaiſſance et d'attachement pour vous. Les expreſſions de ſon cœur, à votre ſujet, m'ont d'autant plus attendri que j'y retrouve les ſentimens du mien. Vous ne ſauriez croire combien il eſt ſenſible à l'intérêt que vous prenez à ſon ouvrage, et combien il ſent le prix de vos conſeils. Je le recommande à votre amitié pour lui, et à celle que vous avez pour moi. Vous pouvez être bien ſûr que vous obligez en lui l'ame la plus honnête et la plus reconnaiſſante. Il me mande, ainſi que M. de *la Harpe* (dont je ne vous parle point, parce que je ſais combien vous l'aimez, et combien il en eſt digne), que vous avez été malade, et que pendant ce temps vous avez fait une comédie; vos maladies font honte à la ſanté des autres. A propos, vraiment j'oublie de vous dire, car j'oublie tout, que je ſuis enchanté de l'Ingénu, quoique ce ne ſoit pas le neveu de l'abbé *Bazin*

——— qui l'ait fait, comme il eſt évident dès la pre-
1767. mière page : on dit que c'eſt un petit-fils de l'abbé *Gordon*, qui me paraît avoir très-bien élevé cet enfant-là. Les ennemis du père *Queſnel*, qui n'aiment pas qu'on les voye *ingénument* tels qu'ils ſont, ont ſi bien fait que l'ouvrage vient d'être défendu. Il eſt vrai qu'il n'y en avait eu que trois mille cinq cents de vendus en quatre ou cinq jours, au moyen de quoi perſonne n'en aura. Ce petit-fils de l'abbé *Gordon* eſt un fin courtiſan ; il a appris à ſes ſemblables qu'avec un petit mot d'éloge on fait paſſer bien de la contrebande. La recette eſt bonne, ſans doute, mais un peu difficile à avaler. *Iterum vale*, mon cher maître ; je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE LXXI.

1767.

DE M. DE VOLTAIRE.

30 de Septembre.

MON cher philofophe, *Gabriel Cramer* dit qu'il n'a point retrouvé votre livre de géométrie. Je ne lui donne point de relâche, mais il s'en moque; il donne de bons foupers dans mon château de Tourney que je lui ai prêté. Il renoncera bientôt au métier d'imprimeur comme moi à celui d'auteur. Il eft d'ailleurs fi dégoûté par l'interruption totale du commerce, qu'il ne fonge qu'à fe réjouir. Pour moi, j'ai un régiment entier à Ferney. Les grenadiers ni les capitaines ne fe foucient que fort peu de géométrie, et quand je leur dis que la forbonne veut écrire contre *Bélifaire*, ils me demandent fi *Bélifaire* eft dans l'infanterie ou la cavalerie. Cependant la raifon perce jufque dans ces têtes peu penfantes, et occupées de demi-tours à gauche. Genève furtout commence une feconde révolution plus raifonnable que celle de *Calvin*. Les livres dont vous me parlez font entre les mains de tous les artifans. On ne peut voir paffer un prêtre dans les rues, fans rire ; c'eft bien pis dans le

Nord : l'affaire des diſſidens achève de rendre
1767. Rome ridicule et odieuſe, et dans dix ans la Pologne aura entièrement ſecoué le joug. On a fait en Angleterre une ſeconde édition de l'*Examen de milord Bolingbroke* ; elle eſt beaucoup plus ample et beaucoup plus forte que la première. Les femmes, les enfans liſent cet ouvrage qui ſe vend à très-bon marché. Voilà plus de trente écrits, depuis deux ans, qui ſe répandent dans toute l'Europe. Il eſt impoſſible qu'à la longue cela n'opère pas quelque changement utile dans l'adminiſtration publique. Celui qui dit le premier que les hommes ne pourraient être heureux que ſous des rois philoſophes, avait ſans doute grande raiſon. Je ſuis trop vieux pour voir un ſi beau changement, mais vous en verrez du moins les commencemens. Je reconnais déjà le doigt de DIEU dans la bêtiſe de la ſorbonne. On craignait qu'elle n'élevât le trône du fanatiſme ſur le coloſſe renverſé des *Leſſius* et des *Eſcobar* : elle eſt devenue plus ridicule que les jéſuites même, et beaucoup moins puiſſante. Ces ignorans ſont l'opprobre de la France ; et le capitaine *Béliſaire* reviendra d'Aix-la-chapelle leur tirer leurs longues oreilles. Ils ont fait ſouvent des démarches plus ſcandaleuſes et plus atroces, mais ils n'en ont jamais fait de plus impertinentes.

1767.

Gardez-vous bien de recevoir jamais dans l'académie un ſeul homme de l'univerſité. Vous reverrez probablement, vers la fin de l'automne, M. de *Chabanon* et M. de *la Harpe*. Il faut qu'ils ſoient un jour vos confrères ; mais il faut que M. de *la Harpe* ait du pain ; et nous n'avons point de *Colbert* qui encourage le génie. Il commence une carrière bien épineuſe. Le théâtre de Paris n'exiſte plus. Nous ſommes dans la fange des ſiècles pour tout ce qui regarde le bon goût. Par quelle fatalité eſt-il arrivé que le ſiècle où l'on penſe ſoit celui où l'on ne ſait plus écrire ? Vous qui ſavez l'un et l'autre, aimez-moi toujours un peu.

1767.

LETTRE LXXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

4 de novembre.

Mon cher philoſophe (car il faut toujours vous appeler de ce nom reſpectable que la cour ne reſpecte guère), le philoſophe monſieur de *Chabanon* aura donc le bonheur de vous embraſſer! vous lèverez donc les épaules enſemble ſur l'aviliſſement où l'on veut jeter les lettres, ſur la conſpiration contre la raiſon et contre la liberté, ſur les ſottiſes dont vous êtes environné, ſur la barbarie où l'on va nous replonger, ſi vous n'y mettez ordre.

M. de *Chabanon* a un beau plan de tragédie, et a fait un premier acte qui annonce le ſuccès des quatre autres; mais pour qui travaille-t-il? quels comédiens et quels ſpectateurs! Le temps des beaux arts eſt paſſé, et la philoſophie, qui feſait l'honneur de ce ſiècle, eſt perſécutée. La ſorbonne eſt dans la boue, mais les gens de lettres ſont *ſub gladio*. L'approbateur de *Béliſaire* eſt toujours deſtitué. Rien ne marque plus le deſſein formé d'empêcher la nation de penſer; c'était tout ce qui lui reſtait. Battue par le prince de *Brunſwick*

et par le margrave de *Brandebourg*, par les Anglais et par le roi de Maroc, ſans argent, 1767.
ſans commerce et ſans crédit; ſi elle ne ſe met pas à penſer, que deviendra-t-elle? Votre cour de parlement fait conduire en place de grève un lieutenant général avec bâillon à la bouche, ſans daigner alléguer le moindre délit; on coupe la main, la langue et la tête à un jeune gentilhomme à Abbeville, et on jette tout cela dans un grand feu, pour n'avoir pas ſalué des capucins, et pour avoir chanté deux vieilles chanſons; et les gens coupables de ces aſſaſſinats judiciaires ne ſont pas déshonorés! Vraiment, après cela, il faut boucher les yeux, les oreilles et l'entendement d'une nation; mais on n'y parviendra pas. Les hommes s'éclaireront malgré les tigres et les ſinges. Vous ne voulez pas être martyr, mais ſoyez confeſſeur. Vos paroles feront plus d'effet qu'un bûcher. Mon cher philoſophe, criez toujours comme un diable.

Je vous aime autant que je hais ces monſtres.

1767.

LETTRE LXXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

26 de décembre.

POUR une lettre que frère *Damilaville* m'a écrit, j'ai envoyé, mon cher frère, chercher dans tout Genève les lettres qui pouvaient vous être adreſſées, on n'a trouvé que l'incluſe. Vous ſavez que je ne vais jamais dans la ville ſainte où *Jéſus-Chriſt* ne paſſe pas plus pour Dieu, que *Ribalier* et *Cogé* ne paſſent à Paris pour être des gens d'eſprit. Je ne ſais quel démon a ſoufflé depuis quinze ans ſur les trois quarts de l'Europe, mais la foi eſt anéantie. Mon cœur en eſt auſſi navré que le vôtre. Les janſéniſtes ſont auſſi mépriſés que les jéſuites ſont abhorrés. La totale interruption du commerce entre Genève et la France, a empêché vos ſages lettres ſur les janſéniſtes d'entrer dans le royaume. La douane des penſées les a ſaiſies à Lyon. L'imprimeur jette les hauts cris, et s'en prend à moi. Conſolons-nous, un temps viendra où il ſera permis de penſer en honnête homme.

J'ai écrit, il y a long-temps, à M. le duc de *Choiſeul*, en faveur du frère *Damilaville*; point de réponſe. Un *Cromelin*, agent de

Genève, qui va tous les mardis dîner à Ver-
failles avec deux laquais à cannes derrière fon 1767.
fiacre, a perfuadé aux premiers commis que je prenais le parti des repréfentans ; c'eft comme on difait que vous favorifez les capucins contre les cordeliers. Il y a deux ans que je ne bouge de ma chambre, et trois mois que je fuis dans mon lit ; mais nous autres pauvres diables de gens de lettres, nous fommes faits pour être calomniés.

Ne voilà-t-il pas encore qu'on m'impute une épigramme contre la maîtreffe et les vers de M. *Dorat* ; cela eft très-impertinent : je ne connais ni fa maîtreffe ni les vers qu'il a faits pour elle. Ce qui me fâche le plus, c'eft que les cuiftres, les fanatiques, les fripons font unis, et que les gens de bien font difperfés, ifolés, tièdes, indifférens, ne penfant qu'à leur petit bien-être ; et, comme dit l'autre, ils laiffent égorger leurs camarades, et lèchent leur fang. Cela n'empêchera pas M. *Chardon* de rapporter l'affaire des *Sirven*. C'eft un nouveau coup de maffue porté au fanatifme qui lève encore la tête dans la fange où il eft plongé. *Hercule*, ameutez des *Hercules*. Encore une fois, c'eft l'opinion qui gouverne le monde, et c'eft à vous de gouverner l'opinion.

Qui vous aime et qui vous regrette plus que moi ? perfonne.

1768.

LETTRE LXXIV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 18 de janvier.

J'AI reçu, mon cher et illuſtre maître, la lettre de Genève, que vous avez bien voulu m'envoyer, et que j'aurais laiſſée à la poſte de Genève, ſi j'avais pu deviner le peu d'importance du ſujet. J'ai reçu auſſi certaines Lettres ſur *Rabelais* qui me paraiſſent de ſon arrière-petit-fils, à qui le Ciel a donné le précieux avantage de ſe moquer de tout comme ſon biſaïeul, mais de s'en moquer avec plus de fineſſe et de goût. Ces lettres me rappellent un certain Dîner du comte de *Boulainvilliers*, auquel j'aſſiſtai il y a quelques jours, et dont j'aurais bien voulu que vous euſſiez été un des convives; on y traita fort gaiement des matières très-ſérieuſes, entre la poire et le fromage. *Jean-Jacques* n'eſt pas auſſi gai; il veut à préſent retourner en Angleterre: il mande à M. *Davenport* (c'eſt le bon M. *Hume* qui me l'écrit) qu'il eſt le plus malheureux de tous les hommes, et qu'il déſire de retourner avec lui; M. *Davenport* y a conſenti: ainſi l'Angleterre aura le bonheur de

le poſſéder encore une fois, à condition que
ce ne ſera pas pour long-temps. M. *Hume* me 1768.
mande, dans la même lettre, que ce pauvre fou travaille actuellement à ſes mémoires, dont le premier volume a été fait en Angleterre, et qui doivent en avoir treize ou quatorze (il ne me dit pas ſi c'eſt in-folio ou in-vingt-quatre); l'*Hiſtoire romaine* n'en a point. Il eſt vrai que ce qui regarde ce grand philoſophe eſt abſolument la nature entière pour lui, et je lui conſeillerais d'intituler ſon bel ouvrage *Hiſtoire univerſelle* ou *Mémoires de Jean-Jacques Rouſſeau.* M. *Hume*, dans la même lettre où il me parle de cet homme, me charge de le rappeler dans votre ſouvenir, et de vous aſſurer de tous ſes ſentimens et de ſon admiration pour vous.

Adieu, mon cher et illuſtre confrère. Monſieur de *la Harpe*, avec qui j'ai le plaiſir de parler ſouvent de vous, pourra vous dire combien je vous ſuis attaché, et combien je ſuis *vôtre* à la vie et à la mort. *Vale et me ama*. L'affaire du pauvre *Damilaville* ne finit point; cela n'eſt-il pas odieux? Vous devriez bien écrire à M. d'*Ormeſſon*, intendant des finances; le ſuccès de cette affaire dépend de lui. *Iterum vale.*

1768. LETTRE LXXV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 18 de février.

MARMONTEL vient de me dire, mon cher et illuſtre maître, que vous vous plaignez de mon ſilence, et ce reproche m'afflige d'autant plus que je ne crois pas l'avoir mérité. Il faut que vous n'ayez pas reçu une lettre que je vous ai écrite huit à dix jours avant le départ de M. de *la Harpe*, c'eſt-à-dire il y a environ trois ſemaines, et depuis laquelle je n'en ai reçu aucune de vous ; ainſi vous voyez que, ſi je vous parais négligent, c'eſt la faute de la poſte et non la mienne. Je vous parlais, dans cette lettre, d'un certain Dîner auquel on aſſure qu'une perſonne de votre connaiſſance a aſſiſté. Comme je ſais poſitivement le contraire, je ſoutiens, j'ai ſoutenu et je ſoutiendrai à tout le monde que rien n'eſt plus faux, et que le convive qui a aſſiſté à ce dîner, et qui vient de nous en donner les *actes*, eſt, comme le ſavent tous les gens inſtruits, le ſieur *Saint-Hiacynthe*, fils ou bâtard de *Boſſuet*, que ſon père aurait fait mettre à

Saint-

Saint-Lazare, s'il avait pu prévoir qu'il dînât en si dangereuse compagnie. 1768.

Vous savez sans doute la grande nouvelle de l'excommunication de l'infant duc de Parme par notre saint père le pape, pour avoir attaqué l'immunité des biens ecclésiastiques. Il me semble que notre mère sainte Eglise travaille d'un côté à jeter elle-même la maison à bas, tandis que les philosophes y mettent le feu de l'autre. Oh! que le saint-siége entend bien ses affaires! Les mécréans seraient tentés de dire à *Clément XIII* ce que disait *Timon* le misanthrope à *Alcibiade* : *Que je suis content de te voir à la tête du gouvernement! tu me feras raison de toute la canaille athénienne.*

On a affiché, non pas à la porte de l'académie française précisément, mais à la porte du louvre la plus proche, le beau et long mandement du révérendissime père en DIEU *Christophe de Beaumont* contre *Bélisaire*. Quelqu'un (assez mauvais plaisant) s'est avisé d'écrire au bas : *Défense de faire ici ses ordures.* Vous saurez au reste que, dans ce beau mandement, l'intolérance est prêchée avec la plus grande fureur. Voilà donc les pauvres *Sirven* déboutés de leur demande. O temps! ô mœurs! Adieu, mon cher ami; il faut pleurer sur le sort de Jérusalem; j'essuierai pourtant mes larmes, si vous m'assurez que vous m'aimez

1768. toujours, et si vous êtes bien persuadé de mon tendre et sincère dévouement.

M. de *la Harpe* peut vous avoir dit combien je suis *tuus ex animo*. Dites-lui, je vous prie, que je n'oublierai point son affaire, et que M. de *Boullongne* me promet toujours, mais n'a encore rien fini, à mon très-grand regret. *Vale, vale.*

LETTRE LXXVI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 5 d'avril.

MON cher et ancien ami, j'ai une grâce à vous demander, que je souhaite fort que vous ne me refusiez pas, mais sur laquelle pourtant je serais fâché de vous contraindre. Il y a ici un jeune espagnol de grande naissance et de plus grand mérite, fils de l'ambassadeur d'Espagne à la cour de France, et gendre du comte d'*Aranda* qui a chassé les jésuites d'Espagne. Vous voyez déjà que ce jeune seigneur est bien *apparenté*, mais c'est-là son moindre mérite; j'ai peu vu d'étrangers de son âge qui aient l'esprit plus juste, plus

neur, plus cultivé et plus éclairé : soyez sûr que, tout jeune, tout grand seigneur et tout 1768.
espagnol qu'il est, je n'exagère nullement. Il est prêt de retourner en Espagne, et il est tout simple que, pensant comme il fait, il désire de vous voir et de causer avec vous. Il sait que vous êtes seul à Ferney, et que vous voulez y être seul ; aussi ne veut-il point vous incommoder. Il se propose de demeurer à Genève quelques jours, et d'aller de là converser avec vous aux heures qui vous gêneront le moins. Ce qu'il vous dira de l'Espagne vous fera certainement plaisir ; il est destiné à y occuper un jour de grandes places, et il peut y faire un grand bien. Je dois ajouter qu'il aura avec lui un autre jeune seigneur espagnol, nommé le duc de *Villa-Hermosa*, que je ne connais point, mais qui doit avoir du mérite, puisqu'il est ami de M. le marquis de *Mora* ; c'est le nom de celui qui désire de vous voir. Il vous verra avec son ami, si cela ne vous gêne pas trop ; sinon M. le marquis de *Mora* vous ira voir tout seul. Je puis vous répondre que, quand vous l'aurez vu, vous me remercîrez de vous l'avoir fait connaître. Faites-moi, je vous prie, un mot de réponse ostensible, soit pour accepter ce que je vous propose, soit pour le refuser honnêtement ; ce qui m'affligerait,

je vous l'avoue, ſans cependant que je v
1768. en fuſſe mauvais gré, ni M. de *Mora* no
plus. Il compte partir le 20 de ce mois; ainſi je vous prie de m'écrire un mot avant ce temps-là. Oh! qu'un jeune étranger comme celui-là fait de honte à nos freluquets velches! Adieu, mon cher maître; portez-vous bien, et aimez-moi toujours.

LETTRE LXXVII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 23 d'avril.

MON cher et illuſtre confrère, M. le marquis de *Mora* que je vous ai déjà tant annoncé, et que je ne vous ai pas annoncé autant qu'il le mérite, veut bien ſe charger de vous remettre cette lettre dont il n'aura pas beſoin, quand vous aurez cauſé un quart d'heure avec lui. Vous trouverez en lui un eſprit et un cœur ſelon le vôtre, juſte, net, ſenſible, éclairé et cultivé, ſans pédanterie et ſans ſéchereſſe. M. le duc de *Villa-Hermoſa*, qui voyage avec M. le marquis de *Mora*, déſire et mérite de partager avec lui la ſatisfaction de vous voir. Je vous l'ai dit, mon cher maître,

vous me remercîrez d'avoir connu ces deux étrangers. Vous féliciterez l'Eſpagne de les poſſéder, et vous nous ſouhaiterez des grands ſeigneurs ſemblables à ceux-là, au lieu de nos fanatiques imbécilles et barbares, de nos danſeuſes et de notre opéra comique. Sur ce, mon cher et ancien ami, je vous demande votre bénédiction, et je vous renouvelle les aſſurances de mon dévouement et de ma ſenſibilité pour tout ce qui peut vous intéreſſer. 1768.

LETTRE LXXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

27 d'avril.

Mon cher ami, mon cher philoſophe, je ſuis tenté de croire que l'abbé de *la Bletterie* eſt en effet janſéniſte, tant il eſt orgueilleux. Son amour propre, dévot ou non, a été extrêmement bleſſé d'un avis fort honnête qu'on lui avait donné dans un petit livre dont on diſait mal à propos que j'étais l'auteur. Voici une petite épigramme, ou ſoi-diſant telle, qu'on m'envoie de Lyon ſur ſon compte.

1768 *A M. l'abbé de la Bletterie, auteur d'une Vie de Julien et de la traduction de Tacite.*

Apoſtat comme ton héros,
Janſéniſte ſignant la bulle,
Tu tiens de fort mauvais propos,
Que de bon cœur je diſſimule.
Je t'excuſe et ne me plains pas;
Mais que t'a fait Tacite, hélas!
Pour le tourner en ridicule?

On me conſulte pour ſavoir s'il ne faudrait pas *traduire en ridicule ;* mais il y a ſi long-temps que je n'ai aſſiſté aux aſſemblées de l'académie que je ne ſaurais décider.

D'ailleurs ma dévotion ne me permet guère d'examiner avec complaiſance les épigrammes bonnes ou mauvaiſes contre mon prochain. Je ſais qu'il y a des gens qui s'aviſent de dire du mal de mes pâques; c'eſt une pénitence qu'il faut que j'accepte pour racheter mes péchés. Le monde ſe plaira toujours à dénigrer les gens de bien et à empoiſonner leurs meilleures actions. Oui, j'ai fait mes pâques, et, qui plus eſt, j'ai rendu le pain bénit en perſonne; il y avait une très-bonne brioche pour le curé. J'aime à remplir tous mes devoirs; je n'admets plus aucun plaiſir

profane : j'ai purifié les habits facerdotaux qui avaient fervi à Sémiramis, en les donnant 1768. à la facriftie de ma chapelle ; je pourrais bien même faire du théâtre une école pour les petits garçons, école dans laquelle je leur ferai apprendre l'agriculture. Après cela, je défierai hardiment les janféniftes et les molinistes ; et fi on continue à me calomnier, je mettrai ces nouvelles épreuves aux pieds de mon crucifix. Je prétends, quand je mourrai, vous charger de ma canonifation. En attendant, foyez sûr qu'il n'y a point de pénitent au monde qui vous aime autant que moi. Ma fanté eft bien faible ; je ne fais comment je pourrai faire les honneurs de ma retraite à ces deux aimables feigneurs efpagnols que vous m'annoncez. Demandez-leur, je vous prie, la plus grande indulgence ; qu'ils fongent qu'ils viennent voir don *Quichotte* fefant pénitence fur la montagne noire.

1768. LETTRE LXXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

Premier de mai.

MON cher ami, mon cher philoſophe, que l'Etre des êtres répande ſes éternelles bénédictions ſur ſon favori d'*Aranda*, ſur ſon très-cher *Mora*, et ſur ſon bien aimé *Villa-Hermoſa* :

Un nouveau ſiècle ſe forme chez les Ibèriens. La douane des penſées ne ferme plus l'allée à la vérité, ainſi que chez les Velches. On a coupé les griffes au monſtre de l'inquiſition, tandis que chez vous le *bœuf-tigre* frappe de ſes cornes et dévore de ſes dents.

L'abominable janſéniſme triomphe dans notre ridicule nation, et on ne détruit des rats que pour nourrir des crocodiles. A votre avis, que doivent faire les ſages, quand ils ſont environnés d'inſenſés barbares ? il y a des temps où il faut imiter leurs contorſions et parler leur langage. *Mutemus clypeos*. Au reſte, ce que j'ai fait cette année, je l'ai déjà fait pluſieurs fois, et, s'il plaît à DIEU, je le ferai encore. Il y a des gens qui craignent de manier des araignées, il y en a d'autres qui les avalent.

Je

Je me recommande à votre amitié et à celle des frères. Puiſſent-ils être tous aſſez ſages pour ne jamais imputer à leurs frères ce qu'ils n'ont dit ni écrit ! Les myſtères de *Mitra* ne doivent point être divulgués, quoique ce ſoient ceux de la lumière ; il n'importe de quelle main la vérité vienne, pourvu qu'elle vienne. C'eſt lui, dit-on, c'eſt ſon ſtyle, c'eſt ſa manière, ne le reconnaiſſez-vous pas ? Ah, mes frères, quels diſcours funeſtes ! Vous devriez au contraire crier dans les carrefours : Ce n'eſt pas lui. Il faut qu'il y ait cent mains inviſibles qui percent le monſtre, et qu'il tombe enfin ſous mille coups redoublés. *Amen.* 1768.

Je vous embraſſe avec toute la tendreſſe de l'amitié et toute l'horreur du fanatiſme.

1768.

LETTRE LXXX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, le 13 de mai.

DIEU m'eſt témoin, mon cher maître, combien j'ai été édifié du ſpectacle que vous avez donné, le 3 d'avril dernier, bon jour bonne œuvre, en rendant vous-même le pain bénit, à la grande ſatisfaction de la Jéruſalem céleſte, et principalement des *trônes*, des *dominations* et des *puiſſances* qui, à ce que je me ſuis laiſſé dire, en ſont fort contens, d'autant plus qu'on leur a aſſuré que le beurre en était bon. Il faut que le tigre aux yeux de veau aime la brioche, et vous devriez bien lui en envoyer une, la première fois que vous réitèrerez cette belle cérémonie; car je ſais qu'il cherche à ſe diſculper des mauvais propos qu'on lui attribue. Ne vous y fiez pas trop pourtant; car *timeo Danaos et verba ferentes*. Surtout engagez, ſi vous le pouvez, le nommé *Chirol* ou le nommé *Graſſet*, et leur compère *Marc-Michel Rey*, à ne pas imprimer tant de ſottiſes qu'on a la platitude de mettre ſur votre compte. S'il était permis

de plaisanter sur un sujet aussi grave que le pain bénit, j'aurais répondu comme *Pourceaugnac* 1768.
à toutes les sottises que j'ai entendu dire à ce sujet : Quel *grand raisonnement faut-il pour manger un morceau ?*

Si vous êtes enchanté de M. le marquis de *Mora*, il l'est bien davantage de vous ; et je vous manderais ce qu'il m'écrit à ce sujet, si je ne songeais que vous êtes en état de grâce, et que le chanoine de St *Bruno* a été damné par un mouvement de vanité.

A propos d'Espagne, j'ai reçu, il y a quelque temps, une lettre excellente de votre ancien disciple sur l'affaire de Parme ; il me mande *que le grand lama du Vatican ressemble à un vieux danseur de corde, qui, dans un âge d'infirmité, veut répéter ses tours de force, tombe et se casse le cou.* Cette comparaison vaut mieux que toutes les écritures de Madrid et de nosseigneurs du parlement de Paris sur ce beau sujet.

L'épigramme contre le janséniste *la Bletterie* est bien douce pour un orgueil aussi coriace que le sien ; ces gens-là sont comme les Russes qui ne sentent pas les croquignoles, et à qui il faut appliquer le knout. Au reste, sa traduction est la meilleure épigramme qu'on puisse faire contre lui ; ce serait le sujet d'une assez plaisante brochure que le relevé de toutes les

1768. expreſſions ridicules qui s'y trouvent, ſans compter les contre-ſens.

M. le duc de *Villa-Hermoſa*, auſſi enchanté de vous que ſon compagnon de voyage, m'a remis votre lettre, et m'a chargé de vous faire parvenir celle-ci. Adieu, mon cher maître; continuez, pour l'édification des anges, des vicaires, des bédeaux, des payſans et des laquais, à rendre le pain bénit, mais avec ſobriété pourtant; car, je l'ai ouï dire à un fameux médecin, les indigeſtions de pain bénit ne valent pas le diable.

LETTRE LXXXI.

1768.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 26 de mai.

J'AI reçu, mon cher et illuſtre maître, le poëme et la relation que M. de *la Borde* m'a envoyés de la part du jeune franc-comtois qui me paraît avoir ſon franc-parler ſur les ſottiſes de la taupinière de *Calvin* et les atrocités du tigre aux yeux de veau. Ce franc-comtois peut, en toute ſureté, tomber ſur le janſéniſte apoſtat, ſans avoir à redouter les protecteurs dont il ſe vante, et qui ſont un peu honteux d'avoir ſi mal choiſi. On donne l'aumône à un gueux, et on trouve très-bon qu'un autre lui donne les étrivières quand il eſt inſolent. M. le comte de *Rochefort* n'eſt point à Paris; il eſt actuellement dans les terres de madame ſa mère, avec ſa femme; je crois qu'ils ne tarderont pas à revenir. Votre ancien diſciple vient encore de m'écrire une aſſez bonne lettre ſur l'excommunication du duc de Parme. Il me mande que ſi l'excommunication s'étend juſqu'ici, les philoſophes en profiteront; que je deviendrai premier

aumônier ; que *Diderot* confeſſera le duc de
1768. *Choiſeul*, et *Marmontel* le dauphin ; que j'aurai la feuille des bénéfices, et que je vous ferai archevêque de Paris ou de Lyon, comme il vous plaira : ainſi ſoit-il ! Que dites-vous de l'expédition de Corſe ? n'avez-vous point peur qu'il n'en réſulte une guerre dont l'Europe n'a pas beſoin, et nous moins que perſonne ? que dites-vous auſſi du train que fait *Wilkes* en Angleterre ? Il me ſemble que le deſpotiſme n'a pas plus beau jeu dans ce pays-là que la ſuperſtition. Adieu, mon cher et illuſtre maître ; le Ciel vous tienne en joie et en ſanté ! je vous embraſſe comme je vous aime, c'eſt-à-dire *ex toto corde et animo*.

LETTRE LXXXII.

1768.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 31 de mai.

Je profite, mon cher et illuſtre maître, d'une occaſion qui ſe préſente pour vous écrire autrement que par la poſte, et pour vous parler à cœur ouvert. Je ſais que vous vous plaignez de vos amis et des diſcours qu'ils ont tenus, dites-vous, ou du moins laiſſé tenir ſur la cérémonie que vous avez cru devoir faire le jour de Pâques dernier. Je ne ſais pas s'il en eſt quelqu'un parmi eux qui l'ait blâmée hautement; il eſt au moins bien certain que je ne ſuis pas de ce nombre, mais il ne l'eſt pas moins que je ne ſaurais l'approuver dans la ſituation où vous êtes. Peut-être ai-je tort; car enfin vous ſavez mieux que moi les raiſons qui vous ont déterminé : mais je ne puis m'empêcher de vous demander ſi vous avez bien réfléchi à cette démarche. Vous ſavez la rage que les dévots ont contre vous; vous ſavez qu'ils vous attribuent, ſans preuve, à la vérité, mais avec affirmation, toutes les brochures qui paraiſſent contre leur idole. Ils ſont bien perſuadés que vous en avez juré

la ruine, et craignent même que vous ne
1768. réussissiez. Vous pouvez juger s'ils vous haïssent, et s'ils sont disposés à chercher les occasions de vous nuire? Avez-vous cru leur faire prendre le change, par le parti que vous avez pris? La plupart font leurs pâques sans y croire; ils ne vous croient point certainement plus imbécille qu'eux, et ne regardent les vôtres que comme un scandale de plus: c'est ainsi qu'ils s'en expliquent. Ils sont fâchés que le roi ne fasse pas les siennes; mais c'est parce qu'ils espèrent qu'il les fera un jour de bonne foi: et que lui diront-ils alors de l'espèce de profanation qu'ils vous attribuent? J'ai donc bien peur, mon cher ami, que vous n'ayez rien gagné à cette comédie peut-être dangereuse pour vous. On dit que l'évêque d'Annecy vous a écrit à ce sujet une lettre insolente et fanatique; si cet évêque n'était pas un polisson de savoyard, il vous aurait peut-être fait beaucoup de mal. Quoi qu'il en soit, croyez, mon cher maître, encore une fois, que l'amitié seule m'engage à vous dire ce que je pense sur cet article, que je n'en ai parlé aussi franchement qu'à vous seul, et que je ne tiens point le même discours aux indifférens. Quand vous feriez vos pâques tous les jours, je ne vous en ferais pas moins attaché comme au soutien de la

philoſophie et à l'honneur des lettres. Sur ce, je vous demande votre bénédiction, et ſurtout votre amitié, en vous embraſſant de tout mon cœur.

1768.

LETTRE LXXXIII.

DE M. D'ALEMBERT.

Du 15 de juin.

MON cher maître, mon cher confrère, mon cher ami, avez-vous lu une brochure qui a pour titre, *Examen de l'hiſtoire d'Henri IV, par M. de Bury?* Cet homme ſemble avoir pris pour deviſe : *Tros Rutulus-ve fuat*; je ne parle point de *Bury*, qui n'en vaut pas la peine, mais de ſon critique. Il ne vous a pas même épargné; il prétend que vous avez *écrit l'hiſtoire en poëte*, et que nous n'avons pas *un ſeul hiſtorien*. A ces deux ſottiſes près, il me ſemble que cet ouvrage contient des vérités utiles, mais un peu dangereuſes pour celui qui les a dites. Ce qui me conſole, c'eſt qu'on ne vous attribuera pas ce livre-là, puiſque l'auteur ne vous épargne pas plus que les autres. Avez-vous lu *La profeſſion de foi des théiſtes*, adreſſée au roi de Pruſſe? cet ouvrage m'a

1700. fait plaisir. Si on s'avise de dire qu'il est de vous, il faudra répondre à cette sottise comme on a fait à tant d'autres, et comme le capucin *Valérien* répondait aux jésuites, *mentiris impudentissimè*. A propos de cet ouvrage et des autres de la même espèce, il me semble qu'on n'a pas fait assez d'attention au chapitre IXe d'*Esther*, qui contient une négociation curieuse de cette princesse avec son imbécille mari, pour exterminer les sujets dudit prince imbécille. Je crois que ce chapitre pourrait tenir assez bien sa place dans quelqu'une de brochures que *Marc-Michel Rey* imprime tous les mois.

On dit, mais je ne saurais le croire, que M. de *Choiseul* est fort irrité des brocards qu'on lance sur l'apostat *la Bletterie*. Vous devriez bien lui en dire un mot, et lui faire sentir combien il serait indigne de lui de protéger de pareils hommes. J'avoue que DIEU fait briller son soleil sur les décrotteurs comme sur les rois, mais il n'empêche pas qu'on ne jette de la boue aux décrotteurs insolens.

Nota benè que c'est un honnête docteur de sorbonne qui m'a indiqué le neuvième chapitre d'*Esther* comme un des endroits les plus édifians de l'histoire charmante du peuple juif.

Adieu, mon cher ami ; je vous écris au chevet du lit de votre ami *Damilaville* qui ſouffre comme un diable d'une ſciatique. Je ne ſais pourquoi ce meilleur des mondes poſſibles eſt infecté de tant de ſciatiques, de tant de v . . . . , et ſurtout de tant de ſottiſes. *Vale et me ama.* Je vous embraſſe de tout mon cœur. 1768.

LETTRE LXXXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

2 de ſeptembre.

COMMENT donc ! il y avait de très-beaux vers dans la pièce de *la Harpe* ; le ſujet même en était très-intéreſſant pour les philoſophes ; longue et monotone, d'accord ; mais celle du couronné eſt-elle polytone ? En un mot, il nous faut des philoſophes ; tâchez donc que ce M. de *Langeac* le ſoit.

Je ſuis, mon cher ami, auſſi malingre que *Damilaville*, et j'ai d'ailleurs trente ans plus que lui. Il eſt vrai que j'ai voulu tromper mes douleurs par un travail un peu forcé, et je n'en ſuis pas mieux. Eſt-il vrai que notre doyen d'*Olivet* a eſſuyé une apoplexie ? je

1768. m'y intéreffe. L'abbé d'*Olivet* eft un bon homme, et je l'ai toujours aimé. D'ailleurs il a été mon préfet, dans le temps qu'il y avait des jéfuites. Savez-vous que j'ai vu paffer le père *le Tellier* et le père *Bourdaloue*, moi qui vous parle ?

Vous me demandez de ces rogatons imprimés à Amfterdam chez *Marc-Michel Rey*, et débités à Genève chez *Chirol;* mais comment, s'il vous plaît, voulez-vous que je les envoye, par quelle adreffe sûre, fous quelle enveloppe privilégiée? qui veut la fin donne les moyens, et vous n'avez aucun moyen. Je me fervais quelquefois de M. *Damilaville*, et encore fallait-il bien des détours ; mais il n'a plus fon bureau ; le commerce philofophique eft interrompu. Si vous voulez être fervi, dites-moi donc comment il faut que je vous ferve ?

J'écrivis, il y a quelques jours, une lettre à *Damilaville*, qui était autant pour vous que pour lui. J'exprimais ma jufte douleur de voir que le traducteur de *Lucrèce* adopte encore la prétendue création d'anguilles avec du blé ergoté et du jus de mouton. Il eft bien plaifant que cette chimère d'un jéfuite irlandais, nommé *Néedham*, puiffe encore féduire quelques phyficiens. Notre nation eft trop ridicule. *Buffon* s'eft décrédité à jamais avec fes molécules organiques, fondées fur la prétendue

expérience d'un malheureux jésuite. Je ne vois par-tout que des extravagances, des 1768. systêmes de *Cyrano* de Bergerac, dans un style obscur ou ampoulé. En vérité, il n'y a que vous qui ayez le sens commun. Je relisais hier *la Destruction des jésuites;* je suis toujours de mon avis; je ne connais point d'ouvrage où il y ait plus d'esprit et de raison.

A propos, quand je vous dis que j'ai écrit à frère *Damilaville*, j'ignore s'il a reçu ma lettre, car elle était sous l'enveloppe du bureau où il ne travaille plus. Informez-vous-en, je vous prie; dites-lui combien je l'aime, et combien je souffre de ses maux. Il doit être content, et vous aussi, du mépris où l'*inf*..... est tombée chez tous les honnêtes gens de l'Europe. C'était tout ce qu'on voulait et tout ce qui était nécessaire. On n'a jamais prétendu éclairer les cordonniers et les servantes; c'est le partage des apôtres. Il est vrai qu'il y a des gens qui ont risqué le martyre comme eux; mais DIEU en a eu pitié. Aimez-moi, car je vous aime, mon très-cher philosophe, et je vous rends assurément toute la justice qui vous est due.

1768.

LETTRE LXXXV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 14 de ſeptembre.

Je crois, mon cher maître, que la pièce qui a remporté le prix eſt plus *polyplate* que *polytone* ; mais je doute que celle de *la Harpe*, quoique meilleure et mieux écrite, eût fait un grand effet. Le meilleur parti à prendre était celui que j'avais propoſé, de ne point donner de prix. Nos ſages maîtres en ont jugé autrement ; je leur ai prédit qu'ils s'en repentiraient, et c'eſt ce qui leur arrive.

Quand il y aura dans vos quartiers quelque nouveauté intéreſſante, vous pourriez en adreſſer deux exemplaires à l'abbé *Morellet* par la voie dont vous vous êtes déjà ſervi ; il m'en remettra un. J'ai lu ces jours-ci *les Réflexions* d'un capucin et d'un carme ſur les colimaçons. Je ne m'étonne pas qu'ils en parlent ſi bien, on doit connaître ſon ſemblable.

A l'égard des expériences de *Néedham*, répétées et crues par *Buffon*, je n'en dirai rien, ne les ayant pas vues ; mais il ne me paraît pas plus évident que *rien ne puiſſe venir de corruption*, ou plutôt *de transformation*,

qu'il ne me paraît démontré que du blé ergoté et du jus de mouton forment des anguilles. *Que ſais-je ?* eſt en phyſique ma deviſe générale et continuelle. 1768.

Notre ami *Damilaville* eſt toujours dans un état fâcheux, ayant de cruelles nuits et des jours qui ne valent guère mieux. Il vous a écrit, et nous parlons ſouvent de vous. Que dites-vous du grand turc qui arme contre les Ruſſes pour *ſoutenir la religion catholique ?* car il ne peut pas avoir un autre objet. Notre ſaint père le pape ne ſe ferait pas attendu à cet allié-là ? il ne nous manque plus que l'alliance des loups avec les moutons, pour faire abſolument revivre l'âge d'or ; ſans cela nous croirions toujours être à l'âge de fer.

Que penſez-vous de l'expédition de Corſe ? Je ne ſais ſi nous combattons pour notre compte ou pour celui des Génois, mais j'ai bien peur que ce ne ſoit ici la fable de la grenouille et du rat emportés par le milan. Adieu, mon cher maître ; votre ancien préfet, l'abbé d'*Olivet*, eſt mourant, et ne vit peut-être plus au moment où je vous écris ; il a tout à la fois apoplexie, paralyſie ; hydrocèle et gangrène. C'était un aſſez bon académicien, mais un aſſez mauvais confrère. Au reſte, il meurt avec beaucoup de tranquillité, et preſque en philoſophe, quoiqu'il ait fait très-

1768. décemment les cérémonies ordinaires. Suivez-le fort tard, mon cher ami, pour vous, pour moi et pour la raiſon qui a grand beſoin de vous :

Serus in cœlum redeas, diuque
Lætus interſis populo Quirini !

Ce ſouhait vous eſt mieux appliqué qu'à ce tyran cruel et poltron qu'*Horace* et *Virgile* flattaient. *Vale iterum et me ama.*

LETTRE LXXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Du 15 d'octobre.

JE ne ſais plus où j'en ſuis, mon très-cher et très-aimable philoſophe. J'écrivis, il y a quinze jours, à l'ami *Damilaville* que des gens, qui revenaient de Barége, prétendaient ces eaux ſouveraines pour les dérangemens que les loupes et les autres excroiſſances peuvent cauſer dans la machine ; je le mandai ſur le champ à notre ami. Je lui offris d'aller le prendre à Lyon, et de faire le voyage enſemble. J'adreſſai ma lettre à ſon ancien bureau

du

du vingtième, adreſſe qu'il m'avait donnée; je n'ai eu de lui aucune nouvelle. Ce ſilence me fait trembler : il faut qu'il ne ſoit pas plus en état d'écrire que de voyager. Je vous demande en grâce de me dire en quel état il eſt. Et vous, mon cher philoſophe, comment vous portez-vous ? que faites-vous ? La pluie des livres contre la prêtraille continue toujours à verſe. Avez-vous lu *la Riforma d'Italia*, dans laquelle le terme de canaille eſt le ſeul dont on ſe ſerve pour caractériſer les moines ? *Per genus proprium et differentiam proximam.*

Vous connaiſſez le petit abrégé des uſurpations papales, ſous le nom des Droits des hommes (*). Les philoſophes finiront un jour par faire rendre aux princes tout ce que les prêtres leur ont volé ; mais les princes n'en mettront pas moins les philoſophes à la baſtille, comme nous tuons les bœufs qui ont labouré nos terres.

Il paraît des *Lettres philoſophiques* où l'on croit démontrer que le mouvement eſt eſſentiel à la matière. Tout ce qui eſt pourrait bien être eſſentiel; car autrement pourquoi ſerait il? Pour moi, je ceſſerai bientôt d'être, car j'ai ſoixante et quinze ans, et je ne ſuis pas de la pâte de *Moncrif*. Quel cicéronien donnez-

(*) Voyez Politique et Légiſlation, tome I.

vous pour ſucceſſeur à mon ancien préfet
1766. d'*Olivet*, et qui me donnerez-vous à moi ? Je me recommande à vous, et je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE LXXXVII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 22 d'octobre.

Vous devez, mon cher maître, avoir reçu une lettre de notre ami *Damilaville ;* il m'a aſſuré vous avoir écrit. Son état eſt toujours bien fâcheux ; depuis quelques jours, cependant, il a de meilleures nuits ; mais ſon eſtomac ſe dérange de plus en plus, et ſes glandes ne ſe dégonflent guère. Il lui eſt impoſſible de ſe ſoutenir ſur ſes jambes, et à peine peut-il ſe traîner de ſon lit à ſon fauteuil, avec le ſecours de ſon domeſtique. Quant à moi, mon cher ami, ma ſanté eſt aſſez bonne ; mais j'ai le cœur navré des ſottiſes de toute eſpèce dont je ſuis témoin. Avez-vous ſu que la chambre des vacations, à laquelle préſide le janſéniſte de *S.....-F.....* et le dévot politique *P.....*, a condamné au carcan et aux galères un pauvre diable (qui eſt mort de

désespoir le lendemain de l'exécution), pour avoir prié un libraire de le défaire de quelques volumes qu'il ne connaissait pas, et qu'on lui avait donnés en payement? 1768

Vous noterez que, parmi ces volumes, on nomme dans l'arrêt l'Homme aux quarante écus, et une tragédie de *la Vestale* (imprimée avec permission tacite), comme impies et contraires aux bonnes mœurs. Cette atrocité absurde fait à la fois horreur et pitié; mais quel remède y apporter, quand on est forcé de vivre à Paris?

Ce sera l'abbé de *Condillac* qui succédera à l'abbé d'*Olivet*; je crois que nous n'aurons pas à nous plaindre de l'échange. A propos de l'abbé d'*Olivet*, pourriez-vous m'envoyer quelques anecdotes à son sujet, si vous en savez d'intéressantes? L'abbé *Batteux*, notre directeur, qui se trouve chargé de son éloge, m'a prié de vous les demander, et de vous dire qu'il se ferait adressé directement à vous-même, s'il avait l'honneur d'en être connu. Adieu, mon cher maître; on dit que vous travaillez nuit et jour; tant mieux pour le public, mais que ce ne soit pas tant pis pour votre santé qui est, comme disait *Newton*, du repos, *res prorsus substantialis. Vale et me ama.*

1768. LETTRE LXXXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

7 de novembre.

Mon cher et illuftre philofophe, je ne fais d'autre anecdote fur M. l'abbé d'*Olivet*, finon que, quand il était notre préfet aux jéfuites, il nous donnait des claques fur les feffes par amufement. Si M. l'abbé de *Condillac* veut placer cela dans fon éloge, il faudra qu'il faffe une petite differtation fur l'amour platonique.

Depuis ce temps-là, il fut éditeur, commentateur, traducteur de *Cicéron*, et a vécu vingt ans plus que lui. C'était, fans doute, le plus grand cicéronien de tous les Franc-comtois, fans même en excepter l'abbé *Bergier*, malgré fa catilinaire contre *Fréret*.

M. l'abbé *Caille* m'a chargé de vous envoyer Trois empereurs. Ce jeune abbé *Caille* promet quelque chofe; il pourra aller loin en théologie. L'abbé *Mords-les* doit en avoir fourni un exemplaire à notre confrère *Marmontel*, qui eft fort bien dans la cour de ces trois empereurs damnés. Ces fecrets ne font que pour les adeptes. Il doit y avoir à préfent

pour vous un Siècle de *Louis XIV* et de *Louis XV* à la chambre ſyndicale : il y a huit jours qu'il eſt parti par la diligence. 1768.

Mon Dieu, que les articles de phyſique de M. *O* ſont bien faits ! On me lit l'*Encyclopédie* tous les ſoirs. Si tout était dans le goût de M. *O*, quel excellent livre ! et voilà ce qu'on a perſécuté ! ah, infames Velches ! et le quinzième chapitre de *Béliſaire* auſſi perſécuté ! ah, les monſtres ! L'abbé *Caille* grince des dents ; toutefois il vous prie inſtamment, mon cher philoſophe, d'engager les adeptes à ne point prodiguer ces Trois empereurs.

Hic eſt panis angelorum
Non mittendus canibus.

Ayons ſeulement la conſolation de voir, avec l'excès de l'horreur et du mépris, de mépriſables et d'horribles coquins. Je ne ſais ſi je m'explique, je vous aime autant que je les abhorre.

LETTRE LXXXIX.

DE M. D'ALEMBERT.

Ce 12 de novembre.

J'AI reçu, mon cher maître, il y a déjà quelques jours, le Siècle de *Louis XIV*, augmenté du Siècle de *Louis XV*, et les Trois empereurs de M. l'abbé *Caille*. Je vous prie de recevoir tous mes remercîmens du premier, et de faire à M. l'abbé *Caille* tous mes remercîmens du second. Ce jeune abbé me paraît en effet, comme à vous, promettre beaucoup par cet échantillon qui pourtant a bien l'air de n'en être pas un ; car je gagerais bien que ce n'eſt pas là un coup d'eſſai, et qu'il a déjà fait d'excellens vers. Je ne manquerai pas de faire ſes complimens à *Ribalier* ou *Ribaudier* qui, par parenthèſe, vient de donner à une brochure ſur l'inoculation, une approbation qu'on dirait preſque d'un philoſophe.

Quid domini facient, audent cum talia fures?

A l'égard du Siècle de *Louis XIV*, il me paraît augmenté de pluſieurs morceaux bien

intereſſans, et je ne m'étonne pas de ce que le roi de Danemarck a eu le courage de dire 1768 à Fontainebleau que l'auteur *lui avait appris à penſer*. On écraſe ici ce jeune prince de fêtes et de plaiſirs qui l'ennuient. Il voudrait, à ce qu'on aſſure, voir les gens de lettres à ſon aiſe, et converſer avec eux; mais le conſeil ſupérieur a décidé, dit-on, qu'il fallait qu'il ne les vît pas. De toutes les académies, il n'a encore vu que celle de peinture. On lui eſt, je crois, bien obligé de venir faire diverſion à l'affaire de Corſe, où vous ſavez nos ſuccès qui viennent d'être couronnés par de nouveaux. Si *Paoli* venait ici, je ne connais de rois que le roi de Pruſſe qui attirât autant de curioſité.

Notre pauvre *Damilaville* eſt toujours dans un bien miſérable état, ſouffrant de tous ſes membres, ſans appétit, ne pouvant ſe remuer et digérer ſans douleur le peu qu'il mange pour ſe ſoutenir. Il me paraît à bout de patience, et je ſuis pénétré de ſa triſte ſituation. Je ne manquerai pas de donner à l'abbé de *Condillac* l'anecdote que vous m'envoyez ſur l'abbé d'*Olivet*, dont les manes vous doivent bien de la reconnaiſſance de l'avoir placé dans votre ouvrage. C'était un paſſable académicien, mais un bien mauvais confrère, qui haïſſait tout le monde, et qui, entre

1768. nous, ne vous aimait pas plus qu'un autre. Je ſais qu'il envoyait à *Fréron* toutes les brochures contre vous qui lui tombaient entre les mains, mais

Seigneur, Laïus eſt mort, laiſſons en paix ſa cendre.

Adieu, mon cher et illuſtre confrère; portez-vous bien, et continuez à vous moquer de toutes nos ſottiſes.

LETTRE XC.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, le 6 de décembre.

Vous ne m'écrivez plus que de petits billets, mon cher et ancien ami; je vous ſais fort occupé, et je reſpecte votre temps. Je crois vous avoir remercié du Siècle de *Louis XIV*. Vous en avez envoyé un exemplaire à notre ſecrétaire M. *Duclos*, qui, étant malade d'une fluxion de poitrine, m'a chargé de vous en remercier pour lui. Quant à notre pauvre *Damilaville*, il eſt dans un état affreux, ne pouvant ni vivre ni mourir, et n'ayant de connaiſſance que pour ſentir toute l'horreur

de

de sa situation. Il reçut l'extrême-onction, il y a quelques jours, sans savoir ce qu'on lui fesait. Je vais le voir tous les jours, et j'ai besoin de tout mon attachement pour lui pour soutenir ce spectacle. J'ai bien peur que son agonie ne soit longue et affreuse. Que le sort de la condition humaine est déplorable! 1768.

Le roi de Danemarck a été samedi dernier aux académies. Il donnera son portrait à l'académie française, comme la reine *Christine*. Je lui ai fait de mon mieux les honneurs de celle des sciences, par un discours dont mes confrères m'ont fort remercié, et où j'ai tâché de faire parler la philosophie avec la dignité qui lui convient. J'avais vu, il y a quinze jours, ce prince chez lui avec plusieurs autres de vos amis. Il me parla beaucoup de vous, des *services* que vos ouvrages avaient rendus, des *préjugés* que vous avez détruits, des *ennemis* que votre liberté de penser vous avait faits; vous vous doutez bien de mes réponses.

Adieu, mon cher et illustre maître; je vous aime et vous embrasse de tout mon cœur.

1768.

LETTRE XCI.

DE M. DE VOLTAIRE.

12 de décembre.

MON cher philosophe, mon cher ami, je suis étonné et affligé de ne point recevoir de vos nouvelles dans le tombeau où le cher *la Bletterie* m'a condamné.

Je vous demande en grâce de me faire savoir dans quel état est *Damilaville*. J'ai besoin d'être rassuré; ayez pitié de mon inquiétude. M. de *Rochefort*, votre ami, a été assez bon pour venir passer trois jours dans ma solitude avec madame sa femme, dont le joli visage n'a, à la vérité, que dix-huit ans, mais dont l'esprit est très-majeur. Je doute qu'aucun des capitaines des gardes du corps de quelque roi que ce puisse être, soit plus instruit que ce chef de brigade. Il n'y a point, à mon gré, de place qui ne soit au-dessous de son mérite.

Je ne sais si vous avez connaissance de toutes les manœuvres qu'a faites votre hypocrite *la Bletterie*, pour armer le gouvernement contre tous ceux qui ont trouvé sa traduction de *Tacite* ridicule. Vous devez, en ce cas, être puni plus sévèrement que personne. Au

rein, s'il veut abſolument qu'on m'enterre, je vous demande en grâce de ne lui point 1768.
donner ma place à l'académie. J'ai lu, dans une gazette ſuiſſe, que vous avez été préſenté au roi danois avec une volée de philoſophes, tels que les *Saurin*, les *Diderot*, les *Helvétius*, les *Duclos*, les *Marmontel*, et que les *Ribaudier* n'en étaient pas.

Dites, je vous en prie, au premier ſecrétaire de *Béliſaire* que ſon ouvrage eſt traduit en ruſſe, et qu'une partie du quinzième chapitre eſt de la façon de l'impératrice. On a prêché devant elle un ſermon ſur la tolérance, qui mérite d'être connu, quand ce ne ſerait que pour le ſujet. DIEU béniſſe les Velches ! ils viennent les derniers en tout.

On dit que vous avez enfin une ſalle de *Wauxhall*, mais que vous n'avez point encore de ſalle de *Magna charta*.

Ayez la bonté, je vous en prie, de mettre *Marie de Médicis*, au lieu de *Catherine de Médicis*, à la page 285 du premier volume du Siècle de *Louis XIV*.

Ce beau ſiècle a eu ſes ſottiſes comme les autres, mais du moins il y avait de grands talens.

Je vous embraſſe bien tendrement, mon cher ami, vous qui empêchez que ce ſiècle ne ſoit la chiaſſe du genre-humain.

1758.

LETTRE XCII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, . . . de décembre.

Je ſuis dans mon lit avec un rhume, mon cher et illuſtre maître, et je me ſers d'un ſecrétaire pour vous répondre ſur le champ. Je ſuis étonné que vous n'ayez point reçu une lettre que je vous ai écrite, il y a quinze jours, et dans laquelle je vous mandais le triſte état de notre pauvre ami *Damilaville*, qui a ceſſé de vivre, ou plutôt de ſouffrir, le 13 de ce mois. Il y avait plus de trois ſemaines qu'il exiſtait avec douleur, et preſque ſans connaiſſance, et ſa mort n'eſt un malheur que pour ſes amis. Il a été confeſſé ſans rien entendre, et a reçu l'extrême-onction ſans s'en apercevoir.

Je vous diſais auſſi, dans la même lettre, que notre ſecrétaire *Duclos*, étant malade d'une fluxion de poitrine, m'avait chargé de vous remercier pour lui de l'exemplaire de votre ouvrage que vous lui avez envoyé. Il eſt mieux à préſent, mais encore bien faible; et il m'a chargé de vous réitérer ſes remer-

ch[illegible]ns, et de vous dire que l'académie recevrait, avec grand plaisir, l'exemplaire que vous lui donnerez. 1768.

Je vous félicite d'avoir eu M. de *Rochefort* dans votre solitude, pendant quelques jours; c'est un très-galant homme, fort instruit, et ami zélé de la philosophie et des lettres.

Le roi de Danemarck ne m'a presque parlé que de vous, dans la conversation de deux minutes que j'ai eu l'honneur d'avoir avec lui: je vous assure qu'il aurait mieux aimé vous voir à Paris, que toutes les fêtes dont on l'a accablé. J'ai fait à l'académie des sciences, le jour qu'il est venu, un discours dont tous mes confrères et le public m'ont paru fort contens; j'y ai parlé de la philosophie et des lettres avec la dignité convenable. Le roi m'en a remercié; mais les ennemis de la philosophie et des lettres ont fait la mine; je vous laisse à penser si je m'en soucie.

J'ignore les intrigues de *la Bletterie*, et je les méprise autant que sa traduction et sa personne. Je ne vous mande rien de toutes les sottises qui se font et qui se disent; vous les savez, sans doute, par d'autres, et surement vous en pensez comme moi. J'ai lu, il y a quelques jours, une brochure intitulée l'A, B, C; j'ai été charmé surtout de ce qu'on y dit sur la guerre et sur la liberté

nature le. Adieu, mon cher et ancien ami;
1768. penſez quelquefois, dans votre retraite, à un confrère qui vous aime de tout ſon cœur, et qui vous embraſſe de même.

LETTRE XCIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

23 de décembre.

Nos lettres s'étaient croiſées, mon très-cher philoſophe. Je regretterai *Damilaville* toute la vie. J'aimais l'intrépidité de ſon ame; j'eſpérais qu'à la fin il viendrait partager ma retraite. Je ne ſavais pas qu'il fût marié et cocu. J'apprends, avec étonnement, qu'il était ſéparé de ſa femme depuis douze ans. Il ne lui aura pas aſſurément laiſſé un gros douaire.

Povera e nuda vai, philoſophia.

Si vous pouviez me faire lire votre diſcours prononcé devant le roi danois, vous me feriez un grand plaiſir; vous pourriez me le faire parvenir par *Marin*.

1768.

On dit qu'il y a un premier gentilhomme de la chambre non danoiſe, qui a tenu un étrange diſcours. Je ne veux pas le croire, pour l'honneur de votre pays.

Croiriez-vous bien que le traducteur de *Tacite* m'a fait écrire par un homme très-conſidérable, pour me reprocher de n'être pas encore enterré, et de trouver ſon ſtyle pincé et ridicule ? le croquant veut être de l'académie ; je vous le recommande.

Mais qu'eſt-ce qu'un *Linguet ?* pourquoi a-t-il fait une ſi longue réponſe aux *docteurs modernes ?* pourquoi n'a-t-il pas été auſſi plaiſant qu'il pouvait l'être ? Il avait beau jeu, mais il n'a pas joué aſſez adroitement ſa partie ; il a de l'eſprit pourtant, et a quelquefois la ſerre aſſez forte ; mais il n'entend pas comme il faut le ſecret de rendre les gens parfaitement ridicules : c'eſt un don de la nature qu'il faut ſoigneuſement cultiver ; d'ailleurs rien n'eſt meilleur pour la ſanté. Si vous êtes encore enrhumé, ſervez-vous de cette recette, et vous vous en trouverez à merveille.

On dit que vous faites un grand diable d'ouvrage de géométrie ; cela ne nuira point à votre gaieté. Vous poſſédez tous les tons.

Que dites-vous de la collection des ouvrages de *Leibnitz ?* ne trouvez-vous pas que cet homme était un charlatan et le gaſcon de

l'Allemagne ? mais *Deſcartes* était bien un
1768. autre charlatan. Adieu, vous qui n'êtes point un charlatan ; je vous embraſſe auſſi tendrement qu'on peut embraſſer un philoſophe.

LETTRE XCIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

31 de décembre.

MON cher philoſophe, le démon de la diſcorde et de la calomnie ſouffle terriblement ſur la littérature. Voyez ce qu'on a imprimé dans pluſieurs journaux du mois de novembre : il eſt néceſſaire que vous en ſoyez inſtruit ; je ne crois pas que ces journaux ſoient fort connus à Paris, mais ils le ſont dans l'Europe.

Croiriez-vous que M. le duc et madame la ducheſſe de *Choiſeul* ont daigné m'écrire pour diſculper *la Bletterie* ? mais comment ſe juſtifiera-t-il, non-ſeulement d'avoir traduit *Tacite* en ſtyle pincé, mais de n'avoir fait des notes que pour inſulter tous les gens de lettres ? Je ne parle pas de *Linguet* qui s'eſt défendu un peu trop longuement : mais pourquoi déſigner *Marmontel* dans le temps de la perſécution qu'il eſſuyait ? n'a-t-il pas déſigné,

a la manière la plus outrageante, le président *Hénault*, par ces paroles que vous trouverez, page 235 du second tome? *Fixer l'époque des plus petits faits avec la plus grande exactitude, c'est le sublime de nos prétendus historiens modernes: cela leur tient lieu de génie et des talens historiques.* 1768.

Quoi, cet homme attaque tout le monde, et il trouve la plus forte protection et les plus grands encouragemens! Est-ce pour l'éducation des enfans de France qu'il a publié son *Tacite*? Je sais certainement qu'il veut être de l'académie, et probablement il en sera.

Je crois connaître enfin le beau marquis qui a peint le président *Hénault* et le petit-fils de *Sha-Abbas* d'un pinceau si rembruni et si dur; mais par quelle rage m'imputer cet ouvrage, dans lequel je suis moi-même maltraité? Il faut donc combattre jusqu'au dernier jour de sa vie; eh bien, combattons.

Avez-vous jamais lu *le Catéchumène* (*), une ode contre tous les rois dans la dernière guerre, une *lettre au docteur Pansophe*? tout cela est de la même main. On a cru y reconnaître mon style. L'auteur n'a jamais eu l'honnêteté de détourner ces injustes soupçons; et moi, qui le connais parfaitement,

(*) Par M. de Bordes.

auſſi bien que *Marin*, j'ai eu la diſcrétion de
1768. ne le jamais nommer. Je ſais très-bien quel eſt l'auteur du livre attribué à Fréret, et je lui garde une fidélité inviolable. Je ſais qui a fait le *Chriſtianiſme dévoilé*, le *Deſpotiſme oriental*, *Enoc et Elie*, &c., et je ne l'ai jamais dit. Par quelle fureur veut-on m'attribuer l'A, B, C? C'eſt un livre fait pour remettre le feu et le fer aux mains des aſſaſſins du chevalier de *la Barre*.

Je compte ſur votre amitié, mon cher philoſophe. Qu'elle ſoit mon bouclier contre la calomnie, et la conſolation de mes derniers jours.

Je vous embraſſe très-tendrement.

LETTRE XCV. 1769.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 2 de janvier.

Je ne ſuis plus enrhumé, mon cher maître; mais je me ſers d'un ſcribe pour ménager mes yeux qui ſont très-faibles aux lumières. Je vous envoie mon diſcours, puiſque vous lui faites l'honneur de vouloir le lire. Je vous l'ai fait attendre quelques jours, et beaucoup plus long-temps qu'il ne mérite, parce qu'il était à courir le monde, et que je n'ai pu le ravoir qu'aujourd'hui; voulez-vous bien me le renvoyer ſous l'enveloppe de *Marin*? Il n'eſt que trop vrai qu'un certain gentilhomme a tenu au roi de Danemarck le ridicule propos qu'on vous a dit. Vous verrez dans mon diſcours un petit mot de correction fraternelle pour ce gentilhomme qui était préſent, et qui, à ce que je crois, l'aura ſentie; car je ne gâte pas ces meſſieurs. Vous voyez, mon cher ami, ce qui en arrive quand on les flatte; ils trouvent mauvais qu'on ſe moque des plats auteurs qu'ils protégent; on s'expoſe à de tels reproches, quand on careſſe ceux qui les font. La critique de *Linguet* aurait pu être meilleure et

de meilleur goût ; cependant, comme il [illegible] 1769. raiſon preſqu'en tout, elle a beaucoup chagriné ſon mauſſade adverſaire : la liſte des phraſes tirées de la traduction eſt bien ridicule, et peut-être aurait ſuffi.

Vous devez des regrets au pauvre *Damilaville* ; il vous était bien attaché. Je ſavais qu'il était marié, mais non pas [illegible], car il ne me diſait rien de ſes affaires. J'ai vu ſa femme une ſeule fois, et d'après cette vue je doute fort qu'il ait été cocu ; mais ce qui me fâche le plus, c'eſt que cette vilaine mégère (car c'en était une) emporte tout le peu qu'il laiſſe, et qu'il ne reſtera pas même de quoi payer un excellent domeſtique qu'il avait.

Je n'ai point lu la collection des ouvrages de *Leibnitz* ; je crois que c'eſt un fatras où il y a bien peu de choſes à apprendre.

Il eſt vrai que j'ai donné cette année deux gros volumes in-4° de géométrie ; ce feront vraiſemblablement les derniers.

Notre ſecrétaire, toujours convaleſcent et aſſez faible, vous fait mille complimens. Quant à l'A, B, C, perſonne n'ignore qu'il eſt en effet traduit de l'anglais par un avocat. *Vale et me ama.*

LETTRE XCVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

13 de janvier.

Je vous renvoie, mon cher philoſophe, votre chien danois; il eſt beau, bien fait, hardi, vigoureux, et vaut mieux que tous les petits chiens de manchon qui lèchent et qui jappent à Paris.

Votre diſcours eſt excellent; vous êtes preſque le ſeul qui n'alliez jamais ni en deçà ni en delà de votre penſée. Je vous avertis que j'en ai tiré copie.

Le *Mercure* devient bon. Il y a des extraits de livres fort bien faits. Pourquoi n'y pas inſérer ce diſcours dont le public a beſoin? *La Bletterie* a juré à ſon protecteur et à ſa protectrice qu'il ne m'avait point eu en vue, et qu'il me permettait de ne me pas faire enterrer. Il dit auſſi qu'il n'a point ſongé à *Marmontel*, quand il a parlé de *Béliſaire*, ni au préſident *Hénault*, quand il a dit que *la préciſion des dates eſt le ſublime des hiſtoriens ſans talens.* J'ai tourné le tout en plaiſanterie.

A propos du préſident *Hénault*, le marquis de *Béleſtat* m'a écrit enfin qu'il était très-fâché

—— que j'euſſe douté un moment que le portrait
1769. de *Sha-Abbas* et du préſident fuſſent de lui, qu'ils ſont très-reſſemblans, que tout le monde eſt de ſon avis, et qu'il n'en démordra pas. J'ai envoyé ſa lettre à notre ami *Marin*. On a fait trois éditions de ce petit ouvrage en province, car la province penſe depuis quelques années. Il s'eſt fait un prodigieux changement, par exemple, dans le parlement de Toulouſe; la moitié eſt devenue philoſophe, et les vieilles têtes rongées de la teigne de la barbarie mourront bientôt.

Oui, ſans doute, j'ai regretté *Damilaville*; il avait l'enthouſiaſme de *Saul-Paul*, et n'en avait ni l'extravagance ni la fourberie : c'était un homme néceſſaire.

Oui, oui, l'A, B, C eſt d'un membre du parlement d'Angleterre, nommé *Huet*, parent de l'évêque d'Avranches, et connu par de pareils ouvrages. Le traducteur eſt un avocat nommé *la Baſtide;* ils ſont trois de ce nom-là : il eſt difficile qu'ils ſoient égorgés tous les trois par les aſſaſſins du chevalier de *la Barre*.

Vous n'avez point les bons livres à Paris, *le Militaire philoſophe*, *les Doutes*, *l'Impoſture ſacerdotale*, *le Poliſſoniſme dévoilé*. Il paraît tous les huit jours un livre dans ce goût en Hollande. *La Riforma d'Italia*, qui n'eſt pourtant qu'une déclamation, a fait un prodigieux effet

en Italie. Nous aurons bientôt de nouveaux cieux et une nouvelle terre, j'entends pour 1769.
les honnêtes gens ; car, pour la canaille, le plus ſot ciel et la plus ſotte terre eſt ce qu'il lui faut.

Je prends le ciel et la terre à témoin que je vous aime de tout mon cœur.

Pardieu, vous êtes bien injuſte de me reprocher des ménagemens pour gens puiſſans, que je n'ai connus jadis que pour gens aimables, à qui j'ai les dernières obligations, et qui même m'ont défendu contre les monſtres. En quoi puis-je me plaindre d'eux ? eſt-ce parce qu'ils m'écrivent pour me jurer que *la Bletterie* jure qu'il n'a pas penſé à moi ? faudrait-il que je me brûlaſſe toujours les pattes pour tirer les marrons du feu ? Ce ſont les aſſaſſins que je ne ménage pas. Voyez comme ils ſont fêtés, tome I et tome IV du Siècle.

1769.

LETTRE XCVII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 19 de j[illegible]

Vous aimez la raison et la liberté, mon cher et illustre confrère, et on ne peut guère aimer l'un sans l'autre. Eh bien, voilà un digne philosophe républicain que je vous présente, et qui parlera avec vous philosophie et liberté; c'est M. *Jennings*, chambellan du roi de Suède, homme du plus grand mérite et de la plus grande réputation dans sa patrie. Il est digne de vous connaître, et par lui-même et par le cas qu'il fait de vos ouvrages, qui ont tant contribué à répandre ces deux sentimens parmi ceux qui sont dignes de les éprouver. Il a d'ailleurs des complimens à vous faire de la part de la reine de Suède et du prince royal, qui protégent dans le Nord la philosophie si mal accueillie par les princes du Midi. M. *Jennings* vous dira combien la raison fait de progrès en Suède, sous ces heureux auspices. Les prêtres n'ont garde d'y faire comme le roi, et d'offrir aux peuples leur démission; ils craindraient d'être pris au mot. Adieu, mon cher et illustre confrère; continuez

continuez à combattre, comme vous faites,
pro aris et focis. Pour moi, qui ai les mains 1769.
liées par le deſpotiſme miniſtériel et ſacerdotal, je ne puis que faire comme *Moïſe*, les lever au ciel pendant que vous combattez. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE XCVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

15 de mars.

J'AI vu votre ſuédois, mon cher ami; et quoique je ne reçoive plus perſonne, je l'ai accueilli comme un homme annoncé par vous méritait de l'être; c'eſt un de vos bons diſciples. Que le bon Dieu nous en donne beaucoup de cette eſpèce. La vigne du Seigneur eſt cultivée par-tout, mais nous n'avons encore à Paris que du vin de Surène.

Vous devez vous conſoler actuellement avec M. *Turgot* que je crois à Paris; c'eſt un homme d'un rare mérite. Quelle différence de lui à certains conſeillers de grand'chambre? Il ſemble qu'il y ait des gens faits pour perpétuer la barbarie, et pour combattre le ſens commun. Le parlement confiſqua ſous *Louis XI*

les premiers livres imprimés qu'on apporta
1769. d'Allemagne, en prenant les imprimeurs pour des ſorciers; il a gravement condamné l'*Encyclopédie* et l'inoculation. Un jeune homme, qui ſerait devenu un excellent officier, a été martyriſé pour n'avoir pas ôté ſon chapeau, en temps de pluie devant une proceſſion de capucins. On doit m'envoyer ſon portrait. je le mettrai au chevet de mon lit, à côté de celui des *Calas*. Comment les peuples ſe laiſſent-ils gouverner par de tels hommes ? Du moins je ſuis loin de la ville qui a vu la Saint-Barthelemi, et qui court au ſinge de *Nicolet* et au *Siége de Calais*.

Je ſuis devenu bien vieux et bien infirme; mais ſachez que mes derniers jours ſeraient perſécutés ſans la perſonne à qui je ne puis reprocher autre choſe, ſinon de m'avoir aſſuré que *la Bletterie* n'avait pas penſé à moi. J'envoie mon teſtament à *Marin* pour vous le donner; il eſt dédié à *Boileau*. Je n'ai pas beſoin d'un codicille pour vous dire que je vous aime autant que je vous eſtime et que je vous révère.

LETTRE XCIX. 1769.

DE M. DE VOLTAIRE.

... de mai.

Il y a long-temps que le vieux ſolitaire n'a écrit à ſon grand et très-cher philoſophe. On lui a mandé que vous vous chargiez d'embellir une nouvelle édition de l'*Encyclopédie*: voilà un travail de trois ou quatre ans. *Carpent ea poma nepotes.*

Il eſt bon, mon aimable ſage, que vous ſachiez qu'un M. de *la Baſtide*, l'un des enfans perdus de la philoſophie, a fait à Genève le petit livre ci-joint, dans lequel il y a une lettre à vous adreſſée, lettre qui n'eſt pas peut-être un chef-d'œuvre d'éloquence, mais qui eſt un monument de liberté. On débite hardiment ce livre dans Genève, et les prêtres de *Baal* n'oſent parler. Il n'en eſt pas ainſi des prêtres ſavoyards. Le petit-fils de mon maçon, devenu évêque d'Annecy, n'a pas, comme vous ſavez, le mortier liant: il joint aux fureurs du fanatiſme une mauvaiſe foi conſommée, avec l'imbécillité d'un théologien né pour faire des cheminées ou pour les ramoner. Il a été porte-Dieu à Paris, décrété

de prise de corps, ensuite vicaire, puis évêque.
1769. Ce saint évêque a mis dans sa tête de faire de moi un martyr. Vous savez qu'il écrivit contre moi au roi, l'année passée; mais ce que vous ne savez pas, c'est qu'il écrivit aussi à *Pantalon-Rezzonico*, et qu'il employa en même temps la plume d'un ex-jésuite nommé *Nonotte*. Il y eut un bref du pape dans lequel je suis très-clairement désigné, de sorte que je fus à la fois exposé à une lettre de cachet et à une excommunication majeure; mais que peut la calomnie contre l'innocence? la faire brûler quelquefois, me direz-vous; oui, il y en a des exemples dans notre sainte religion: mais n'ayant pas la vocation du martyre, j'ai pris le parti de m'en tenir au rôle de confesseur, après avoir été fort singulièrement confessé.

Or, voyez, je vous prie, ce que c'est que les fraudes pieuses. Je reçois dans mon lit le saint viatique que m'apporte mon curé devant tous les coqs de ma paroisse; je déclare, ayant DIEU dans ma bouche, que l'évêque d'Annecy est un calomniateur, et j'en passe acte par-devant notaire: voilà mon maçon d'Annecy furieux, désespéré comme un damné, menaçant mon bon curé, mon pieux confesseur et mon notaire. Que font-ils? ils s'assemblent secrétement au bout de quinze jours, et ils dressent un acte dans lequel ils assurent par

ſerment qu'ils m'ont entendu faire une pro-
feſſion de foi, non pas celle du *vicaire ſavoyard*, 1769.
mais celle de tous les curés de Savoie (elle eſt en effet du ſtyle d'un ramoneur). Ils envoient cet acte au maçon ſans m'en rien dire, et viennent enſuite me conjurer de ne les point déſavouer. Ils conviennent qu'ils ont fait un faux ſerment pour tirer leur épingle du jeu. Je leur remontre qu'ils ſe damnent, je leur donne pour boire, et ils ſont contens.

Cependant ce poliſſon de *Biord*, à qui je n'ai pas donné pour boire, jure toujours comme un diable qu'il me fera brûler dans ce monde-ci et dans l'autre. Je mets tout cela aux pieds de mon crucifix; et, pour n'être point brûlé, je fais proviſion d'eau bénite. Il prétend m'accuſer juridiquement d'avoir écrit deux livres brûlables, l'un qui eſt publiquement reconnu en Angleterre pour être de milord *Bolingbroke*, l'autre la *Théologie portative* que vous connaiſſez, ouvrage, à mon gré, très-plaiſant, auquel je n'ai aſſurément nulle part, ouvrage que je ferais très-fâché d'avoir fait, et que je voudrais bien avoir été capable de faire.

Quoique cet énergumène ſoit ſavoyard et moi français, cependant il peut me nuire beaucoup, et je ne puis que le rendre odieux et ridicule: ce n'eſt pas jouer à un jeu égal.

Toutefois j'eſpère que je ne perdrai pas la
1769. partie ; car heureuſement nous ſommes au dix-huitième ſiècle, et le maroufle croit être au quatorzième. Vous avez encore à Paris des gens de ce temps-là ; c'eſt ſur quoi nous gémiſſons. Il eſt dur d'être borné aux gémiſſemens ; mais il faut au moins qu'ils ſe faſſent entendre, et que le bœuf-tigre frémiſſe. On ne peut élever trop haut ſa voix en faveur de l'innocence opprimée.

On dit que nous aurons bientôt des choſes très-curieuſes qui pourront faire beaucoup de bien, et auxquelles il faudra que tous les gens de lettres s'intéreſſent ; j'entends les gens de lettres qui méritent ce nom. Vous qui êtes à leur tête, mon cher ami, priez DIEU que le diable ſoit écraſé, et mettez, autant que la prudence le permet, votre puiſſante main à ce très-ſaint œuvre. Je vous embraſſe bien tendrement, et je ne me conſole point de finir ma vie ſans vous revoir.

LETTRE C.

1769.

DE M. DE VOLTAIRE.

4 de juin.

MON très-cher philosophe, je crois connaître beaucoup M. de *Schomberg*, quoique je ne l'aye jamais vu; je sais que c'est un homme de tous les pays, qui aime la vérité et qui la dit hardiment. S'il passe dans mes déserts, il faut qu'il regarde ma maison comme la sienne, il en sera le maître; j'aurai l'honneur de le voir dans les momens de liberté que mes souffrances continuelles pourront me donner. C'est ainsi qu'en usaient avec moi les philosophes espagnols duc de *Villa-Hermosa* et comte de *Mora*. Un être véritablement pensant me console de ma vieillesse, de mes maladies, des fripons et des sots. Vous n'avez pu recevoir encore, par M. de *Rochefort*, un paquet que je lui donnai pour vous, il y a environ trois semaines; il contient un petit livre d'un jeune homme nommé *la Bastide*, et dans ce livre étrange il y a une plus étrange lettre que vous adresse un citoyen de Genève. L'auteur vous y prie de vouloir bien établir

1769. le déiſme ſur les ruines de la ſuperſtition. Il s'imagine qu'un citoyen de Paris, quand il eſt ſupérieur par ſon esprit à ſa nation, peut changer ſa nation. Il ne ſait pas qu'un capucin prêchant à Saint-Roch a plus de crédit ſur le peuple que tous ces gens de bon ſens n'en auront jamais. Il ne ſait pas que les philoſophes ne ſont faits que pour être perſécutés par les cuiſtres et par les ſous-tyrans.

Le marquis d'*Argence de Dirac*, et non pas le prétendu marquis d'*Argens Beyer*, n'a pas trop bien fait d'imprimer la lettre à M. le comte de *Périgord*; mais il faut que vous ſachiez que *Patouillet* eſt l'archevêque d'Auch. Son archevêché vaut cinquante mille écus de rente, et par conſéquent lui donne un très-grand crédit dans la province, tout imbécille qu'il eſt. Il avait donné un mandement ſcandaleux quand ſon voiſin le marquis d'*Argence* écrivit cette lettre. Ce fut *Patouillet* qui aida à faire contre moi ce mandement qui fut brûlé par le parlement de Bordeaux et par celui de Toulouſe, ainſi qu'une lettre du grand *Pompignan*, évêque du Puy. Vous ne ſavez pas, vous autres Pariſiens, combien de mitres, de robes, de bonnets carrés, ſe ſont ligués dans les provinces contre le ſens commun. Ce *Nonotte*, dont le nom ſeul eſt un ridicule, eſt un prédicateur fanatique, et

capable

capable de tout. Il écrivit lettre ſur lettre au pape *Rezzonico* contre moi, et en obtint un bref que j'ai entre les mains. L'évêque d'Annecy, ſoi-diſant prince de Genève, a voulu non-ſeulement me damner dans l'autre monde, mais me perdre dans celui-ci. Il m'a calomnié auprès du roi; il a conjuré ſa Majeſté très-chrétienne de me chaſſer de la terre que je défriche; il a employé contre moi ſa truelle, ſa croix, ſa croſſe, ſa plume et tout l'excès de ſon abſurde méchanceté. C'eſt le calomniateur le plus bête qui ſoit dans l'Egliſe de DIEU. Je n'ai pu le chaſſer d'Annecy comme les Génevois ont chaſſé ſes prédéceſſeurs de Genève, parce que je n'ai pas douze mille hommes à mon ſervice. Je n'ai pu combattre l'excès de ſon inſolence et de ſa bêtiſe qu'avec les armes défenſives dont je me ſuis ſervi. Je n'ai fait que ce qui m'a été conſeillé par deux avocats et par un magiſtrat très-accrédité du parlement de Dijon, dans le reſſort duquel je ſuis. En un mot, on ne me traitera pas comme le chevalier de *la Barre*. J'ai agi en citoyen, en ſujet du roi, qui doit être de la religion de ſon prince, et je braverai les ſcélérats perſécuteurs juſqu'à mon dernier moment.

1769.

Je vous ai demandé, mon cher ami, mon cher philoſophe, ſi vous travaillez en effet à

la nouvelle *Encyclopédie*. Les éditeurs de Paris
1769. ont paru craindre un rival dans un apoſtat
italien nommé *Felice*. C'eſt un poliſſon plus
impoſteur encore qu'apoſtat, qui demeure
dans un cloaque du pays de Vaud. Ce fripon,
qui a été prêtre autrefois, et qui en était
digne, qui ne ſait ni le français ni l'italien,
prétend qu'il a quatre mille ſouſcriptions, et
il n'en a pas une ſeule; il veut tromper
Panckoucke. J'ai peur que la librairie ne ſoit
devenue un brigandage; pour la philoſophie,
elle n'eſt qu'une eſclave. Vous êtes né avec
le génie le plus mâle et le plus ferme; mais
vous n'êtes libre qu'avec vos amis, quand
les portes ſont fermées.

Je vous renvoie à la lettre que monſieur de *Rochefort* doit vous rendre, pour que vous ſoyez inſtruit des petites friponneries eccléſiaſtiques qui ſont en uſage depuis plus de dix-ſept cents ans.

Adieu, mon cher philoſophe; je ſecoue la fange dont je ſuis entouré, et je me lave dans les eaux d'Hippocrène, pour vous embraſſer avec des mains pures.

LETTRE CI.

1769.

DE M. DE VOLTAIRE.

9 de juillet.

MON cher philosophe, je vous envoie la copie d'une lettre que je suis obligé d'écrire à l'auteur du *Mercure*. Je vois que cette Histoire du parlement qu'on m'impute, est la suite de ce petit écrit qui parut, il y a dix-huit mois, sous le nom du marquis de *Béleſtat*, et qui fit tant de peine au président *Hénault*. C'eſt le même ſtyle; mais je ne dois accuſer perſonne, je dois me borner à me juſtifier. Il me paraît abſurde de m'attribuer un ouvrage dans lequel il y a deux ou trois morceaux qui ne peuvent être tirés que d'un greffe poudreux, où je n'ai aſſurément pas mis le pied; mais la calomnie n'y regarde pas de ſi près.

Je vous demande en grâce d'employer toute votre éloquence et tous vos amis, pour détruire un bruit encore plus dangereux que ridicule. Ma pauvre ſanté n'avait pas beſoin de cette ſecouſſe. Je me recommande à votre amitié.

J'attends M. de *Schomberg*. Il voyage comme
1769. *Ulysse* qui va voir des ombres. Mon ombre vous embrasse de tout son cœur.

LETTRE CII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Ce 23 de juillet.

La Providence fait toujours du bien à ses serviteurs, mon cher philosophe. J'ai beaucoup souffert pour la bonne cause; j'ai été confesseur, confessé et presque martyr; mais le Dieu de miséricorde m'a envoyé un ange consolateur. Quoique cet envoyé soit du métier des exterminateurs, c'est un des plus aimables hommes du monde : vous me l'aviez bien dit, il y en a peu dans la milice céleste qui lui soient comparables.

Je voudrais qu'il m'eût pris par le peu de cheveux qui me restent, comme *Habacuc*, et qu'il m'eût transporté vers vous. Comme j'irai bientôt dans l'autre séjour de la gloire, je serais très-fâché d'en aller prendre possession sans vous avoir embrassé; mais je vous promets mes prières et mes bénédictions.

Il faut que je vous dise un mot de cette Histoire du parlement qu'on m'attribue : voici 1760. ce que j'en fais très-certainement. Des recherches sur l'histoire de France ayant été volées, à bonne intention, on les a fait imprimer avec des erreurs et des sottises. C'est une chose très-désagréable, et sur laquelle il n'y a d'autre parti à prendre que celui de souffrir et se taire.

L'ombre du chevalier de *la Barre* apparut ces jours passés à un homme de votre connaissance ; il lui dit :

Heu, fuge crudeles terras, fuge littus iniquum.

Notre ami lui répondit :

. . . . . . *Sed contrà audentior ibo.*

Il faudrait avoir établi une ville de philosophes, comme *Ticho-Brahé* fonda Uranibourg. Par quelle fatalité est-il plus aisé de rassembler des laboureurs et des vignerons que des gens qui pensent ! Quoi qu'il en soit, je m'unis de loin à vous dans votre charité philosophique, dans le saint amour de la vérité, et dans l'horreur des cagots.

O mes philosophes ! il faudrait marcher serrés comme la phalange macédonienne ; elle

1769. ne fut vaincue que parce qu'elle combattit dispersée. Ma consolation est que vous m'aimiez un peu; moi je vous aime beaucoup et de toutes mes forces.

LETTRE CIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 13 d'auguste.

MON cher et illustre confrère, quelque scrupule que je me fasse de troubler votre solitude, je ne puis me dispenser de recommander à vos bontés M. *Mathy* qui vous remettra cette lettre; c'est le fils d'un homme de mérite, que vous connaissez surement au moins de réputation, et qui a long-temps travaillé à un très-bon ouvrage périodique, intitulé *Journal britannique*. Le fils est digne de son père, et digne d'être connu et bien reçu de vous. Il a l'esprit très-cultivé, et ce qui vaut encore mieux, très-droit et très-juste, et surtout une franchise et une philosophie qui vous plairont. Je ne lui compte pas pour un mérite le desir qu'il a de vous connaître, car c'est un mérite trop banal. M. de *Schomberg* est revenu de chez vous,

pénétré de la réception que vous lui avez faite, et enchanté de votre personne. Je ne doute pas que M. *Mathy* n'en revienne avec les mêmes sentimens. 1769.

On ne parle plus, ce me semble, de l'Histoire du parlement, et il me semble que la fureur de vous l'attribuer est calmée; ainsi je crois que vous devez être tranquille à cet égard. On se plaint de plusieurs inexactitudes qui vraisemblablement sont des fautes d'impression. Par exemple, à la page 182, on dit que *Coligni* avait été assassiné avant la Saint-Barthelemi, par *Montrevel*; c'est *Maurevert*, comme le disent le président *Hénault* et beaucoup d'autres. Je ne vous parle point des autres critiques qui, au fond, ne vous intéressent guère, et sont d'ailleurs très-peu de chose.

Adieu, mon cher et ancien ami; je voudrais bien avoir une santé qui me permît d'aller vous embrasser; je vis pourtant toujours dans cette espérance.

En attendant, je vous embrasse de tout mon cœur, en esprit et en *Lucrèce*. *Vale et me ama.*

1769.

LETTRE CIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

15 d'augufte.

De cent brochures qu'on m'a envoyées, mon très-cher philofophe, voici la feule qui m'a paru mériter vos regards. Perfonne n'imaginait que *Saul-Paul* et *Nicolas Mallebranche* approchaffent du fpinofifme; c'eft à vous d'en juger. Il faut que *Benoît Spinofa* ait été un efprit bien conciliant; car je vois que tout le monde retombe malgré foi dans les idées de ce mauvais juif. Dites-moi, je vous en prie, votre avis fur cette petite brochure.

J'ai auffi à vous confulter fur un point de jurifprudence. Un gros cultivateur, nommé *Martin*, d'un village du Barrois, reffortiffant au parlement de Paris, eft accufé d'avoir affaffiné un de fes voifins. Le juge confronte les fouliers de *Martin*, avec les traces des pas auprès de la maifon du mort. On trouve en effet que les veftiges des pas conviennent à peu-près aux fouliers; fur cette admirable preuve, *Martin* eft condamné à la roue; il eft roué, et le lendemain le véritable meurtrier

est découvert. Je raconterai cette aventure au chevalier de *la Barre*, dès que j'aurai l'hon- 1769. neur de le voir, ce qui arrivera dans peu.

A propos, le cuistre d'Annecy voulait m'intenter un procès criminel : il y a encore de belles ames dans le monde.

Dites beaucoup de bien des Guèbres, je vous en prie ; criez bien fort : il faut qu'on les joue ; cela est important pour la bonne cause. Je vous embrasse tendrement. Adieu ; mes respects au diable, car c'est lui qui gouverne le monde.

1769.

LETTRE CV.

DE M. DE VOLTAIRE.

4 de ſeptembre.

MARTIN était un cultivateur établi à Bleurville, village du Barrois, bailliage de la Marche, chargé d'une nombreuſe famille. On aſſaſſina, il y a deux ans et huit mois, un homme ſur le grand chemin auprès du village de Bleurville. Un praticien ayant remarqué ſur le même chemin, entre la maiſon de *Martin* et le lieu où s'était commis le meurtre, une empreinte de ſoulier, on ſaiſit *Martin* ſur cet indice; on lui confronta ſes ſouliers qui cadraient aſſez avec les traces, et on lui donna la queſtion. Après ce préliminaire, il parut un témoin qui avait vu le meurtrier s'enfuir; le témoin dépoſe, on lui amène *Martin*, il dit qu'il ne reconnaît pas *Martin* pour le meurtrier; *Martin* s'écrie: *Dieu ſoit béni! en voilà un qui ne m'a pas reconnu.*

Le juge, fort mauvais logicien, interprète ainſi ces paroles: *Dieu ſoit béni! j'ai commis l'aſſaſſinat, et je n'ai pas été reconnu par le témoin.*

Le juge, assisté de quelques gradués du village, condamne *Martin* à la roue, sur une amphibologie. Le procès est envoyé à la tournelle de Paris ; le jugement est confirmé ; *Martin* est exécuté dans son village. Quand on l'étendit sur la croix de Saint-André, il demanda permission au bailli et au bourreau de lever les bras au ciel, pour l'attester de son innocence, ne pouvant se faire entendre de la multitude. On lui fit cette grâce, après quoi on lui brisa les bras, les cuisses et les jambes, et on le laissa expirer sur la roue. 1769.

Le 26 de juillet de cette année, un scélérat ayant été exécuté dans le voisinage, déclara juridiquement, avant de mourir, que c'était lui qui avait commis l'assassinat pour lequel *Martin* avait été roué. Cependant le petit bien de ce père de famille innocent est confisqué et détruit ; la famille est dispersée depuis trois ans, et ne sait peut-être pas que l'on a reconnu enfin l'innocence de son père.

Voilà ce qu'on mande de Neufchâteau en Lorraine ; deux lettres consécutives confirment cet événement.

Que voulez-vous que je fasse, mon cher philosophe? *Villars ne peut pas être par-tout.* Je ne peux que lever les mains au ciel comme *Martin*, et prendre DIEU à témoin de toutes les horreurs qui se passent dans son œuvre de

la création. Je ſuis aſſez embarraſſé avec la 1769. famille *Sirven*. Les filles ſont encore dans mon voiſinage. J'ai envoyé le père à Toulouſe ; ſon innocence eſt démontrée comme une propoſition d'*Euclide*. La craſſe ignorance d'un médecin de village, et l'ignorance encore plus craſſe d'un juge ſubalterne, jointe à la craſſe du fanatiſme, ont fait condamner la famille entière, errante depuis ſix ans, ruinée et vivant d'aumônes.

Enfin j'eſpère que le parlement de Toulouſe ſe fera un honneur et un devoir de montrer à l'Europe qu'il n'eſt pas toujours ſéduit par les apparences, et qu'il eſt digne du miniſtère dont il eſt chargé. Cette affaire me donne plus de ſoins et d'inquiétudes que n'en peut ſupporter un vieux malade ; mais je ne lâcherai priſe que quand je ſerai mort, car je ſuis têtu.

Heureuſement on a fait, depuis environ dix ans, dans ce parlement des recrues de jeunes gens qui ont beaucoup d'eſprit, qui ont bien lu et qui penſent comme vous.

Je ne ſuis pas étonné que votre projet ſur les progrès de la raiſon ait échoué. Croyez-vous que les rivaux du maréchal de *Saxe* euſſent trouvé bon qu'il eût fait ſoutenir une thèſe en leur préſence ſur les progrès de ſon art militaire ?

J'ai vu le fils du docteur *Mathy; dignus, dignus est intrare in nostro philosophico corpore.* 1769.
Je viens de retrouver, dans mes paperasses, une lettre de la main de *Locke*, écrite la veille de sa mort à miladi *Péterboroug*; elle est d'un philosophe aimable.

Les affaires des Turcs vont mal. Je voudrais bien que ces marauds-là fussent chassés du pays de *Periclès* et de *Platon*: il est vrai qu'ils ne sont pas persécuteurs, mais ils sont abrutisseurs. Dieu nous défasse des uns et des autres!

Tandis que je suis en train de faire des souhaits, je demande la permission au révérend père *Hayet* de faire des vœux pour qu'il n'y ait plus de récolets au capitole. Les *Scipions* et les *Cicérons* y figureraient un peu mieux à mon avis. Tantôt je pleure, tantôt je ris sur le genre-humain. Pour vous, mon cher ami, vous riez toujours, par conséquent vous êtes plus sage que moi.

A propos, savez-vous que l'aventure du chevalier de *la Barre* a été jugée abominable par les cent quarante députés de la Russie pour la confection des lois? Je crois qu'on en parlera dans le code comme d'un monument de la plus horrible barbarie, et qu'elle sera longtemps citée dans toute l'Europe, à la honte éternelle de notre nation.

1769.

LETTRE CVI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, le 15 d'octobre.

J'AI reçu, mon cher et illuftre confrere, en arrivant de la campagne, les triftes éclairciffemens que vous m'avez envoyés fur l'aventure abominable du pauvre *Martin*. J'en ai déjà parlé à quelques-uns de *meffieurs*, qui font actuellement de la chambre des vacations; ils prétendent qu'ils ne favent ce que c'eft, car ils n'enragent point pour mentir. Ils viennent de condamner un affaffin de Montrouge à être roué dans *la place la plus convenable* du village. Cela rappelle le bourreau d'armée qui était de Beauvais, et qui fefait des excufes à un maraudeur pendu, fon compatriote, de ce qu'il n'aurait pas *autant de commodités*, étant pendu à un arbre, qu'à une potence. Cette place *la plus convenable* pour rouer un homme doit être mife à côté *des coups de bâton* donnés à un crucifix, dont il était parlé dans le bel arrêt du malheureux chevalier de *la Barre*. Je fuis content que tout cela foit traité comme il le mérite dans le code de lois de la Ruffie, et

que les Tartares apprennent aux Velches à être humains. 1769.

Je ne sais pas si le parlement de Toulouse rendra justice au pauvre *Sirven*; je le souhaite pour son honneur (j'entends pour celui du parlement). A propos de *Sirven*, *Damilaville* avait un pauvre domestique qui l'a logé pendant long-temps, et à qui son maître avait promis de lui procurer pour cette bonne œuvre quelque gratification dont il a besoin, étant chargé de famille. Madame *Denis* m'a promis de vous en parler. Elle vous dira d'ailleurs que nous continuons, comme de raison, à la cour et à la ville, à dire et faire beaucoup de sottises; mais elle ne vous dira surement pas assez combien je vous aime et vous regrette, et combien j'aurais de désir de vous embrasser encore une fois. En attendant, je vous embrasse en esprit et en ame, de toutes mes forces et de tout mon cœur.

Fesons notre devoir, et laissons faire aux dieux.

1769.

LETTRE CVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

28 d'octobre.

MADAME *Denis*, mon très-cher et très-grand philofophe, m'apporte votre lettre du 15. J'aurais encore mieux aimé caufer avec vous à Paris ; mais le trifte état où je fuis ne m'a pas permis de voyager, et je crois, entre nous, que ni *meffieurs* ni les révérends pères n'auront plus déformais de querelle avec moi.

Soyez très-sûr que l'hiftoire de *Martin* eft dans la plus exacte vérité. *Martin* fut condamné, il y a environ trois ans, à Paris, comme je vous l'ai mandé. Les annales du pays ne m'ont point encore annoncé la date de fa mort, mais je vous ai mandé celle de la déclaration que fit le coupable de l'innocence de *Martin*. On a raffemblé la pauvre famille difperfée. On fait un mémoire actuellement en fa faveur. Je fuis bien sûr que vous ne me citerez pas, mais il eft bien étrange qu'on craigne d'être cité quand il s'agit de fecourir une malheureufe famille qui demande juftice de la mort abominable de fon père.

Vous

Vous savez peut-être que *Panckoucke* m'a proposé de travailler à la partie littéraire du supplément de l'*Encyclopédie*. Je m'en chargerai avec grand plaisir, si la nature m'en donne le temps et la force; j'ai même des matériaux assez curieux. Il se vante que vous travaillez à tout ce qui regarde les mathématiques et la physique. Comment ferez-vous quand il faudra combattre les molécules organiques, les générations sans germe, et les anguilles de blé ergoté? laissera-t-on subsister, dans l'*Encyclopédie*, les exclamations, *ô mon cher ami Rousseau!* déshonorera-t-on un livre utile par de pareilles pauvretés? laissera-t-on subsister cent articles qui ne sont que des déclamations insipides? et n'êtes-vous pas honteux de voir tant de fange à côté de votre or pur? 1769.

Je vous demanderais aussi de retrancher un petit mot, à la fin d'un article, concernant *Maupertuis*. Il n'est pas bien sûr qu'il eut raison, mais il est très-sûr qu'il a été fou et persécuteur. Madame *Denis* m'a bien étonné en m'apprenant le déplorable état où se sont trouvées les affaires de *Damilaville* à sa mort. Je plains beaucoup son pauvre domestique. Permettez que je vous adresse ce petit billet qui me coûte beaucoup plus de peine à écrire qu'il ne coûte d'argent; car à peine puis-je à présent me servir de ma main.

Si je puis travailler à la partie littéraire, il
1769. faudra toujours que je dicte.

Vous m'avez fait un vrai plaisir, en réduisant dans plus d'un article l'infini à sa juste valeur.

Voici une chose plus intéressante. *Grimm* assure que l'empereur est des nôtres; cela est heureux, car la duchesse de Parme, sa sœur, est contre nous. *Sæpè premente Deo, fert Deus alter opem.*

Fers mihi opem quand vous m'écrivez. Ce n'est pas seulement parce que je vous regarde comme le premier écrivain du siècle, mais parce que je vous aime de tout mon cœur.

LETTRE CVIII. 1769.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, le 9 de novembre.

QUE béni ſoit l'homme de DIEU, mon très-cher et très-illuſtre maître, qui travaille à un mémoire pour la famille de ce malheureux! J'eſpère que ce mémoire ne ſera pas déshonoré par la mauvaiſe rhétorique du palais, comme l'ont été ceux de *Calas*. J'attends qu'un de mes amis et de mes confrères à l'académie des ſciences, M. *Dionis du Séjour*, homme vertueux et éclairé, conſeiller de la cour, ſoit de retour de la campagne, pour tirer au clair cette hiſtoire abominable qui doit achever de couvrir de honte ces juges du dixième ſiècle, ſi elle eſt avérée.

J'ai promis à *Panckoucke* de lui donner quelques additions pour les articles de mathématiques, et pour quelques-uns de phyſique. Les molécules organiques et les anguilles de *Néedham* ont rapport à l'article *Génération*, qui n'eſt pas de ma partie. Du reſte, je ne crois pas plus à ces fornettes que vous. Quant aux déclamations et autres ſottiſes qui déshonorent

l'*Encyclopédie*, on sera bien de les supprimer,
1769. mais je ne m'en mêlerai pas, ayant déclaré que je ne voulais point être éditeur. Je me fais d'avance un grand plaisir de lire vos articles de belles-lettres.

Je ne sais plus ce que j'ai dit de *Maupertuis*; ce que je sais, c'est qu'il faut que je ne l'aye pas trop flatté, car il était mécontent, et nous étions très-froids ensemble quand il est mort.

Je donnerai au domestique de *Damilaville*, qui doit être à la campagne, le billet que vous m'envoyez pour lui; c'est une œuvre de charité et de justice. Son pauvre maître est mort banqueroutier.

Je ne sais si l'empereur est des nôtres, mais je m'accoutumerai difficilement à ne pas voir la maison d'Autriche avec un vernis de superstition :

Timeo Danaos et dona ferentes.

Adieu, mon cher et illustre confrère; je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE CIX.

1769.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 11 de décembre.

Je vous dois, mon cher et illustre maître, des remercimens pour la tragédie des Guèbres, que j'ai reçue il y a quelque temps de votre part. Je souhaiterais fort que cette pièce pût être représentée; elle achèverait peut-être, sur les esprits des Velches, l'ouvrage que la tragédie de Mahomet avait déjà commencé, celui d'inspirer l'horreur de l'intolérance et du fanatisme; mais trop de gens, mon cher philosophe, sont intéressés à empêcher le progrès de la raison. Toutes les fois qu'on veut aujourd'hui rendre ridicules ou odieux des prêtres de quelque secte que ce soit, les nôtres regardent au dedans d'eux-mêmes, et se disent en grinçant les dents : *Mutato nomine, de me fabula narratur.*

Quant à la préface de cette tragédie, je suis depuis long-temps entièrement de votre avis sur Athalie. J'ai toujours regardé cette pièce comme un chef-d'œuvre de versification, et comme une très-belle tragédie de collége.

—— Je n'y trouve ni action ni intérêt ; on ne s'y
1769. ſoucie de perſonne, ni d'*Athalie* qui eſt une méchante carogne, ni de *Joad* qui eſt un prêtre inſolent, ſéditieux et fanatique, ni de *Joas* même que *Racine* a eu la mal-adreſſe de faire entrevoir, en deux endroits, comme un méchant garnement futur. Je ſuis perſuadé les idées de religion dont nous ſommes im dès l'enfance, contribuent, ſans que n nous en apercevions, au peu d'intérêt ſoutient cette pièce; et que, ſi on chang les noms, et que *Joad* fût un prêtre de *Ju* ou d'*Iſis*, et *Athalie* une reine de Perſe d'Egypte, cette pièce ſerait bien froide théâtre. D'ailleurs, à quoi ſert toute c prophétie de *Joad*, qu'à faire languir l'act qui n'eſt pas déjà trop animée? Je crois général (et je vais peut-être dire un blaſphèr que c'eſt plutôt l'art de la verſification, e celui du théâtre qu'il faut apprendre c *Racine*. J'en connais à qui je donnerais plus grand éloge, mais ils n'ont pas l'honne d'être morts.

On dit que vous êtes malade, mon c ami; et on ajoute que vous avez du chagr pour une cauſe qui me paraît bien juſte. ne ſaurais croire que cette cauſe ſoit réelle; par malheur elle l'était, elle me rappellera la belle tirade de la péroraiſon *Pro Milone*, q

commence par ces mots : *Hiccine vir patriæ natus, &c.* 1769.

Le contrôleur général eſt, dit-on, bien embarraſſé pour trouver de l'argent ; Dieu le père n'en trouverait pas. *Hippocrate*, *Eſculape*, et toute l'école de médecine ne rétabliraient pas un malade qui ſe donnerait tous les jours, à dîner et à ſouper, une indigeſtion. Ce ſera le cas de la France, tant qu'on n'y connaîtra pas l'économie. Adieu, mon cher maître ; je vous embraſſe de tout mon cœur. Mes reſpects à madame *Denis*.

1770.

LETTRE CX.

DE M. DE VOLTAIRE.

12 de janvier.

PREMIEREMENT, mon cher philosophe, il faut que je vous dise que j'ai vu, il y a quelque temps, une annonce intitulée, *Supplémens à l'Encyclopédie*, &c. Ce plan ou programme appelé *prospectus*, comme si nous manquions de mots français, commence ainsi :

» Des libraires associés avaient projeté de » refondre entièrement l'immense *Dictionnaire* » *de l'Encyclopédie*, et d'en faire un ouvrage » nouveau; mais on leur a représenté, &c. »

Il manquait à cet édit la formule, *car tel est notre plaisir*. Vous avez enrichi les libraires, et vous voyez qu'ils n'en sont pas plus modestes.

Il y a quelqu'un qui fait, dit-on, un petit supplément pour se réjouir; mais il ne fera aucune représentation à ces messieurs.

J'ai lu un petit Avis aux gens de lettres, par M. de *Falbaire*, auteur de l'*Honnête criminel*; il ne traite pas ces despotes avec tout le respect possible.

Je

Je ne ſais où en eſt actuellement l'affaire de *Luneau de Boisgermain*; j'imagine qu'elle s'en ira en fumée comme toutes les affaires qui traînent. 1770.

Je ſais à préſent qui vous a récité des vers ſur *Michon* ou *Michault*; je ſais qui vous a dit qu'ils étaient de moi. Il n'eſt point du tout honnête qu'*Achille* ait voulu combattre ſous les armes de *Patrocle*. Heureuſement il eſt aſſez ſage pour n'avoir point lâché ſon ouvrage dans le monde; mais je ne dois pas être content du procédé. Je lui pardonne, à condition qu'il aſſommera un bœuf-tigre quand il en rencontrera; mais je ne lui pardonne qu'à cette condition.

Je m'aperçois que je paſſe ma vie à pardonner; mais ce n'eſt pas à vous qui êtes mon vrai philoſophe, et qui rempliſſez tous les devoirs de la ſociété. Vos théorèmes ſur cet article ſont auſſi bons que ſur tout le reſte.

Eſt-il vrai que l'abbé *Alary* ſoit encore plus vieux et plus mal que moi? je l'en défie, car je n'en puis plus.

L'oncle et la nièce vous embraſſent de tout leur cœur.

1770.

LETTRE CXI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 25 de janvier.

MON cher confrère, mon cher maître, mon cher ami, je vous prie d'en croire mon tendre attachement pour vous; ſoyez sûr qu'on ne vous a pas dit vrai ſur la perſonne qu'on a accuſée auprès de vous. Il eſt vrai qu'un de vos amis et des miens me dit, il y a environ trois ou quatre mois, avoir entendu quelques morceaux d'un poëme intitulé, *Michault et Michel;* mais il ne m'en dit pas un ſeul vers, et n'ajouta abſolument rien qui pût me faire connaître ou même me faire ſoupçonner l'auteur. Il eſt d'ailleurs trop de vos amis pour qu'il puiſſe jamais avoir à ſe reprocher la moindre imprudence à votre égard, à plus ſorte raiſon l'ombre même de la calomnie. Perſonne ne vous rend juſtice avec plus de connaiſſance, et j'ajoute avec plus de courage; il vous en a donné des preuves publiques dans cette capitale des Velches, où ceux même qui courent en foule à vos pièces de théâtre n'oſent encore vous donner la place que vous méritez, et on peut dire de lui : *Repertus erat qui efferret quæ omnes animo agitabant.*

A cette occaſion, je veux vous faire part de ce que je penſais, il y a quelques jours, en liſant vos vers, et en les comparant à ceux de *Deſpréaux* et de *Racine*. Je penſais donc qu'en liſant *Deſpréaux*, on *conclut* et on *ſent* que ſes vers lui ont coûté; qu'en liſant *Racine*, on le *conclut* ſans le *ſentir*; et qu'en vous liſant, on ne le *conclut* ni ne le *ſent*; et je *concluais*, moi, que j'aimerais mieux être vous, que les deux autres. 1770.

Je n'ai point lu le *plan* ou *proſpectus* des *Supplémens à l'Encyclopédie*. L'impertinence des libraires ne m'étonne pas; j'en dirai pourtant un mot à *Panckoucke*; et je vous invite auſſi à lui faire ſur ce ſujet une petite correction fraternelle ou magiſtrale.

Je crois que l'affaire de *Luneau de Boisgermain* s'en ira en fumée. On voudrait bien, je crois, donner gain de cauſe aux libraires, mais on craint un peu le cri des gens de lettres, et c'eſt quelque choſe que ce cri retienne un peu les gens en place.

Avez-vous lu un ouvrage intitulé, *Dialogue ſur le commerce des blés*? il excite ici une grande fermentation. Cet ouvrage pourrait être de meilleur goût à certains égards, mais il me paraît plein d'eſprit et de philoſophie. Je voudrais ſeulement que l'auteur fût moins favorable au deſpotiſme; car, depuis les premiers

commis jusqu'aux libraires, j'ai presque
1770. autant d'aversion que vous pour les despotes.

Nous avons bien des confrères qui menacent ruine, l'abbé *Alary*, le président *Hénault*, *Paradis de Moncrif*, qui sera bientôt *Moncrif de paradis*. Ne vous avisez pas d'être leur compagnon de voyage, vous n'êtes pas fait pour cette compagnie; attendez plutôt que nous partions ensemble : pour peu que vous soyez pressé, je crois que je ne vous ferai pas attendre : j'ai des étourdissemens et un affaiblissement de tête qui m'annoncent le détraquement de la machine. Je vais essayer de vivre en bête pendant trois ou quatre mois; car je ne connais de remède que le régime et le repos. Adieu, mon cher ami; je vous embrasse de toute mon ame. Quand je me verrai prêt à mourir, je vous manderai, si je puis, le jour que j'aurai retenu ma place au coche.

LETTRE CXII. 1770.

DE M. DE VOLTAIRE.

31 de janvier.

RETABLISSEZ votre ſanté, mon très-cher philoſophe; j'en connais tout le prix, quoique je n'en aye jamais eu, *porrò unum eſt neceſſarium;* et ſans ce néceſſaire, adieu tout le plaiſir qui eſt plus néceſſaire encore.

Je vous avais bien dit que l'aventure de *Martin* était véritable. Le procureur général travaille actuellement à réhabiliter ſa mémoire; mais comment réhabilitera-t-on les *Martins* qui l'ont condamné? Le pauvre homme a expiré ſur la roue, et le tout par une mépriſe. Qu'on me diſe à préſent quel eſt l'homme qui eſt aſſuré de n'être pas roué!

Voici l'édit des libraires, tel que je l'ai reçu; c'eſt à vous à voir ſi vous l'enregiſtrerez. Pour moi, je déclare d'abord que je ne ſouffrirai pas que mon nom ſoit placé avant le vôtre et celui de M. *Diderot*, dans un ouvrage qui eſt tout à vous deux. Je déclare enſuite que mon nom ferait plus de tort que de bien à l'ouvrage, et ne manquerait pas de

réveiller des ennemis qui croiraient trouver
1770. trop de liberté dans les articles les plus meſurés. Je déclare de plus qu'il faut rayer mon nom, pour l'intérêt même de l'entrepriſe.

Je déclare enfin que, ſi mes ſouffrances continuelles me permettent l'amuſement du travail, je travaillerai ſur un autre plan qui ne conviendra pas peut-être à la gravité d'un *Dictionnaire encyclopédique*.

Il vaut mieux d'ailleurs que je ſois le panégyriſte de cet ouvrage, que ſi j'en étais le collaborateur.

Enfin ma dernière déclaration eſt que, ſi les entrepreneurs veulent gliſſer dans l'ouvrage quelques-uns des articles auxquels je m'amuſe, ils en ſeront les maîtres abſolus, quand mes fantaiſies auront paru. Alors ils pourront corriger, élaguer, retrancher, amplifier, ſupprimer tout ce que le public aura trouvé mauvais; je les en laiſſerai les maîtres.

Vous pourrez, mon très-cher philoſophe, faire part de ma réſolution à qui vous jugerez à propos; tout ce que vous ferez ſera bien fait : mais ſurtout portez-vous bien. Madame *Denis* vous fait ſes complimens; nous vous embraſſons tous deux de tout notre cœur.

LETTRE CXIII. 1770.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 22 de février.

Que vous êtes heureux, mon cher et illustre maître, de pouvoir, à votre âge de soixante et seize ans, vous occuper encore plusieurs heures par jour! pour moi, je suis obligé depuis six semaines de renoncer à toute espèce de travail, grâce à une faiblesse de tête qui me permet à peine de vous écrire. Elle me tourne presqu'autant qu'au nouveau contrôleur géneral, dont vous aurez appris les belles opérations; et aux pauvres libraires de l'*Encyclopédie*, dont vous aurez appris la déconfiture. Je voudrais bien aller partager votre solitude; mais je ne puis, dans l'état où je suis, m'exposer à changer de place, quoique je ne me trouve pas trop bien à la mienne.

Vous n'êtes que trop bien informé de l'affaire de *Martin*; il est très-vrai que le procureur général travaille à réhabiliter sa mémoire : cela fera grand bien au pauvre roué et à sa malheureuse famille dispersée et sans pain. En vérité, notre jurisprudence criminelle est le chef-

1770. d'œuvre de l'atrocité et de la bêtise. A propos, on dit que les *Sirven* ont été déclarés innocens au parlement de Toulouse; on ajoute que la tragédie des Guèbres a été ou doit être représentée sur le théâtre de cette ville. C'est ici le cas des poltrons révoltés, et on pourrait dire:

Quid domini facient, audent cùm talia fures?

Connaissez-vous le nouvel ouvrage de *la Harpe*, dont le sujet est une autre atrocité arrivée, il y a deux ans, dans un couvent de Paris, grâce encore à l'humanité et à la sagesse de nos lois ecclésiastiques, bien dignes de figurer avec nos lois criminelles? Cet ouvrage me paraît bien supérieur à tout ce qu'il a fait jusqu'à présent, et pourrait bien lui ouvrir incessamment les portes de l'académie. Que dites-vous de la traduction des *Géorgiques* de l'abbé *de Lille*? je doute que celle de *Simon le Franc* soit meilleure. A propos de vers, je me console dans mon inaction en lisant les vôtres, et je persiste dans ce que je vous disais, il n'y a pas long-temps, que *Despréaux* me paraît forger très-habilement les siens, ou si vous voulez, les travailler fort bien au tour, *Racine* les jeter parfaitement en moule, et vous les créer.

Vous ne m'avez rien répondu sur ce que je

vous ai mandé pour justifier un de vos plus zélés admirateurs, accusé très-injustement 1770.
auprès de vous? aurais-je eu le malheur de ne vous pas détromper? vous pouvez cependant être bien sûr que je vous ai dit la pure vérité.

Vous faites donc l'*Encyclopédie* à vous tout seul? Vous avez bien raison de dire qu'on a employé trop de manœuvres à cet ouvrage, et qu'on y a trop mis de déclamations. En vérité, on est bien bon d'en avoir tant de peur, et de ruiner par ce motif de pauvres libraires. C'est un habit d'*Arlequin*, où il y a quelques morceaux de bonne étoffe, et trop de haillons. Bonjour, mon cher et illustre maître; aimez-moi et portez-vous bien; mes respects à madame *Denis*. Le chevalier de *la Tremblaye* est en peine de savoir si vous avez reçu, il y a quelques mois, les remercîmens qu'il vous a faits au sujet, je crois, de vos œuvres que vous lui avez envoyées.

1770.

LETTRE CXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

28 de février.

Je ſuis bien étonné et bien affligé, mon cher philoſophe, de ne pas recevoir de vos nouvelles. Vous avez dû voir, par ma dernière lettre, que j'avais beſoin des vôtres.

Panckoucke m'écrit ſon déſaſtre. Il s'imagine qu'on fait une petite *Encyclopédie;* il ſe trompe, et je vous prie de le lui dire. On fait, par ordre alphabétique, un ouvrage qui n'a rien de commun avec le *Dictionnaire encyclopédique*, et dans lequel on rend à cet ouvrage immenſe la juſtice qui lui eſt due. On y parle de vous comme vous méritez qu'on en parle; ce ſont des médailles qu'on frappe à votre honneur.

Voilà de quoi il eſt queſtion. Vous devriez bien donner ſigne de vie à ceux qui ne vivent que pour vous témoigner leur zèle.

La ville de Genève n'eſt plus ſocinienne, elle eſt iroquoiſe ; on s'y égorge, on y aſſaſſine des femmes groſſes, des vieillards de quatre-vingts ans ; huit perſonnes ont été aſſaſſinées, quatre en ſont mortes ; tout eſt

en combuſtion, tout eſt en arme, et ce n'eſt pourtant pas au nom du Seigneur. 1770.

Tout capucin que je ſuis, j'étends ma miſéricorde juſque ſur Genève; car vous ſavez peut-être que non-ſeulement j'ai reçu mes lettres patentes de frère *Amatus de Lamballa*, notre général, réſidant à Rome, mais que je ſuis père temporel des capucins de mon petit pays. Je vous donne ma malédiction ſi vous ne m'écrivez pas, et ſi vous ne me mandez pas ce que vous ſavez de l'aſſemblée du clergé.

Avez-vous lu la Religieuſe de *la Harpe*?

† *Frère V.* capucin indigne.

1770.

LETTRE CXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

3 de mars.

Je commence à être dans le cas de notre pauvre *Damilaville*, mon cher philoſophe, malgré mon cordon de St *François*.

J'ai reçu votre lettre dans le temps même que je venais de me plaindre de vous; elle m'a bien conſolé.

Vraiment je ſerai très-ſatisfait, pourvu qu'on ne m'impute pas ce qui n'eſt pas de moi. Vous ſavez bien que, dans les circonſtances où je ſuis, une telle accuſation me ſerait plus mortelle que la groſſeur qui me vient à la gorge. Je m'en rapporte à votre prudence, et je ſuis perſuadé que celui qui vous a confié ſon ouvrage le tiendra ſecret. Il ne ſervirait qu'à lui attirer la haine de deux cents perſonnes toujours très-redoutables quand elles ſont réunies : cela pourrait l'empêcher d'être de l'académie. Je l'aime, je l'eſtime, je ſuis ſon partiſan le plus déclaré et le plus invariable; je compte ſur ſon amitié. Les philoſophes doivent ſe tenir ſerrés comme la phalange macédonienne.

Siryen va prendre ses premiers juges à partie au parlement de Toulouse. On l'y protége hautement; mais ce qui vous surprendra, c'est que l'abbé *Audra*, parent et ami de l'abbé *Morellet*, docteur de sorbonne comme lui, professeur d'histoire à Toulouse, enseigne publiquement mon Histoire générale. Il a fait plus, il l'a fait imprimer à l'usage des colléges, avec privilége. Un vicaire l'a brûlée devant sa porte; le premier président l'a envoyé prendre par deux huissiers, et l'a menacé du cachot en pleine audience. Presque tout le parlement court aux leçons de l'abbé *Audra*. On ne reconnaît plus ce corps; la philosophie commence à expier le sang des *Calas* : quel plaisir pour un pauvre capucin comme moi!

1770.

Voici la première feuille d'un ouvrage qu'on imprime en Hollande; elle m'est tombée entre les mains. Je me flatte, mon très-cher et très-véritable philosophe, que vous m'en direz votre avis. Je vous embrasse en St *François* et en St *Cucufin*.

1770.

LETTRE CXVI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 9 de mars.

Nos lettres se sont croisées, mon cher et illustre maître. Vous avez dû voir par la mienne que, si je ne vous ai pas répondu plutôt, c'est que depuis six semaines j'ai l'honneur d'être imbécille; plaignez-moi donc et ne me grondez pas. Tous nos amis communs sont témoins de mon tendre attachement pour vous; aux sentimens de qui rendriez-vous justice, si vous ne la rendiez pas aux miens?

Je verrai *Panckoucke*, et je le tranquilliserai, si cependant un pauvre diable, qui a cent mille écus en papier sous un hangar à la bastille, peut être dûment tranquillisé. Je ne comprends pas, je vous l'avoue, pourquoi on veut empêcher de répandre dans le royaume et en Europe quatre mille exemplaires de l'*Encyclopédie*, lorsqu'il y en a déjà quatre mille de distribués.

On s'égorge donc dans Genève, Dieu merci, et ce n'est pas pour la consubstantialité ou consubstantiabilité du verbe. A quoi pense

l'orateur *Vernet* de ne pas faire comme ce philosophe dont parle *Tacite*, d'aller se mettre entre les deux armées, *bona pacis et belli mala differens*; il y attraperait quelque coup de fusil ou de broche, et ce serait grand dommage. 1770.

Oui, vraiment, je sais que vous êtes devenu capucin, et je vous fais mon compliment sur cette nouvelle dignité séraphique. Ne vous avisez pas au moins de vous faire jésuite, surtout en Bretagne, car ils y sont actuellement très-mal menés, et on vient de les en chasser pour prix des troubles qu'ils y excitent depuis trois à quatre ans. Le roi de Prusse me mande qu'il est le meilleur ami du cordelier pape, et que le successeur de *Barjone* le regarde, tout hérétique qu'il est, comme le soutien de sa garde prétorienne-ignatienne, que les autres majestés très-chrétiennes et très-catholiques voudraient lui faire chasser. Je ne doute point que le nouveau sujet de frère *Amatus de Lamballa* ne devienne bientôt aussi le meilleur ami de frère *Ganganelli*. Si vous allez jamais lui baiser les pieds et servir sa messe, avertissez-moi, je vous prie, car je veux au moins l'aller sonner.

On est bien plus occupé dans ce moment du contrôleur général et de ses opérations (vraiment chirurgicales) que de l'assemblée

du clergé. Je ne doute point que cette aſſem-
1770. blée ne ſe paſſe comme toutes les autres à payer, à clabauder, et à ſe faire moquer d'elle. Quand on aura ſon argent, on lui dira comme *Harpagon : Nous n'avons que faire de vos écritures ;* et tout le monde s'en ira content.

Oui, j'ai lu la Religieuſe de *la Harpe*, et je trouve qu'il n'a rien fait qui en approche. Ne penſez-vous pas de-même? Adieu, mon cher et illuſtre ami ; croyez que je ſuis et ſerai toujours *tuus ex animo.*

Que dites-vous des *Géorgiques* de l'abbé *de Lille*, et du livre de l'abbé *Galiani?*

LETTRE

1770.

LETTRE CXVII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 11 de mars.

Nos lettres vont toujours se croisant, mon cher et illustre confrère. J'ai reçu le cahier que vous m'avez envoyé. Je suis touché, comme je le dois, de votre confiance; et je vous envoie, puisque vous le voulez, mes petites observations.

Page 7. Ce n'est point à la tête du troisième volume de l'*Encyclopédie*, mais à la tête du septième que se trouve l'éloge de *du Marsais*.

Page 8. Je crois cette digression déplacée pour plusieurs raisons. 1°. Parce que les secours dont il s'agit, si je suis bien instruit, ont été très-modiques, et si je ne me trompe, pour une seule personne, et de plus accordés de mauvaise grâce, et en déclarant qu'on n'aime point les gens de lettres ni les philosophes; c'est en effet ce qu'on a prouvé en plus d'une occasion. 2°. Parce que je crois qu'un homme en place, qui aide les gens de lettres du *bien de l'Etat*, pense et agit plus noblement pour elles et pour l'Etat, que celui qui leur donne

1770. des ſecours de ſon propre bien, ſurtout s'ils ſont donnés comme je viens de le dire. 3°. Parce que je crains que ces éloges, donnés dès le commencement d'un dictionnaire dans un article qui ne les amène pas, et à propos de la voyelle *a*, ne paraiſſent de l'adulation, et ne préviennent le lecteur contre un ouvrage d'ailleurs excellent.

Page 9. Les remarques ſur l'orthographe de *françois* ſont très-juſtes; mais on ferait peut-être bien d'ajouter que *français* ne repréſente guère mieux la prononciation, et qu'on devrait écrire *francès*, comme *procès*. C'eſt un autre abus de notre écriture que cet emploi d'*ai* pour *e*.

Page 12. Les *hiatus* ſont ſans doute un défaut en général; mais, 1°. il y a des hiatus à chaque moment au milieu des mots, et ces hiatus ne choquent point; croit-on qu'*ilia*, inteſtins, ſoit plus choquant qu'*il y a* dans notre langue? 2°. Ne devrait-on pas dire que c'eſt une puérilité, et ſouvent un défaut contraire à la ſimplicité et à la naïveté du ſtyle, que le ſoin minutieux d'éviter les hiatus dans la proſe, comme le pratique l'abbé de *la Bletterie*? *Cicéron* ſe moque dans ſon *Orator* de l'hiſtorien *Théopompe*, qui s'était trop occupé de ce ſoin ridicule. Il me ſemble qu'au mot *hiatus* ou *bâillement*, on pourrait faire à

ce ſujet un article plein de goût. 3°. Notre poëſie même me paraît ridicule ſur ce point; 1770.
on rejette, *j'ai vu mon père immolé à mes yeux*, et on admet *j'ai vu ma mère immolée à mes yeux*, quoique l'*hiatus* du ſecond vers ſoit beaucoup plus rude. 4°. Il *a Antoine en averſion*, n'eſt point proprement le concours de deux *a*; parce que *an* eſt une voyelle naſale très-différente de *a*. 5°. Pourquoi eſt-ce un défaut qu'un verbe ne ſoit qu'une ſeule lettre; qu'importe qu'on y employe une ſeule lettre ou pluſieurs? le ſeul défaut, c'eſt l'identité de la prépoſition *à* et du verbe *a*.

Page 13. Vers la fin, ne faut-il pas dire; *vous voyez très-rarement dans Virgile une voyelle ſuivie du mot commençant* PAR LA MÊME *voyelle*; car rien n'eſt plus commun, ce me ſemble, dans *Virgile* et dans tous les poëtes qu'une rencontre de *deux voyelles différentes*. D'ailleurs il y a, ce me ſemble, dans *Virgile*, et aſſez fréquemment, des éliſions encore plus rudes que *arma amens*; comme, *multùm ille et terris*, &c. et mille autres ſemblables. Voilà bien du bavardage dont j'aurais dû me diſpenſer, en ſongeant au proverbe *ne ſus Minervam*. L'auteur devrait bien conſoler mon imbécillité (qui dure toujours), en m'envoyant la ſuite de l'ouvrage, ſi elle lui tombe entre les mains. J'embraſſe de tout mon cœur mon

1770. illuſtre et reſpectable confrère, et je lui fais mon compliment ſur le ſuccès de *Sirven*, dont l'humanité lui eſt uniquement redevable. J'ai reçu, il y a quelque temps, par l'abbé *Audra* lui même, l'*Hiſtoire générale abrégée*, et je lui en ai écrit une lettre de remercîmens, de félicitation et d'encouragement.

LETTRE CXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

19 de mars.

MON cher philoſophe, mon cher ami, vous êtes aſſurément fort modeſte, car vous traitez bien mal vos panégyriſtes qui n'ont entrepris cet ouvrage que pour vous rendre hommage.

Si l'imprimeur a mis 3 pour 7, cela ſe corrigera aiſément.

Vous avez toujours ſur le bout du nez un certain homme. Le contrôleur général vient de me prendre deux cents mille francs, ſeul bien libre que j'avais et dont je puſſe diſpoſer; de ſorte que, s'il ne me les rend point, je n'ai pas de quoi récompenſer mes domeſtiques après ma mort. L'autre, au contraire,

m'a accordé ſur le champ toutes les grâces que je lui ai demandées, places, argent, hon- 1770.
neurs ; et je ne lui ai jamais rien demandé pour moi. Vous devriez me mépriſer, ſi je ne l'aimais pas.

Il me paraît que *français* doit avoir la préférence ſur *francès*. 1°. Parce que dans pluſieurs livres nouveaux on emploie *français* et non pas *francès*. 2°. Parce qu'on doit écrire je *fais*, tu *fais*, il *fait*, et non pas je *fès*, tu *fès*, il *fet*. 3°. Parce que la diphthongue *ai* indique bien plus ſurement la prononciation qu'un accent qu'on peut mettre de travers, qu'on peut oublier, et que les provinciaux prononcent toujours mal.

4°. Parce que la diphthongue *ai* a bien plus d'analogie avec tous les mots où elle eſt employée.

5°. Parce qu'elle montre mieux l'étymologie. Je *fais*, *facio*, je *plais*, *placeo*, je *tais*, *taceo*. Vous voyez qu'il y a toujours un *a* dans le latin.

Je fais une grande différence entre les bâillemens des voyelles au milieu des mots, et les bâillemens entre les mots, parce que les ſyllabes d'un mot ſe prononcent tout de ſuite, et qu'on doit très-ſouvent, dans le diſcours ſoutenu, ſéparer un peu les mots les uns des autres.

1770. Je fais encore une grande différence entre le concours des voyelles et le heurtement des voyelles. *Il y a* long-temps que je vous aime : cet *il y a* eſt fort doux ; *il alla à Arles*, eſt un heurtement affreux.

Nous avons voyelle qui entre et voyelle qui n'entre point. Je dirais hardiment dans une comédie de bas comique : *Il y a plus d'un mois que je ne vous ai vu.*

Je n'aime point un verbe en monoſyllabes. Nos barbares de Velches ont fait *il a* d'*habet*. *L'abbé Audra a à Toulouſe un*, *&c.*

J'avoue qu'il y a un peu d'arbitraire dans mon euphonie ; chacun a l'oreille faite comme il peut.

Un *e* ne me paraît point choquer un *e*, comme *a* choque un *a*.

Immolée à mon père n'écorche point mon goſier, parce que les deux *e* font une ſyllabe longue. *Immolé à mon père* m'écorche, parce qu'*e* eſt bref. Je peux avoir tort en voyelles et en conſonnes ; mais je crois que ſi les vers des *Quatre ſaiſons* et de la Religieuſe flattent mon oreille, et ſi tant d'autres vers la déchirent, c'eſt que MM. de *Saint-Lambert* et de *la Harpe* ont ſenti comme je ſens.

Je vous demande très-humblement pardon de toutes ces pauvretés ; elles ſont au-deſſous de vous, je le ſais bien ; il ne faut pas parler

d'a, b, c, à *Newton*. J'espère qu'il y aura quelques articles plus amusans pour votre imbécillité. Vous êtes imbécille, à ce que je vois, comme *Archimède* et *Tacite*, quand ils étaient las de travailler. 1770.

Ne m'oubliez pas auprès de M. de *Saint-Lambert*. Madame *Denis* et moi, nous vous embrassons de tout notre cœur. *V.*

Vous me demandez ce que je pense de la Religieuse, des *Géorgiques* et de l'exportation des blés.

Je dis anathême à quiconque ne pleurera pas en lisant la Religieuse.

A quiconque ne rira pas des facéties de *Galiani*, lequel pourrait bien avoir raison sous le masque.

Et à quiconque ne sera pas charmé de voir *Virgile* traduit mot à mot avec élégance.

Puisque je suis en train d'excommunier, et que c'est mon droit, en qualité de capucin, j'excommunie aussi les gens sans goût et sans connaissance de la campagne, qui n'aiment pas les *Quatre saisons* de M. de *Saint-Lambert*.

Bonsoir, mon cher philosophe; je suis bien malade, mais je prends cela *de la part d'où ça vient*.

1770.

LETTRE CXIX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, le 26 de mars.

MON cher et illuftre ami, je pourrais vous dire comme *Agrippine : non, non, mon intérêt ne me rend point injufte.* Je fais que la perfonne dont vous me parlez fait profeffion de haine pour la philofophie et les lettres ; je ne fais pas non plus fi l'Etat a plus à s'en louer que la philofophie ; mais je lui reconnais des qualités très-louables, et je fais qu'en particulier vous avez à vous en louer beaucoup. Je trouve feulement que fon éloge eût été mieux placé dans cent autres endroits du *Dictionnaire*, qu'il ne l'eft à la première page, et à propos de la lettre *A.* A l'égard du contrôleur général, que Dieu abfolve, il me fait auffi perdre à moi environ cinq à fix cents livres, et c'eft le denier de la veuve. Jufqu'à préfent, nous voyons comment il fait prendre ; le temps nous fera voir comment il faura payer. Tout mis en balance, la perfonne que vous louez me paraît en effet la plus louable de fes femblables ; vous en avez loué

d'autres

d'autres qui assurément le méritaient moins, et dont vous n'avez pas eu depuis à vous louer beaucoup. 1770.

A l'égard de notre petite controverse poëtique et grammaticale, je conviens d'abord que *françois* est absurde, et que *français* est plus raisonnable; mais pourquoi employer deux lettres *ai*, pour marquer un son simple comme celui de l'*e* dans *procès?* La raison de l'étymologie me paraît faible, car il y a mille autres mots où l'orthographe fait faux bond à l'étymologie, et avec raison, parce que la première règle, et la seule raisonnable, est d'écrire comme on prononce : les Italiens nous en donnent l'exemple, et nous devrions le suivre.

Mon oreille est assurément la très-humble servante de la vôtre; mais *immolée à mes yeux* me paraît plus dur qu'*immolé à mes yeux*, par la raison même que vous apportez du contraire, celle de la prolongation de la voyelle. Croyez-vous d'ailleurs que *la hauteur, un héros, tout le camp ennemi, disperse tout son camp à l'aspect de Jéhu*, et mille autres heurtemens semblables ne soient pas plus écorchans qu'une simple rencontre de voyelles que nos règles interdisent? Ces règles vous paraissent-elles bien conséquentes? Je conviens qu'il *alla à Arles* est affreux; mais je

1770. voudrais qu'on ne fît pas plus de grâce aux autres heurtemens que j'ai cités, et qui me paraissent comme ces grands seigneurs qui ne se font respecter qu'à force de morgue.

Vous ne savez donc pas que notre secrétaire *Duclos* est absent depuis trois semaines : on prétend qu'il est allé négocier avec M. de *la Chalotais ;* on assure même que sa négociation n'a pas réussi : je n'en sais pas plus là-dessus que le public, qui pourrait bien n'en rien savoir.

Priez Dieu pour l'ame de l'archidiacre *Trublet*, mort à Saint-Malo le 14, après avoir porté l'aumusse pendant quatre ans avec grande édification. Son *Journal chrétien* a dû lui faire ouvrir les deux battans du paradis. J'espère que nous aurons *Saint-Lambert* à sa place, et qu'il pourra nous consoler de cette perte.

Priez Dieu surtout, mon cher ami, pour ma pauvre tête, car je n'en ai plus ; il ne me reste qu'un cœur pour vous aimer, et une plume pour vous le dire.

LETTRE CXX. 1770.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, le 12 d'avril.

M. *Duclos* eſt arrivé, il y a dix ou douze jours, mon cher et illuſtre maître. Vous n'ignorez pas, ſans doute, qu'il était allé à Saintes, pour négocier avec M. de *la Chalotais* qui n'a voulu entendre à rien, et qui ne demande qu'à être jugé et à retourner à ſes fonctions. Voilà l'affaire de M. le duc d'*Aiguillon* entamée; elle pourrait devenir très-ſérieuſe, mais elle pourrait bien auſſi n'aboutir à rien, comme il n'arrive que trop dans ce drôle de pays.

Le libraire *Panckoucke*, qui voit toujours ſes cent mille écus en l'air, par la déconfiture de l'*Encyclopédie*, ſe propoſe d'aller inceſſamment vous rendre ſes hommages. C'eſt un honnête garçon dont je crois que vous ſerez content, quoiqu'il ait fait, pendant quelque temps, comme vous le lui avez dit, la litière de maître *Aliboron*, qui même lui doit encore beaucoup d'argent.

Nous attendons de belles fêtes qui feront,

à ce qu'on dit, magnifiques; en attendant,
1770. nous n'avons pas le fol ou le fou; nous danſerons bien, et nous rirons tant bien que mal, mais nous mourrons de faim. Quant à moi, j'ai toujours aſſez peu d'envie de rire, attendu mon imbécillité qui continue; mais cette imbécillité ne m'empêchera pas de vous chérir et de vous honorer comme je le dois.

LETTRE CXXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 27 d'avril.

Il n'y a pas d'apparence, mon cher philoſophe, mon cher ami, que ce ſoit à *Voltaire* vivant; ce ſera à *Voltaire* mourant, car je n'en puis plus; et depuis quelques jours, je ſens que je ſuis au bout de mon écheveau. Je me regarde dans votre entrepriſe illuſtre comme votre prête-nom. On veut dreſſer un monument contre le fanatiſme, contre la perſécution; c'était vous, c'était *Diderot* qu'il fallait mettre là; je me tiens pierre d'attente.

N'allez pas, au reſte, y mettre une barbe de capucin; car, tout capucin que je ſuis, je n'en porte point la barbe.

Il ne ferait pas mal que *Frédéric* se mît au rang des souscripteurs ; cela épargnerait de l'argent à des gens de lettres trop généreux qui n'en ont guère. Il me doit cette réparation ; et vous êtes le seul qui soyez à portée de lui proposer cette bonne œuvre philosophique. Il vous a envoyé, sans doute, le petit ouvrage qu'il a composé en dernier lieu, dans le goût de *Marc-Aurèle*, pendant qu'il avait la goutte : cela sent encore plus son *Frédéric* que son *Marc-Aurèle*. 1770.

Adieu, mon digne et illustre ami ; et si mon mal de poitrine augmente, adieu pour toujours.

1770.

LETTRE CXXII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 30 de mai.

C'EST M. *Pigal* qui vous remettra lui-même cette lettre, mon cher et illuftre maître. Vous favez déjà pourquoi il vient à Ferney, et vous le recevrez comme *Virgile* aurait reçu *Phidias*, fi *Phidias* avait vécu du temps de *Virgile*, et qu'il eût été envoyé par les Romains pour leur conferver les traits du plus illuftre de leurs compatriotes. Avec quel tendre refpect la poftérité n'aurait-elle pas vu un pareil monument, s'il avait pu exifter? Elle aura, mon cher et illuftre maître, le même fentiment pour le vôtre. Vous avez beau dire que vous n'avez plus de vifage à offrir à M. *Pigal*, le génie, tant qu'il refpire, a toujours un vifage, que le génie fon confrère fait bien trouver; et M. *Pigal* prendra, dans les deux efcarboucles dont la nature vous a fait des yeux, le feu dont il animera ceux de votre ftatue. Je ne faurais vous dire, mon cher et refpectable confrère, combien M. *Pigal* eft flatté du choix qui a été fait de

lui pour ériger ce monument à votre gloire, ——
à la fienne et à celle de la nation françaife. 1770.
Ce fentiment feul le rend auffi digne de votre amitié, qu'il l'eft déjà de votre eftime. C'eft le plus célèbre de nos artiftes qui vient, avec enthoufiafme, pour tranfmettre aux fiècles futurs la phyfionomie et l'ame de l'homme le plus célèbre de notre fiècle; et, ce qui doit encore plus toucher votre cœur, qui vient, de la part de vos admirateurs et de vos amis, pour éternifer fur le marbre leur attachement et leur admiration pour vous. Avec tant de titres pour être bien reçu, M. *Pigal* n'a pas befoin de recommandation; cependant il a défiré que je lui donnaffe pour vous une lettre dont il eft fi fort en droit de fe paffer; mais ce défir même eft une preuve de fa modeftie, et par conféquent un nouveau titre pour lui auprès de vous. Adieu, mon cher et illuftre et ancien ami; renvoyez-nous M. *Pigal* le plutôt que vous pourrez, car nous fommes preffés de jouir de fon ouvrage. Je ne vous dis rien de moi, finon que je fuis toujours imbécille; mais cet imbécille vous aimera, vous refpectera et vous admirera, tant qu'il lui reftera quelque faible étincelle de ce bon ou mauvais préfent appelé *raifon*, que la nature nous a fait. Je vous embraffe de tout mon cœur.

1770. P. S. Un très-grand nombre de gens de lettres a déjà contribué, et un plus grand nombre a promis d'imiter leur exemple. M. le maréchal de *Richelieu* et plusieurs personnes de la cour ont contribué aussi; M. le duc de *Choiseul* et beaucoup d'autres promettent de s'y joindre. Je ne doute pas que plus d'un prince étranger n'en fît autant, si vos compatriotes n'étaient jaloux d'être seuls; cependant ils feraient volontiers à votre gloire le sacrifice de leur délicatesse. Adieu, adieu.

LETTRE CXXIII. 1770.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 8 de juin.

MON cher et illuſtre confrère, cette lettre vous ſera remiſe par M. *Panckoucke* que vous connaiſſez depuis long-temps, et dont vous m'avez ſouvent parlé, dans vos lettres, avec eſtime et avec intérêt. J'eſpère que cet intérêt augmentera encore, s'il eſt poſſible, par celui que je prends à M. *Panckoucke*, et par la connaiſſance que vous aurez de l'honnêteté de ſon caractère, et des ſentimens de reſpect et d'attachement dont il eſt rempli pour vous. Il va à Genève pour des affaires qui l'intéreſſent, et je l'ai aſſuré que vous ne lui refuſeriez pas vos bontés et vos conſeils. Il vous contera tous les malheurs qu'a eſſuyé l'infortunée *Encyclopédie*, et le beſoin qu'elle a que les honnêtes gens et les philoſophes faſſent un bataillon carré pour la ſoutenir. J'eſpère qu'il m'apprendra en quel état eſt l'ouvrage que vous avez entrepris, et qui fera ſi utile à la perfection du nôtre. Je vous recommande le ſuiſſe de *Félice* et ſes coopérateurs, au nombre deſquels ſont quelques

1770. polissons d'écrivailleurs français, qui prétendent, à ce qu'on dit, élever autel contre autel. A en juger par les programmes du *prospectus* qu'ils ont publiés, ce sera de la besogne bien faite; et je ne doute pas que cette *société de gens de lettres*, soi-disant, ne renferme *plusieurs suisses de porte*, nouvellement arrivés de Zug ou d'Underwald. Quoi qu'il en soit, mon cher et illustre maître, je vous demande vos bontés et votre amitié pour M. *Panckoucke*; et j'espère que quand vous l'aurez vu, vous l'en trouverez digne, et que ma recommandation lui deviendra tout-à-fait inutile. Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE CXXIV. 1770.

DE M. DE VOLTAIRE.

11 de juin.

MON cher ami, mon cher philosophe, êtes-vous toujours bien imbécille à la manière de *Locke* et de *Newton*? Prêtez-moi un peu de votre bêtise, j'en ai grand besoin. On dit que vous nous donnez pour confrère monsieur l'archevêque de Toulouse, qui passe pour une bête de votre façon, très-bien disciplinée par vous. Savez-vous quand les bêtes d'une autre espèce cesseront d'être assemblées? cela est assez important pour ce pauvre *Panckoucke*.

Répondez, je vous prie, à une autre question. Le roi de Prusse vous a envoyé, sans doute, son petit écrit contre un livre imprimé cette année, intitulé *Essai sur les préjugés*; ce roi a aussi les siens qu'il faut lui pardonner: on n'est pas roi pour rien. Mais je voudrais savoir quel est l'auteur de cet *Essai* contre lequel sa majesté prussienne s'amuse à écrire un peu durement. Serait-il de *Diderot*? serait-il de *Damilaville*? serait-il d'*Helvétius*? peut-être ne le connaissez-vous point; je le crois

imprimé en Hollande. L'auteur, quel qu'il soit,
1770. me paraît ressembler à *le Clerc de Montmerci*: il a de la force, mais il fait trop de prose, comme l'autre fait trop de vers.

Il faut que je vous dise un mot de la plaisanterie de l'effigie. Le vieux magot que *Pigal* veut sculpter sous vos auspices, a perdu toutes ses dents, et perd ses yeux; il n'est point du tout sculptable; il est dans un état à faire pitié. Conseillez, je vous en prie, à votre *Phidias* de s'en tenir à la petite figure de porcelaine faite à Sève, qui lui servirait de modèle. J'aimerais bien mieux avoir votre buste que tout autre.

Bonsoir, mon très-cher philosophe; badinez avec la vie, elle n'est bonne qu'à cela.

LETTRE CXXV. 1770.

DE M. DE VOLTAIRE.

21 de juin.

Vous qui, chez la belle Hippatie, (*)
Tous les vendredis raiſonnez
De vertu, de philoſophie,
Et tant d'exemples en donnez,

Vous ſaurez que, dans ma retraite,
Aujourd'hui Phidias-Pigal
A deſſiné l'original
De mon vieux et maigre ſquelette.

Chacun rit vers le mont Jura,
En voyant cet honneur inſigne;
Mais la France entière dira
Combien vous en étiez plus digne.

C'eſt un beau ſoufflet, mon cher et vrai philoſophe, que vous donnez au fanatiſme et aux lâches valets de ce monſtre. Vous employez l'art du plus habile ſculpteur de l'Europe, pour laiſſer un témoignage d'amitié

(*) Madame *Necker.*

1770. à votre vieil enfant perdu, à l'ennemi des tyrans, des *Pompignans* et des *Frérons*, &c. Vous écrasez, sous ce marbre, la superstition qui levait encore la tête.

M. le duc de *Choiseul* se joint à vous, et c'est en qualité d'homme de lettres; car je vous assure qu'il fait des vers plus jolis que tous ceux qu'on lui adresse; et soyez très-certain que, sans *Palissot* fils de son avocat, et sans *Fréron* qui a été son régent au collége des jésuites, il aurait été votre meilleur ami: je le crois actuellement entièrement revenu.

Pour moi, je lui ai presqu'autant d'obligation qu'à vous. Vous savez dans quel affreux désordre est tombée cette malheureuse petite république de Genève. Les sociniens sont devenus assassins. J'ai recueilli vingt familles émigrantes; j'ai établi une manufacture de montres chez moi; M. le duc de *Choiseul* les a protégées, et a fait acheter par le roi plusieurs de leurs ouvrages. Vous voyez si son nom ne doit pas être placé à côté du vôtre dans l'affaire de la statue.

A l'égard de *Frédéric*, je crois qu'il est absolument nécessaire qu'il soit de la partie. Il me doit, sans doute, une réparation comme roi, comme philosophe et comme homme de lettres; ce n'est pas à moi à la lui demander, c'est à vous à consommer votre ouvrage. Il

ſaut qu'il donne. Par quelque ſomme qu'il contribue, madame *Denis* donnera toujours 1770. vingt fois plus que lui ; elle eſt au rang des artiſtes les plus célèbres, en ſait de croches et de doubles croches.

M. *Pigal* m'a fait parlant et penſant, quoique ma vieilleſſe et mes maladies m'aient un peu privé de la penſée et de la parole ; il m'a fait même ſourire : c'eſt apparemment de toutes les ſottiſes que l'on fait tous les jours dans votre grande ville, et ſurtout des miennes. Il eſt auſſi bon homme que bon artiſte ; c'eſt la ſimplicité du vrai génie.

J'ai vu le deſſin du mauſolée du maréchal de *Saxe* ; ce ſera le plus grand et le plus beau morceau de ſculpture qui ſoit peut-être en Europe. Il m'a fait l'honneur de me dire, avec ſa naïveté dépouillée de tout amour propre, qu'il avait conçu le deſſein des accompagnemens de la ſtatue du roi qu'il a faite pour Rheims, ſur ces paroles qu'il avait lues dans le Siècle de *Louis XIV* : *C'eſt un ancien uſage des ſculpteurs de mettre des eſclaves aux pieds des ſtatues des rois ; il vaudrait mieux y repréſenter des citoyens libres et heureux.*

Il communiqua cette idée à M. *Bertin* qui, en qualité de miniſtre d'Etat, et plus encore de citoyen, la ſaiſit avec chaleur, et doubla ſa récompenſe : ainſi c'eſt à lui que nous

1770. devons l'abolition de cette coutume barbare de ſculpter l'eſclavage aux pieds de la royauté. Il faut eſpérer du moins que cette lâcheté inſultante à la nature humaine ne reparaîtra plus ; il faut eſpérer auſſi qu'en figurant des citoyens heureux béniſſant leurs maîtres, jamais les artiſtes ne mentiront à la poſtérité.

Adieu, mon grand philoſophe, mon cher ami et mon ſoutien.

LETTRE CXXVI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 30 de juin.

Vous avez dû, mon cher maître, recevoir une lettre de moi par M. *Pigal*, et une autre par M. *Panckoucke ;* celle-ci ne ſera pas longue, car, à mon imbécillité continue, s'eſt joint, depuis quelques jours, une profonde mélancolie. Je crois que je ſerai votre précurſeur dans l'autre monde, ſi cela continue ; je voudrais bien pourtant, après vous y avoir annoncé, ne pas vous y voir arriver de long-temps. Nous avons élu, lundi dernier, monſieur l'archevêque de Touloufe à la place du

duc de *Villars*, et assurément nous ne perdons pas au change. Je crois cette acquisition une des meilleures que nous puissions faire dans les circonstances présentes. Il ne sera reçu qu'après l'assemblée du clergé, qui finira dans les derniers jours d'auguste. 1770.

Oui, le roi de Prusse m'a envoyé son écrit contre l'*Essai sur les préjugés*. Je ne suis point étonné que ce prince n'ait pas goûté l'ouvrage; je l'ai lu depuis cette réfutation, et il m'a paru bien long, bien monotone et trop amer. Il me semble que ce qu'il y a de bon dans ce livre, aurait pu et dû être noyé dans moins de pages; et je vois que vous en avez porté à peu-près le même jugement. Nous avons eu des nouvelles de l'arrivée de *Pigal*, et de la bonne réception que vous lui avez faite. Savez-vous que *Jean-Jacques Rousseau* m'a envoyé sa contribution, et que ce *Jean-Jacques* est actuellement à Paris? Adieu, mon cher maître; je n'ai pas la force de vous en écrire davantage, mais je n'ai pas voulu tarder plus long-temps à répondre à vos questions. Je vous embrasse et vous aime de tout mon cœur.

1770.

LETTRE CXXVII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 2 de juillet.

MON cher et illustre ami, j'ai reçu à la fois, par *Marin*, deux de vos lettres, et je me hâte de répondre aux articles essentiels; car je ne vous écrirai pas une longue lettre, étant toujours imbécille, triste, et presqu'entièrement privé de sommeil.

Je n'aime ni n'estime la personne de *Jean-Jacques Rousseau*, qui, par parenthèse, est actuellement à Paris; j'ai fort à me plaindre de lui; cependant je ne crois pas que ni vous ni vos amis deviez refuser son offrande. Si cette offrande était indispensable pour l'érection de la statue, je conçois qu'on pourrait se faire une peine de l'accepter; mais qu'il souscrive ou non, la statue n'en sera pas moins érigée; ce n'est plus qu'un hommage qu'il vous rend, et une espèce de réparation qu'il vous fait. Voilà du moins comme je vois la chose, et ceux de vos amis à qui j'ai fait part de votre répugnance me paraissent penser comme moi.

Quant à *la Beaumelle*, il n'en eſt pas de même ; c'eſt un homme décrié et déshonoré, ainſi que *Fréron* et *Paliſſot ;* il ne ſerait pas juſte de mettre *Jean-Jacques Rouſſeau* dans la même claſſe : cependant ſi vous inſiſtez, je verrai avec nos amis communs le parti qu'il faudra prendre. On ne pourrait lui rendre ſa ſouſcription que comme aſſocié étranger, ce qui aurait un inconvénient, car alors comment y admettre le roi de Pruſſe ? *Rouſſeau* ne manquerait pas de jeter les hauts cris. Je vous invite donc à ſouffrir ſon offrande. A l'égard de *Frédéric*, je lui écrirai à ce ſujet, puiſque vous le déſirez, et certainement je ne négligerai rien pour l'engager à ſe joindre à nous. 1770.

Je ſais, mon cher maître, qu'on vous a écrit de Paris, pour tâcher d'empoiſonner votre plaiſir, que ce n'eſt point à l'auteur de la Henriade, de Zaïre, &c. que nous élevons ce monument, mais au deſtructeur de la religion. Ne croyez point cette calomnie ; et pour vous prouver, et à toute la France, combien elle eſt atroce, il eſt facile de graver ſur la ſtatue le titre de vos principaux ouvrages. Soyez sûr que madame *du Deffant*, qui vous a écrit cette noirceur, eſt bien moins votre amie que nous, qu'elle lit et applaudit les feuilles de *Fréron*, et qu'elle en cite avec

éloge les méchancetés qui vous regardent ;
1770. c'eſt de quoi j'ai été témoin plus d'une fois. Ne la croyez donc pas dans les méchancetés qu'elle vous écrit. *Paliſſot* avait fait une comédie intitulée *le Satirique*, dans laquelle il ſe déchirait lui-même à belles dents pour pouvoir déchirer à ſon aiſe les philoſophes. Comme il a ſu qu'on le ſoupçonnait d'être l'auteur de la pièce, il a écrit les lettres les plus fortes pour s'en diſculper ; la pièce a été refuſée à la police, malgré la protection de votre ami M. de *Richelieu*, et pour lors *Paliſſot* s'en eſt déclaré l'auteur. Adieu, mon cher maître ; je n'ai pas la force d'en écrire davantage.

LETTRE CXXVIII. 1770.

DE M. DE VOLTAIRE.

7 de juillet.

J'AI un petit moment pour répondre à la lettre du 2 de juillet, par le courier de Lyon à Verſoy. Il me paraît que la littérature eſt comme ce monde, il y a de l'or et de la fange. Vous êtes mon or, mon cher ami.

Vous êtes ami de l'archevêque de Toulouſe. Je ſuis perſuadé que vous l'avez mis au rang des ſouſcripteurs, puiſqu'il eſt notre confrère ; mais ce n'eſt pas aſſez, il faut qu'il ſoit au rang des vengeurs de l'innocence. Toute la jeuneſſe du parlement de Toulouſe eſt devenue philoſophe, et j'en reçois tous les jours des témoignages évidens ; mais les vieux ſont encore des druides barbares.

Madame *Calas*, que j'embraſſai hier avec tous ſes enfans, m'apprit que le procureur général *Riquet* avait conclu à la faire pendre et à rouer un de ſes fils avec *Lavaiſſe*. Nous avons contre nous ce procureur général de *Belzébuth* dans l'affaire de *Sirven*. Nous demandons des dédommagemens conſidérables, et

1770. on nous les doit. *Riquet* s'y oppose. Pouvez-vous nous donner la protection de l'archevêque ? Il faut se lier quelquefois avec ses anciens ennemis contre des ennemis nouveaux.

Je suis un peu en guerre avec Genève, pour avoir recueilli chez moi une centaine de génevois, et pour avoir établi sur le champ une manufacture considérable, rivale de la leur. Je suis obligé de bâtir plus de maisons que je n'ai fait de livres. M. le duc de *Choiseul* me soutient de toutes ses forces, il fait son affaire de la mienne; madame la duchesse de *Choiseul* l'encourage encore, et nous lui avons les dernières obligations. La tolérance universelle est établie chez moi plus qu'à Venise.

Madame de *Choiseul* est intime amie de madame *du Deffant*.

Vous voyez d'un coup d'œil la situation délicate où je me trouve.

Elle l'est bien davantage par rapport à votre *Encyclopédie*; *Panckoucke* pourra vous en informer.

Voilà bien des fardeaux pour un malade de soixante et seize ans.

Mandez-moi, s'il vous plaît, si M. et madame de *Choiseul* ont souscrit, ou s'ils l'ont oublié; il est très-nécessaire qu'ils souscrivent.

Portez-vous bien, mon grand et véritable

philosophe, et vivez pour faire respecter la raison et l'esprit. 1770.

N. B. Je crois la Gréce entière libre, au moment que je vous parle : voulez-vous que nous allions y faire un tour ?

LETTRE CXXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

16 de juillet.

MON très-cher philosophe, je vous prie de me dire ce que vous pensez du *Systême de la nature ;* il me paraît qu'il y a des choses excellentes, une raison forte et de l'éloquence mâle, et que par conséquent il fera un mal affreux à la philosophie. Il m'a paru qu'il y avait des longueurs, des répétitions et quelques inconséquences ; mais il y a trop de bon pour qu'on n'éclate pas avec fureur contre ce livre. Si on garde le silence, ce sera une preuve du prodigieux progrès que la tolérance fait tous les jours. On s'arrache ce livre dans toute l'Europe.

Je persiste dans la prière que je vous ai faite

de faire rendre à *Jean-Jacques* ſa miſe ; c'eſt
1770. l'avis de M. de *Saint-Lambert*. Je ne peux voir cet homme dans la liſte à côté de vous et de M. le duc de *Choiſeul* ; mais je vous recommande toujours *Frédéric*, non pas parce qu'il eſt roi, mais parce qu'il m'a fait du mal, et qu'il me doit une réparation.

Je vous prie inſtamment, mon cher ami, de me mander ſi vous lui avez écrit.

J'ai appris avec plaiſir qu'on ne jouerait point cette infame pièce intitulée *le Satirique* ; ceux qui l'ont protégée doivent rougir.

Si vous voyez monſieur l'archevêque de Toulouſe, dites-lui, je vous en prie, qu'on lui demandera ſa protection pour les *Sirven*. Les *Sirven* plaident hardiment pour avoir des dépens, dommages et intérêts qu'on leur doit. La jeuneſſe du parlement eſt pour nous ; mais nous avons contre nous un procureur général qui, dans ſes concluſions ſur le procès des *Calas*, requit qu'on pendît et qu'on brûlât madame *Calas*. Cette bonne et vertueuſe mère me vint voir ces jours paſſés, je pleurai comme un enfant.

Portez-vous bien, vivez pour enſeigner les ſages et pour réprimer les fous.

1770.

LETTRE CXXX.

DE M. D'ALEMBERT.

Ce 25 de juillet.

Vous voulez ſavoir, mon cher maître, ce que je penſe du *Syſtême de la nature?* je penſe comme vous qu'il y a des longueurs, des répétitions, &c., mais que c'eſt un terrible livre; cependant je vous avoue que, ſur l'exiſtence de DIEU, l'auteur me paraît trop ferme et trop dogmatique, et je ne vois en cette matière que le ſcepticiſme de raiſonnable. *Qu'en ſavons-nous* eſt, ſelon moi, la réponſe à preſque toutes les queſtions métaphyſiques; et la réflexion qu'il y faut joindre, c'eſt que, puiſque nous n'en ſavons rien, il ne nous importe pas ſans doute d'en ſavoir davantage. Le roi de Pruſſe vous a-t-il envoyé une réfutation qu'il a faite de ce livre? A propos de ce prince, j'ai écrit, il y a quinze jours, et de la manière la plus preſſante, et peut-être la plus efficace; demandez à *Chabanon* et au comte de *Rochefort* s'ils ſont contens de ma lettre.

Quant à *Jean-Jacques Rouſſeau*, je vous ai déjà répondu ſur ſa ſouſcription; je vous

1770. invite de nouveau à vous détacher de cette idée que vos amis deſapprouvent, quoiqu'ils ne veuillent rien faire qui vous déplaiſe.

Non, on ne jouera point cette infamie du *Satirique*, et je puis vous dire, ſous le ſecret, que c'eſt à moi que la philoſophie et les lettres ont cette obligation. J'ai fait parler à M. de *Sartine* par quelqu'un qui a du pouvoir ſur ſon eſprit, et qui lui a parlé de manière à le convaincre. Il était temps, car la pièce devait être annoncée le ſoir même, pour être jouée le lendemain.

On écrira ou l'on fera écrire au procureur général *Riquet*, ſoyez tranquille. La perſonne à qui vous me priez de recommander cette affaire, m'a promis tout ce qui dépendra d'elle. Cette perſonne doit être chère à la philoſophie, par ſa manière de penſer ; elle prêche hautement la tolérance et les vœux à vingt-cinq ans.

Adieu, mon cher et illuſtre maître ; nous avons déjà plus qu'il ne nous faut pour la ſtatue, mais nous recevons toujours les ſouſcriptions, car bien d'honnêtes gens n'ont pas ſouſcrit encore. Etes-vous sûr que M. le duc de *Choiſeul* ait ſouſcrit? je ſais que c'eſt ſon deſſein, mais je doute qu'il l'ait encore exécuté. Adieu ; je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE CXXXI. 1770.

DE M. DE VOLTAIRE.

27 de juillet.

PREMIÈREMENT, mon cher philoſophe, ayez ſoin de votre ſanté. Vie de malingre, vie inſupportable, mort continuelle avec des momens de réſurrection ; j'en fais des nouvelles depuis plus de ſoixante ans.

2°. Vous avez ſans doute l'écrit du roi de Pruſſe contre le *Syſtême de la nature*, ouvrage trop long à mon avis ; il y a trop de répétitions, trop d'incorrections.

C'eſt apparemment pour ne pas paraître écolier de *Spinoſa* et de *Straton*, qu'il n'admet point une intelligence éternelle répandue, je ne ſais comment, dans ce monde. Il me ſemble qu'il y a de l'abſurdité à faire naître des êtres intelligens du mouvement et de la matière qui ne le ſont pas ; au moins le roi de Pruſſe relève fort bien cette bizarrerie.

Voilà une guerre civile entre les incrédules. Je connais une autre réfutation qui va, dit-on, être imprimée. Nos ennemis diront que la diſcorde eſt dans le camp d'*Agramant*.

1770. Toutefois il faut que les deux partis se réunissent. Je voudrais que vous fissiez cette réconciliation, et que vous leur dissiez : Passez-moi l'émétique, et je vous passerai la saignée.

Le roi de Prusse ne me parle pas plus de certaine statue, que de celle du Festin de Pierre ; ne lui avez-vous pas écrit ? ne vous a t il pas répondu ?

Il ne me sied pas d'en parler à *Catherine* l'héroïne. Ce serait à *Protagoras-Diderot* d'en écrire à cette amazone ; mais surtout il faudrait dire qu'on ne recevra que peu : on doit ménager sa bourse que *Moustapha* épuise. Je ménagerai certainement celle de *Jean-Jacques*, et je réprimerai l'orgueil de *Diogène*. Je ne connais point de plus méprisable charlatan : quelle différence de ces joueurs de gobelets à vous !

Je vous embrasse bien fort, mon cher ami.

1770.

LETTRE CXXXII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 4 d'auguſte.

Je n'ai point encore de réponſe, mon cher et illuſtre maître, à la lettre très-preſſante que j'ai écrite au roi de Pruſſe, le 7 de juillet dernier ; il faut cependant qu'elle ait produit ſon effet, car voici ce que M. de *Catt*, ſon ſecrétaire, m'écrit du 22 : *Le roi ſouſcrira à ce que vous déſirez ; quand il vous fera ſa réponſe, je vous l'enverrai.* Dès que j'aurai cette réponſe, je ne perdrai pas un moment pour vous en inſtruire.

J'ai une autre nouvelle à vous apprendre, c'eſt que vraiſemblablement j'aurai bientôt le plaiſir de vous embraſſer. Tous mes amis me conſeillent le voyage d'Italie, pour rétablir ma tête ; j'y ſuis comme réſolu, et ce voyage me fera, comme vous croyez bien, paſſer par Ferney, ſoit en allant, ſoit en revenant. La difficulté eſt d'avoir un compagnon de voyage ; car dans l'état où je ſuis, je ne voudrais pas aller ſeul. Une autre difficulté encore plus grande, c'eſt l'argent que je n'ai

pas. Beaucoup d'amis m'en offrent, mais je
1770. ne ſerais pas en état de le rendre, et je ne veux l'aumône de perſonne. J'ai pris le parti d'écrire, il y a huit jours, au roi de Pruſſe, qui m'avait déjà offert, il y a ſept ans, quand j'étais chez lui, les ſecours néceſſaires pour ce voyage que je me propoſais alors de faire. J'attends ſa réponſe, ainſi que celle d'un ami à qui j'ai propoſé de m'accompagner, et pour lors je vous écrirai ma dernière réſolution.

Je vous ai déjà mandé mon ſentiment ſur le *Syſtême de la nature*; *non*, en métaphyſique, ne me paraît guère plus ſage que *oui*; *non liquet*, eſt la ſeule réponſe raiſonnable à preſque tout. D'ailleurs, indépendamment de l'incertitude de la matière, je ne ſais ſi on fait bien d'attaquer directement et ouvertement certains points auxquels il ſerait peut-être mieux de ne pas toucher. J'ai reçu l'écrit du roi de Pruſſe, et je lui ai fait part de mes réflexions ſur ces objets, *grands ou petits*; *grands* par l'idée que nous y attachons, *petits* par le peu d'utilité dont ils ſont pour nous, comme le prouve leur obſcurité même. L'eſſentiel ſerait de ſe bien porter, ſoit en ce monde, ſoit en l'autre; mais *hoc opus*, *hic labor eſt*. Adieu, mon cher ami; je me fais d'avance un plaiſir de l'eſpérance de vous embraſſer encore.

LETTRE CXXXIII. 1770.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 9 d'auguſte.

Je ne perds pas un moment, mon cher et illuſtre ami, pour vous apprendre que je reçois à l'inſtant même la réponſe du roi de Pruſſe; non-ſeulement il ſouſcrira et ne *refuſera rien*, dit-il, *pour cette ſtatue*, mais la grâce qu'il y met eſt mille fois plus flatteuſe pour vous que ſa ſouſcription même; la manière dont il parle de vous, quoique juſte, mérite, j'oſe le dire, toute votre reconnaiſſance; je voudrais que cette lettre pût être gravée au bas de votre ſtatue; je voudrais vous envoyer copie de cette lettre, ainſi que de la mienne, bien entendu que ni l'une ni l'autre ne ſortiront de vos mains; mais le courier preſſe en ce moment, et je ne veux pas différer votre plaiſir. Adieu, mon cher ami; j'eſpère toujours vous embraſſer bientôt; j'eſpère auſſi que le même prince qui ſouſcrit ſi dignement et ſi noblement pour votre ſtatue, me mettra en état de faire ce voyage d'Italie, ſi indiſpenſable pour ma ſanté. Je vous embraſſe de

1770. tout mon cœur. Adieu, adieu; il eſt bien juſte que la philoſophie et les lettres aient quelques conſolations au milieu des perſécutions qu'elles ſouffrent. *Vale, vale. Tuus ex animo.*

LETTRE CXXXIV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 11 d'auguſte.

Je ne pus, mon cher maître, vous envoyer par le dernier courier copie de ma lettre au roi de Pruſſe et de ſa réponſe. Je vous envoie l'une et l'autre par celui-ci (*). Perſonne au monde n'a copie de ces deux lettres que vous, très-peu de perſonnes même connaiſſent la mienne; mais je ferai lire celle du roi de Pruſſe à tout ce que je rencontrerai. Cependant je ferais très-fâché que cette lettre fût imprimée, le roi en ferait peut-être mécontent, et en vérité il ſe conduit trop dignement et trop noblement, en cette occaſion, pour lui donner ſujet de ſe plaindre. J'eſpère donc, mon cher et illuſtre ami, que vous vous

(*) Voyez Mélanges littéraires, tome III, page 139.

contenterez de faire part de cette lettre à ceux qui déſireront de la voir, ſans ſouffrir 1770. qu'elle ſorte de vos mains. Je ſerais infiniment affligé ſi elle paraiſſait ſans le conſentement du roi, et vous m'aimez trop pour vouloir me faire tant de mal. J'eſpère auſſi que vous ne manquerez pas d'écrire au roi de Pruſſe; ſon procédé me paraît digne de votre reconnaiſſance, de la mienne et de celle de tous les gens de lettres. Adieu, mon cher et ancien ami; je regarde comme un des plus heureux événemens de ma vie le bonheur que j'ai eu de réuſſir dans cette négociation.

J'eſpère vous embraſſer avant la fin de ſeptembre, et vous dire encore une fois, avant que de mourir, combien je vous aime, je vous admire et je vous révère.

1770.

LETTRE CXXX[illegible]

DE M. DE VOLTAIRE.

11 d'auguſte.

MON cher philoſophe, mon cher ami, vous êtes donc dégoûté de Paris ; car aſſurément on ne ſe porte pas mieux ſur les bords du Tibre que ſur ceux de la Seine. M. de *Fontenelle*, à qui vous tenez de fort près, a vécu cent ans ſans en avoir eu l'obligation à Rome ; mais enfin, *ogni uno faccia ſecondo il ſuo cervello*.

Je ſouhaite que *Denis* faſſe ce que vous ſavez ; mais je doute que le viatique ſoit aſſez fort pour vous procurer toutes les commodités et tous les agrémens néceſſaires pour un tel voyage ; et ſi vous tombez malade en chemin, que deviendrez-vous ?

Ma philoſophie eſt ſenſible ; je m'intéreſſe tendrement à vous ; je ſuis bien ſûr que vous ne ferez rien ſans avoir pris les meſures les plus juſtes.

Un de mes amis, qui n'eſt pas *Denis*, a fait imprimer une réponſe fort honnête au *Syſtême de la nature* ; je compte vous l'envoyer

par la première poste. Il ne faudra vraiment pas l'envoyer à *Denis* ; il n'en ferait pas content, non-feulement parce qu'il en a fait une qui eft fans doute meilleure, mais par une autre raifon. 1770.

On me mande que le miniftère a donné quatre à cinq mille livres de rente à des gens de lettres fur l'évêché de *Fréron* ; cet homme qui ne devrait être qu'évêque des champs, a donc vingt-quatre mille livres de rente pour dire des fottifes !

Sæpè mihi dubiam traxit fententia mentem.
Curarent Superi terras, an nullus ineffet
Rector, et incerto fluerent mortalia cafu.

Je vous embraffe du fond de mon cœur.

1770.

LETTRE CXXXVI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 12 d'auguste.

Tous les honneurs, mon cher maître, vous viennent à la fois, et j'en suis ravi. Je lus hier à l'académie française la lettre du roi de Prusse, et elle arrêta d'une voix unanime que cette lettre serait insérée dans ses registres, comme un monument honorable pour vous et pour les lettres. Je donnerai à ce monument si flatteur pour vous, et même pour nous tous, toute la publicité qui dépendra de moi, à l'impression près, que je vous prie surtout d'éviter, parce que le roi de Prusse pourrait en être mécontent. Je me souviens que la czarine me fit des reproches dans le temps d'avoir laissé imprimer la lettre qu'elle m'avait adressée, et depuis ce temps j'ai fait vœu d'être extrêmement circonspect à cet égard.

A propos de la czarine, il faut, si vous désirez qu'elle souscrive, que *Diderot* lui en écrive, car je ne saurais m'en charger, parce que vraisemblablement je ne serai pas à Paris dans

un mois, et par conséquent hors de portée d'avoir ſa réponſe. Adieu, mon cher maître ; 1770.
je vous embraſſe de tout mon cœur, et compte toujours vous embraſſer bientôt en réalité. Je ne doute pas que vous n'ayez déjà écrit au roi de Pruſſe, et je crois que vous devez auſſi un petit mot de remercîment à l'académie, que vous adreſſerez au ſecrétaire.

LETTRE CXXXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

19 d'auguſte.

DENIS a raiſon, mon très-cher philoſophe ; c'eſt à vous qu'il en faut une. Après votre lettre, la ſienne eſt celle dont je ſuis le plus charmé. Je fais taire les faveurs des vieilles maîtreſſes avec qui je renoue. Ce rapatriage ne durera pas long-temps, par la raiſon que je m'affaiblis tous les jours.

Vous partez, dit-on, avec M. de *Condorcet* ; je vous avertis que vous épargnez vingt-cinq lieues, en paſſant par Dijon et par chez nous. Vous aurez le plaiſir de voir en paſſant Genève punie par la vengeance divine, et vous pourrez en faire votre cour à frère *Ganganelli*.

Voici un petit morceau qui eſt à peu près
1770. en faveur du maître dont il eſt vicaire. Je ne crois pas que *Deus* trouve bon que je chaſſe ſur ſes terres ; mais je ne crois pas non plus qu'il oſe paraître fâché. Quoi qu'il en ſoit, voici la drogue que je vous ai promiſe. Je vous prie ſurtout de lire mon aventure avec M. *Rouelle*. Mon petit cheval de trois pieds me paraît une démonſtration aſſez forte contre certain conte des *Mille et une nuits*.

Adieu, mon très-cher voyageur. Madame *Denis* ſe joint à moi pour vous prier de paſſer par chez nous en allant voir le ſaint père, à qui vous ne manquerez pas de faire mes tendres complimens.

LETTRE CXXXVIII.

1770.

DE M. DE VOLTAIRE.

20 d'augufte.

MON cher ami, vous mettez le comble à vos bontés. J'écris à M. *Duclos* une lettre pour l'académie, c'eft bien tout ce que je puis faire, car je tombe dans un état qui ne me permettra pas de voir l'œuvre de *Pigal*. Vraiment, c'eft bien autre chofe que la faibleffe dont vous vous vantiez.

J'écris au foufcrivant (*), comme de raifon, mais tout cela n'eft que *vanitas vanitatum*, quand la machine eft épuifée. C'eft une plaifante chofe que la penfée dépende abfolument de l'eftomac, et que malgré cela les meilleurs eftomacs ne foient pas les meilleurs penfeurs.

Si je fuis mort quand vous pafferez par Ferney, madame *Denis* vous fera les honneurs de la maifon; en attendant je vous embraffe comme je peux, mais le plus tendrement du monde.

(*) Le roi de Pruffe.

1770. LETTRE CXXXIX

DE M. DE VOLTAIRE.

20 d'octobre.

Mon cher et véritable philofophe, il y a d'étranges rencontres. Le réquifitorien arrive à Ferney le même jour que vous, et *Paliffot* arrive à Genève la veille de votre départ. Il y eft encore ; on dit qu'il y fait imprimer un bel ouvrage contre la philofophie. Je n'ai eu l'honneur de voir ni l'ouvrage ni l'auteur.

On prétend qu'un jeune philofophe (*), avocat général de Bordeaux, amoureux de la tolérance, de la liberté et d'*Henri IV*, a été enlevé par lettre de cachet, et conduit à Pierre Encife. C'eft apparemment pour ces trois délits ; mais *Paliffot* aura probablement une place confidérable à fon retour à Paris, et *Fréron* fera fait maître des requêtes.

Si vous pouvez vous arracher de Montpellier, où il y a tant d'efprit et de connaiffances ; fi vous allez à Aix, comme c'était votre intention, on vous recommandera une affaire auprès de M. de *Caftillon*, qui penfe comme

(*) M. *Dupaty*.

M.

M. *Dupaty*, et qui cependant n'habitera point, à ce que j'espère, le château de Pierre-Encise; 1770.
il vaudrait pourtant mieux y être que d'avoir fait certain réquisitoire.

J'ai peur que vous ne trouviez le requérant à Montpellier; vous venez toujours après lui par-tout où il va.

Persequitur pede pœna claudo.

Bien des respects et des regrets à votre très-aimable compagnon de voyage, autant à M. *Duché*, à M. *Venel*, et à quiconque pense. Madame *Denis* vous fait les plus tendres complimens. Mon cœur est à vous jusqu'au moment où j'irai trouver *Damilaville*.

1770.

LETTRE CXL.

DE M. DE VOLTAIRE.

5 de novembre.

Mon cher et grand philoſophe, mon cher ami, je m'anéantis petit à petit ſans ſouffrir beaucoup. Il faut encore remercier la nature, quand on finit ſans ces maladies intolérables qui rendent la mort de tant d'honnêtes gens ſi affreuſe.

J'ai reçu vos deux lettres de Montpellier, qui m'ont ſervi de gouttes d'Angleterre. Il me paraît indubitable que c'eſt vous qui, de manière ou d'autre, m'avez joué le tour que me fait le roi de Danemarck. Si ce n'eſt pas vous qui lui avez écrit, c'eſt vous qui lui avez parlé quand il était à Paris, et c'eſt à vous que je dois ſa belle ſouſcription pour la ſtatue.

Nous avons pour nous, mon cher philoſophe, toutes les puiſſances du Nord; *ſed libera nos à domino meridiano*. Le midi eſt encore encroûté comme les ſoleils de *Deſcartes*; ce ne ſont pas des avocats généraux de nos provinces méridionales dont je parle; vous allez d'un M. *Duché* à un M. de *Caſtillon*.

Grenoble ſe vante de M. *Servan*; il eſt impoſſible que la raiſon et la tolérance ne faſſent 1770.
de très-grands progrès ſous de tels maîtres. Paris n'aura qu'à rougir. Je reſpecte fort ſon parlement, mais il n'a perſonne à mettre à côté des hommes éclairés et éloquens dont je vous parle.

Je ſerai très-vivement affligé, s'il eſt vrai que mon *Alcibiade*, dans ſa vieilleſſe, perſécute mon jeune *Socrate* de Bordeaux. Ou je ſuis bien trompé, ou mon *Socrate* eſt un philoſophe intrépide.

Vous me mandez qu'il eſt gai dans ſon château; mais moi je m'attriſte en ſongeant qu'il ſuffit d'une demi-feuille de papier pour ôter la liberté à un magiſtrat plein de vertu et de mérite : mais comme il n'en a pas fallu davantage à M. l'abbé *Terrai* pour me ravir tout mon bien de patrimoine, j'admire le pouvoir de l'art d'écrire.

Je crois *Paliſſot* encore à Genève, et je ſuppoſe qu'il y fait imprimer un recueil de ſes ouvrages; il ſe pourrait bien faire que cette entrepriſe ne lui procurât ni gloire ni repos. Il veut à toute force ſe faire des ennemis célèbres, c'eſt un aſſez mauvais parti.

M. de *Condorcet* m'a écrit une lettre comme vous en écrivez, pleine d'eſprit, et d'agrément, et de bonté pour moi.

Je vous expliquerai, dans quelque temps,
1770. l'affaire dont il s'agit avec M. de *Caſtillon*; elle peut être très-glorieuſe pour lui, et ſurement vous vous y intéreſſerez. Je ne puis actuellement entrer dans aucun détail; cela ſerait peut-être un peu long, et je ſuis trop malade.

Madame *Denis* vous préſente toujours ſes regrets et à M. de *Condorcet*; auſſi fais-je, et du fond de mon cœur; mais il n'eſt pas juſte que nous vous poſſédions ſeuls, *oportet fruatur famâ ſui.*

LETTRE CXLI.

1770.

DE M. DE VOLTAIRE.

23 de novembre.

De tous les malades, mon cher philoſophe, le plus ambulant c'eſt vous, et le plus ſédentaire c'eſt moi.

J'ai d'abord à vous dire que votre archevêque de Toulouſe, ſi tolérant, a fait mourir par ſon intolérance le pauvre abbé *Audra*, l'intime ami de l'abbé *Mords-les* et le mien. Il a fait un mandement cruel contre lui, et a ſollicité ſa deſtitution de ſa place de profeſſeur en hiſtoire, qui lui valait plus de mille écus par an. Cette aventure a donné la fièvre et le tranſport au pauvre abbé ; il eſt mort au bout de quatre jours : je viens d'en apprendre la nouvelle ; on me l'avait cachée pendant plus de ſix ſemaines. Vous voyez, mon cher ami, que les philoſophes n'ont pas beau jeu en France.

Voici une petite perſécution à la *Décius*, contre notre primitive Egliſe ; mais nous avons pour nous l'empereur de la Chine, l'impératrice *Catherine II*, le roi de Pruſſe,

le roi de Danemarck, la reine de Suède et
1770. ſon fils, beaucoup de princes de l'Empire, et toute l'Angleterre. DIEU aura toujours pitié de ſon troupeau.

Je crois que vous feriez fort bien de donner pour ſucceſſeur à *Moncrif* M. *Gaillard*, au lieu d'un archevêque, à condition qu'il ne parlera pas des cantiques ſacrés que ce *Moncrif* feſait pour la reine. Ne m'oubliez pas auprès de votre compagnon de voyage; et quand vous n'aurez rien à faire, mandez-moi ſi vous êtes revenu en bonne ſanté. Je vous embraſſe le plus tendrement du monde.

LETTRE CXLII. 1770.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 4 de décembre.

Il y a dix jours, mon cher maître, que je ſuis ici; j'y ai reçu trois de vos lettres, dont deux m'ont été renvoyées d'Aix et de Montpellier. J'y répondrai par ordre et en peu de mots, car il ne faut pas vous ennuyer de mon bavardage. Je ne doute point que *Paliſſot* ne ſoit à Genève pour y faire imprimer quelque ſatire contre la philoſophie, et je lui dirai comme les gens du peuple, *j'en retiens part*, tant ſes ſatires me paraiſſent redoutables.

M. *Dupaty* était encore au ſecret, quand j'ai repaſſé à Lyon; j'appris hier qu'il était ſorti de Pierre-Enciſe, et exilé à Roanne en Forez. On n'en fera pas autant à l'homme que j'ai trouvé par-tout, à Lyon et à Montpellier, ſans vouloir me rencontrer avec lui; j'aurais pu lui dire, dans chaque ville où j'ai ſéjourné durant mon voyage:

Quoi, Pyrrhus, je te rencontre encore!
Trouverai-je par-tout un bavard que j'abhorre?

On prétend que, dans ſon diſcours des 1770. mercuriales, il a chanté la palinodie, et fait réparation d'honneur aux gens de lettres; mais perſonne n'eſt tenté de l'en remercier.

Je ne chercherai point, mon cher ami, à me faire valoir auprès de vous, en vous laiſſant croire que j'ai écrit le premier au roi de Danemarck. Il eſt très-vrai que ce prince m'a prévenu, ſans même que je l'euſſe fait ſolliciter par perſonne; mais il ne l'eſt pas moins que, durant ſon ſéjour à Paris, je lui ai parlé de vous avec les ſentimens que vous m'avez depuis ſi long-temps inſpirés. Il eſt encore plus vrai que je ne déſeſpère pas d'obtenir pour cette ſtatue d'autres ſouſcriptions qui peut-être vous flatteront encore davantage; mais ce projet n'eſt pas mûr encore, et je vous en rendrai compte dans quelques mois, ſi, comme je l'eſpère, il vient à bien. En attendant, ne parlez de ceci à perſonne.

J'ai prié un des amis intimes de l'archevêque de Toulouſe, et des miens, de lui écrire au ſujet des plaintes que vous en faites. Je vous demande en grâce, mon cher maître, de ne point précipiter votre jugement, et d'attendre ſa réponſe, dont je vous ferai part. Je gagerais cent contre un qu'on vous en a impoſé, ou qu'on vous a du moins fort exagéré ſes torts. Je connais trop ſa façon de

penſer

perser pour n'être pas sûr qu'il n'a fait en cette occasion que ce qu'il n'a pu absolument 1770.
se dispenser de faire, et il y a surement bien loin de là à être déclamateur, persécuteur et assassin.

Nous avons, dites-vous, pour notre Eglise l'empereur de la Chine, le roi de Prusse, la czarine, le roi de Danemarck, &c. &c. Hélas! mon cher confrère, je vous répondrai par ces deux vers de votre charmante épitre au roi de la Chine :

Les biens sont loin de nous, et les maux sont ici, &c.

Mon compagnon de voyage, qui regarde le temps où il a été chez vous comme un des plus heureux de sa vie, vous embrasse et vous aime de tout son cœur. Ma santé est passable; j'espère que l'exercice et le régime achèveront de la rétablir. *Vale et me ama.*

Il y a apparence que M. *Gaillard* sera notre confrère. Votre recommandation n'est pas le moindre de ses titres.

1770. LETTRE CXLIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

10 de décembre.

MON cher philoſophe, mon cher ami, il eſt important que nous ayons, avec monſieur *Gaillard*, un littérateur, quel qu'il ſoit, attaché à l'académie, philoſophe, et intrépide ennemi des cagots. On m'a parlé beaucoup de M. de *Malesherbes*.

On dit auſſi que le préſident *Debroſſes* ſe préſente. Je ſais qu'outre *les Fétiches* et *les Terres auſtrales*, il a fait un livre ſur les langues, dans lequel ce qu'il a pillé eſt aſſez bon, et ce qui eſt de lui déteſtable.

Je lui ai d'ailleurs envoyé une conſultation de neuf avocats, qui tous concluaient que je pouvais l'arguer de dol à ſon propre parlement. Il a eu un procédé bien vilain avec moi, et j'ai encore la lettre dans laquelle il m'écrit en mots couverts que, ſi je le pourſuis, il pourra me dénoncer comme auteur d'ouvrages ſuſpects que je n'ai certainement point faits. Je puis produire ces belles choſes à l'académie, et je ne crois pas qu'un tel homme vous convienne.

J'ignore s'il se présente quelque évêque ou quelque balayeur du collége de sorbonne. Si on veut un homme de lettres, il me semble qu'il en faut un qui puisse servir la littérature et l'académie. Je devine très-bien quelle est la souscription dont vous me parlez, cela serait charmant. 1770.

L'aventure de l'archevêque de Toulouse n'est que trop vraie, et vous ferez très-bien de savoir s'il a eu des ordres supérieurs; c'est un mystère qu'il faut absolument éclaircir.

Permettez-moi d'embrasser M. de *Condorcet* et vos autres amis.

1770.

LETTRE CXLIV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 12 de décembre.

Je vous ai déjà averti, il y a quelques jours, mon cher et illuftre maître, que le préfident *Debroffes* eft fur les rangs pour l'académie, et qu'il a des partifans. J'ai été depuis aux informations, et j'ai fu que le nombre de ces partifans eft en effet confidérable, et que nous fommes menacés de cette plate acquifition, fi nous ne fefons pas l'impoffible pour la parer. Or, vous faurez que le grand promoteur de ce plat préfident, eft le doucereux *Foncemagne*, qui peut-être craindrait de vous défobliger, s'il favait que vous ferez offenfé d'un pareil choix. Je voudrais donc que vous en écriviffiez, fans dire de quelle part l'avis vous vient, à M. d'*Argental*, intime ami de *Foncemagne*, et que M. d'*Argental* parlât à *Foncemagne* de votre part. Vous auriez foin de mettre dans votre lettre quelque chofe d'honnête pour *Foncemagne* qui en ferait flatté, qui vraifemblablement aurait égard à ce que vous lui feriez dire, et qui ignore auffi vraifemblablement que vous avez à vous plaindre

du préſident *Debroſſes*. Il ſerait bon auſſi que vous en écriviſſiez fortement à l'abbé de *Voiſenon*, qui ſans cela pourrait être favorable au préſident, étant gagné, à ce que je crois, par l'archevêque de Lyon, qui aſſure que nous ne pouvons faire un meilleur choix à la place du préſident *Hénault*. 1770.

Il paraît juſqu'à préſent que la place de *Moncrif* ſera pour *Gaillard ;* encore ne faut-il pas trop dire l'intérêt que vous y prenez, car ce motif pourrait lui faire perdre des voix qu'il aurait eues. Pour *la Harpe*, je vois clairement qu'il n'y faut pas penſer en ce moment, et que nous ne réuſſirions pas, ſi ce n'eſt peut-être à lui caſſer le cou. Je ne vois que deux moyens pour nous ſauver d'un mauvais choix, c'eſt de prendre l'abbé *de Lille*, ou d'engager quelqu'un de la cour à ſe préſenter. Je ne déſeſpère pas que nous ne réuſſiſſions à l'un ou à l'autre. Adieu, mon cher et illuſtre maître ; écrivez à M. d'*Argental* et à l'abbé de *Voiſenon*, et ſurtout ne dites pas que l'avis vous vienne de moi. Je vous embraſſe de tout mon cœur, et ferai juſqu'à la fin *tuus ex animo*.

1770.

LETTRE CXLV.

DE M. DE VOLTAIRE.

19 de décembre.

Je ſuis bien embarraſſé, vrai ami, vrai philoſophe. Si j'étais à Paris, je ferais le moulinet; mais des bords du lac Leman je ne peux rien. Vous ſavez ce que je vous ai écrit ſur *Marin*; quels bons ouvrages a-t-il fait? dira-t-on. Je réponds qu'il n'a pas fait *les Fétiches*, et qu'il eſt très-utile aux gens de lettres. Le préſident naſillonneur a fait *les Fétiches*, et même *les Terres auſtrales*, et n'a jamais été utile à perſonne. Si j'écris au petit abbé, il ſe mettra à rire, montrera ma lettre, comme cela lui eſt arrivé plus d'une fois; ſi j'écris à d'*Argental*, il n'en parlera pas à *Foncemagne*, parce qu'il ne s'agit pas là de comédie: la ſeule reſſource eſt *de Lille*. Sa traduction des *Géorgiques* de *Virgile* eſt la meilleure qu'on fera jamais; on dit d'ailleurs que c'eſt un honnête homme.

Si vous ne le prenez pas, ne pourriez-vous pas avoir quelque eſpèce de grand ſeigneur?

Vous avez bien remarqué ſans doute, dans

l'édit du roi contre le parlement, ce qu'on dit de l'esprit de systême. Il se trouve que les philosophes ont gâté le parlement; on dit qu'ils font actuellement enchérir le pain, et qu'ils sont l'unique cause de la guerre entre l'Angleterre et l'Espagne. N'est-ce pas aussi la philosophie qui nous a pris nos rescriptions? Par ma foi, il n'y a de plaisir à être philosophe que comme le roi de Prusse, avec cent cinquante mille soldats. 1770.

Le roi philosophe de Danemarck a-t-il fait ce qu'il disait? *Laleu* prétend que non, mais c'est que *Laleu* n'était pas encore apparemment au fait.

Parbleu je prends mon parti; vous pouvez faire lire habilement la déclaration ci-jointe à l'abbé de *Voisenon* et à tous les gens de lettres intéressés à la chose. (*)

(*) Il s'agit d'une déclaration par laquelle M. de *Voltaire* renonçait au titre d'académicien, si on lui donnait le président *Debrosses* pour confrère.

1770.

LETTRE CXLVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

21 de décembre.

CHER et digne philoſophe, c'eſt pour vous dire que je fais part à *Thomas* de la petite menace de l'*infulatus* de province. Je ſouhaite que cet auteur des *Fétiches*, petit perſécuteur naſillonneur, n'ait point la place due aux *la Harpe*, aux *de Lille*, aux *Caperonnier*, à *Marin* même qui peut rendre des ſervices aux gens de lettres ; mais tâchez que MM. *Duclos*, *Thomas*, *Marmontel*, *Saurin*, *Voiſenon*, gardent le ſecret. J'ai écrit à M. d'*Argental*, et l'ai prié de parler à *Foncemagne*, comme je vous l'ai mandé, et même j'écrirai encore. Je crains bien que l'*infulatus* ne le ſache, et ne me joue un mauvais tour ; mais il faut ſavoir mourir pour la liberté.

Frédéric m'a écrit des vers à faire mourir de rire, de la part du roi de la Chine.

Je vous prie de me mander ce que vous ſavez du roi de Danemarck.

Puiſque je ſuis en train de vous parler de rois, je vous avoue que *Catau* me néglige

fort, et que le grand-turc ne m'a pas écrit un mot; vous voyez que je ne suis pas glorieux. 1770.

Je vous prie, mon très-cher ami, quand vous n'aurez rien à faire, de m'écrire tout avec toute la liberté de votre sublime caractère. Envoyez vos lettres (et pour cause) chez *Marin* secrétaire de la librairie, rue des Filles-Saint-Thomas, et mettez simplement pour adresse, *à V*, *à Ferney*.

LETTRE CXLVII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 21 de décembre.

J'ÉTAIS bien sûr, mon cher maître, que l'archevêque de Toulouse n'était pas à beaucoup près aussi coupable qu'on l'avait fait. Voici ce qu'il écrit à une personne de ses amis et des miens. Son mandement n'a que quatre petites pages; il ne parle que de l'ouvrage, et point du tout de l'auteur. L'abbé *Audra* aurait pu se l'épargner; il avait d'abord donné de lui-même sa démission, et l'avait envoyée à l'archevêque qui l'avait acceptée; alors tout était fini, il n'y aurait eu ni mandement ni rien de semblable. Il a retiré cette

démiſſion ; l'archevêque lui a rendu ſa parole
1770. comme il l'avait reçue, ſans même s'être preſſé d'en faire uſage ; car s'il ſe fût preſſé, l'abbé aurait pu avoir un ſucceſſeur avant ſes regrets. Cependant tout le monde était après l'archevêque ; le parlement voulait brûler le livre. Si l'auteur n'eût pas été profeſſeur, l'archevêque ſe ſerait tu malgré les clameurs. L'abbé a voulu reſter profeſſeur, il a preſque accuſé un des grands-vicaires d'avoir approuvé le livre ; alors l'archevêque a été forcé de le condamner. L'abbé n'a pas mal pris le mandement, et a paru même fort content de n'y être ni nommé ni déſigné. Quand l'archevêque a été de retour à Toulouſe, il a vu l'abbé, et lui a dit qu'il était impoſſible que l'auteur d'un livre condamné comme irréligieux, pût être profeſſeur d'hiſtoire et de religion ; qu'il lui conſeillait de quitter, et qu'il tâcherait de lui procurer quelque dédommagement. L'abbé a refuſé de quitter ; il a répondu qu'il en appellerait au parlement, ſi on l'y forçait. L'archevêque lui dit qu'il ne s'y oppoſait pas, et qu'il s'en tiendrait là, ſi le parlement le renvoyait dans ſa chaire ; mais que l'abbé prît garde de s'expoſer devant le parlement. Il y avait entre cette converſation et le mandement deux grands mois. Huit jours et plus ſe ſont écoulés ; au bout de ces huit jours

il lui a pris une fièvre maligne dont il eſt mort. Il ſe peut faire que le chagrin en ſoit la cauſe; 1770. mais vous voyez que l'archevêque a fait tout ce qui était en lui pour l'adoucir et le lui épargner en partie ; il lui a même épargné dans le fait, à ce qu'il aſſure, d'autres déſagrémens qu'on avait voulu lui donner. L'abbé a forcé l'archevêque à donner ſon mandement, en manquant à ſa parole, en retirant ſa démiſſion, en voulant compromettre un des grands-vicaires. L'archevêque, avant ce temps-là, avait réſiſté pour lui pendant un an aux clameurs du parlement, des évêques, de l'aſſemblée du clergé ; à la fin on lui a forcé la main.

Vous voyez par ce détail, mon cher maître, que l'archevêque de Toulouſe n'a fait, à l'égard de l'abbé, que ce qu'il n'a pu ſe diſpenſer de faire. Vous pouvez être bien sûr qu'il ne perſécutera jamais perſonne ; mais il eſt dans une place et dans une poſition où il n'eſt pas toujours le maître de s'abandonner tout-à-fait à ſon caractère et à ſes principes également tolérans. Je l'avais vu moi-même avant qu'il partît pour Toulouſe, et je puis bien vous aſſurer qu'il n'était rien moins que mal-intentionné pour l'abbé *Audra*. Ne vous laiſſez donc pas prévenir contre lui, et ſoyez sûr, encore une fois, que jamais la raiſon n'aura à s'en plaindre. Nous avons en lui un

1770. très-bon confrère, qui fera certainement utile aux lettres et à la philofophie, pourvu que la philofophie ne lui lie pas les mains par un excès de licence, ou que le cri général ne l'oblige d'agir contre fon gré.

Mais un confrère qu'il faut bien nous garder d'acquérir, c'eft ce plat et ridicule préfident *Debroffes*, dont vous avez tant à vous plaindre. Vous feriez bien, je crois, d'écrire à ceux de nos confrères qui connaiffent les égards qu'on vous doit, combien vous feriez offenfé d'un pareil choix.

Adieu, mon cher maître; priez DIEU *ne quid refpublica detrimenti capiat*, et ne négligez pas au moins d'écrire fur cet objet à tous les académiciens que vous en croirez dignes; car il s'en faut de beaucoup qu'ils le foient tous. *Vale et me ama.*

Le roi de Pruffe vient d'envoyer deux cents louis pour la ftatue, je l'apprends dans ce moment.

LETTRE CXLVIII. 1770.

DE M. DE VOLTAIRE.

28 de décembre.

AH ! mon cher ami, mon cher philoſophe, c'eſt une choſe bien cruelle, qu'un homme qui veut faire du bien ſoit obligé de faire du mal, parce qu'il eſt prêtre. Enfin l'abbé *Audra* en eſt mort, et c'eſt, je vous le jure, une très-grande perte pour les gens de bien ; perſonne n'avait plus de zèle que lui pour la bonne cauſe.

Je paſſe le Rubicon, pour chaſſer le naſillonneur délateur et perſécuteur ; et je déclare que je ſerai obligé de renoncer à ma place, ſi on lui en donne une. J'ai ſi peu de temps à vivre, que je ne dois point craindre la guerre.

Vous me mandez que le roi de Pruſſe vient d'envoyer ſa noble quote part pour la ſtatue ; vous avez mis apparemment Pruſſe pour Danemarck. La ſtatue vous doit tout, à Copenhague comme à Berlin.

Meſſieurs ont donc réſolu de ne point obtempérer. Les meurtriers du chevalier de *la Barre*

1770. ont donc pleuré. On ne juge donc plus de procès : les plaideurs seront réduits à la dure nécessité de s'accommoder sans frais. Cependant la moitié de la France manque de pain.

Il faudra quelque jour que je vous envoye une Epître au roi de Danemarck, afin qu'il fasse pendant avec le roi de la Chine. C'est un grand soulagement, en temps de famine, de faire des vers alexandrins.

Je vous prie, quand vous verrez madame *Necker*, de lui dire combien je lui suis attaché pour le reste de ma vie.

Adieu, mon très-cher confrère.

LETTRE CXLIX. 1771.

DE M. DE VOLTAIRE.

2 de février.

MON très-cher philoſophe, avez-vous entendu parler de ce nouveau légiſlateur de la littérature, nommé *Clément*, qui juge à mort M. de *Saint-Lambert* et l'abbé *de Lille?* J'ai lu cet animal, j'admire ce ton déciſif que prennent aujourd'hui tous les gredins de la littérature. Ce poliſſon qui juge ſi impérieuſement ſes maîtres, préſenta, il y a deux ans, une tragédie aux comédiens qui ne purent en lire que deux actes. Ne pouvant parvenir à l'honneur d'être jugé, il s'eſt mis à juger les autres : c'eſt un petit élève de *Fréron*.

On me mande que M. de *Mairan* eſt fort malade ; voilà une quatrième place à donner bientôt. La mienne fera la cinquième : mais ne me donnez le naſillonneur ni pour confrère ni pour ſucceſſeur.

Ne croyez pas un mot de tout ce que je vous diſais dans mon dernier billet. Je parlais par économie, (comme diſent les pères de l'Egliſe). Si l'abbé *de Lille* eſt un homme

1771. ſociable, un philoſophe et un homme ferme, ne pouvez-vous pas l'acquérir? Il mérite par ſon ouvrage cette réfutation de *Clément*; mais il eſt de l'univerſité, et je crains toujours que ces gens-là ne ſoient des *Ribalier*, des *Cogé*, des *Tamponet*.

Pleurons ſur Jéruſalem et ſoyons tranquilles. L'oncle et la nièce vous embraſſent bien tendrement.

LETTRE CL.

DE M. DE VOLTAIRE.

4 de février.

Je vous ſuis infiniment obligé, mon cher ami, de votre diſcours prononcé devant le roi de Danemarck. Jamais vous n'avez rendu la philoſophie plus reſpectable. Ce diſcours eſt un bien beau monument. Toutes les académies de l'Europe doivent vous en remercier.

Je n'oſe encore vous envoyer ma facétie ſur la liberté de la preſſe, que ce monarque établit ſi hardiment dans ſes Etats. Figurez-vous que je n'ai pas encore eu le temps de la faire copier. Ma colonie, qu'il faut ſoutenir malgré l'orage qui l'a preſque renverſée, des

des occupations forcées, et mes maladies continuelles, ne m'ont pas laiſſé un moment dont je puiſſe diſpoſer. 1771.

Je m'attendais bien que le maréchal de *Richelieu* ſe mettrait à la tête de la faction pour le nal'lonneur. Il m'avait fait entendre, dans une de ſes lettres, qu'il aimait mieux me ſervir dans mes amours que dans mes averſions. Il a paſſé ſa vie à me faire des plaiſirs et des niches, à me careſſer d'une main et à me déviſager de l'autre : c'eſt ſa façon avec les deux ſexes. Il faut prendre les gens comme ils ſont. Je lui ai écrit pourtant, et j'avoue ma honte à M. *Gaillard*. J'eſpère qu'après tout notre homme trouvera à qui parler. Il ne fera qu'en rire ; mais, tout en plaiſantant, ſa faction aura le deſſous, et cela eſt fort amuſant. Si je vis, je dirai deux mots à l'ami *le Beau* ; chaque choſe vient en ſon temps.

Adieu, mon cher philoſophe ; adieu l'honneur des lettres. Madame *Denis* eſt enchantée, comme moi, de votre diſcours.

1771.

LETTRE CLI.

DE M. DE VOLTAIRE.

13 de février.

JE crois notre doyen converti, et je me flatte qu'il ne s'oppoſera point à M. *Gaillard*.

Vous devez avoir reçu, mon cher philoſophe, trois volumes l'un après l'autre. Je n'ai pu vous les envoyer plutôt, tout devient difficile.

J'ai peur que l'Epître au roi de Danemarck ſur la liberté de la preſſe ne paraiſſe dans un temps bien peu favorable. J'ai pourtant grande envie que vous m'en diſiez votre ſentiment, mais je tremble toujours de la laiſſer courir le monde.

Eſt-il bien vrai qu'on va reſtreindre le reſſort du parlement de Paris à l'île de France? ce pourrait être un grand bien : il eſt cruel de ſe ruiner pour aller plaider en dernier reſſort à plus de cent lieues de chez ſoi.

Je ne ſais comment je ſuis avec madame *Necker*, j'ai peur qu'elle ne m'ait entièrement oublié.

Ne comptez-vous pas un jour avoir parmi vos quarante M. le marquis de *Condorcet*?

Je vous embraſſe bien tendrement, mon très-cher philoſophe. Je ſuis bien malade. Eſt-il vrai que M. de *Mairan* ſe meure? 1771.

Il faut paſſer dans ma barque.

LETTRE CLII.

DE M. DE VOLTAIRE.

[illegible] mars.

MON cher philoſophe ne m'a point répondu quand je lui ai demandé s'il avait reçu trois volumes par la voie de M. *Marin*, je le prie inſtamment de vouloir bien m'en informer. Je haſarde enfin de lui envoyer l'Epître au roi de Danemarck, avec un peu de proſe verſifiée, adreſſée à lui-même. Ce n'eſt pas trop le temps de s'occuper de ces coïonneries, mais j'aime mieux m'égayer ſur les excrémens de la littérature, que ſur d'autres excrémens.

Je ſupplie mon cher philoſophe de ne donner aucune copie des fadaiſes à lui envoyées. Il peut les lire tant qu'il voudra à ſes amis, mais il ne faut pas mettre le public dans ſa confidence.

Voilà donc une quatrième place à remplir,

1771. donnez-la à qui vous voudrez ; pourvu que ce ne ſoit pas à ce fripon de naſillonneur, je ſuis content. Demandez à *Lalande*, qui eſt voiſin de ſes terres, s'il n'eſt pas célèbre dans le pays par les rapines les plus odieuſes. M. de *Condorcet* pourrait-il ſuccéder à M. de *Mairan*? il n'a rien fait, dira-t-on ; tant mieux : nous avons plus beſoin de gens qui jugent, que de gens qui faſſent.

Je n'ai rien à dire ſur tout ce qui ſe paſſe aujourd'hui ; tout ce que je puis me permettre, c'eſt de déteſter du fond de mon cœur les aſſaſſins du chevalier de la *Barre* juſqu'au dernier moment de ma vie. C'eſt ainſi que je vous aimerai.

LETTRE CLIII. 1771.

DE M. DE VOLTAIRE.

4 de mars.

Je m'aperçois, mon cher philoſophe, que je reſſemble à *le Clerc de Montmerci*, je fais trop de vers. Je vois, à ma confuſion, que j'ai parlé deux fois des harpies, l'une dans l'Epître au roi de Dannemarck, l'autre dans votre épître. Il y a dans la danoiſe :

Qui vous rendit chez vous puiſſans ſans être impies?
Qui ſut de votre table, écartant les harpies,
Sauver le peuple et vous de leur voracité?
Qui ſut donner une ame au public hébété?

Je mettrai à la place ſi vous le trouvez bon :

Quelle main favorable à vos grandeurs ſuprêmes
A du triple bandeau vengé cent diadêmes?
Et qui, du fond du puits tirant la vérité,
A ſu donner une ame au public hébété?

Faites-moi l'amitié, je vous en prie, de mettre ces quatre vers ſur la danoiſe, ſi mieux n'aimez en faire de meilleurs.

Voici une autre idée en prose dont vous
1771. ferez ce que vous croirez convenable ; je m'en remets à vous.

J'ai été extrêmement content de l'édit ; et, à deux petites phrases près que j'ai trouvées un peu obscures, le discours de monsieur le chancelier m'a paru parfaitement beau.

LETTRE CLIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

15 de mars.

On me mande, mon cher ami, qu'on a élu *le Mière ;* en ce cas, vous avez sans doute rengainé ma lettre en faveur du traducteur de *Virgile*, que je ne connais point du tout. Je n'avais écrit que pour la décharge de ma conscience. Je vous avoue, par le même motif, que j'aurais donné ma voix à celui qui a mis par écrit l'édit du roi pour la création des six parlemens ou conseils nouveaux. Non-seulement les jugemens en dernier ressort, au parlement de Paris, épuisaient les pauvres plaideurs, obligés de faire cent cinquante lieues pour se ruiner ; mais les criminels qu'on

transférait à Paris, du fond de l'Auvergne et du Limousin, coûtaient à l'Etat des sommes immenses. En un mot, cet édit me paraît jusqu'à présent un service essentiel rendu à la nation; et puis d'ailleurs, vous savez si j'ai sur le cœur le sang du chevalier de *la Barre* et du comte de *Lalli*. 1771.

LETTRE CLV.

DE M. DE VOLTAIRE.

18 de mars.

MON très-cher philosophe, je pense comme vous que le sujet en question serait excellent pour l'académie de Zug ou de Schafiouse. Je n'avais jamais vu l'extrait baptistère du traducteur des *Géorgiques*. N'est-il pas majeur? Nous avions plus d'un conseiller au parlement qui décidait de la fortune, de l'honneur et de la vie des hommes à vingt-cinq ans; et, puisque l'abbé *de Lille* a été en âge de traduire *Virgile*, il me semble qu'il était assez âgé pour être auprès du traducteur de *Milton*.

Je ne le connais point, encore une fois. Il ne saura point mes bonnes intentions. Je me

bornais à être juste ; mais il me paraît que je
1771. ne suis qu'un franc provincial qui ne connaît pas le monde.

J'apprends, par un autre provincial qui est à Paris, qu'on m'attribue une petite feuille qui paraît sur le parlement de Paris et sur les conseils souverains. Elle est, Dieu merci, d'un jésuite qui est en Piémont ; c'est le même qui fit *Il est temps de parler*, et *Tout se dira*.

Vous savez que je n'ai point approuvé la conduite du parlement de Paris, et que j'approuve infiniment les six conseils ; mais assurément je suis bien loin d'en rien imprimer sur de telles affaires. Je suis le prête-nom de quiconque veut écrire hardiment et ne se point commettre : cette situation est triste.

Quant à votre triple bandeau, on a dû mettre :

Qui du triple bandeau vengea cent diadêmes.

et il m'a semblé qu'on disait tous les jours la tiare pour le pape, et les diadêmes pour les rois. On venge le trône de l'autel ; si je me trompe, je passe condamnation.

Voici une autre querelle. Madame *Necker* me fait ses plaintes amères de ce que *Pigal* veut me faire absolument nu. Voici ma réponse : Décidez de mon effigie, c'est à vous que je

la

la dois ; c'eſt à vous de me donner un habit, ſi cela vous plaît. Soyez sûr que vêtu ou non, je ſuis à vous juſqu'à ce que je ne ſois plus rien. 1771.

Adieu ; je n'ai jamais été ſi malade ; je ſuis aveugle et goutteux ; il faut ſupporter tous les maux du corps et de l'ame. Pour me conſoler, je vous demande en grâce de m'envoyer vos deux diſcours. En vérité, vous ſoutenez ſeul l'honneur des lettres, et je ne ſais point d'homme plus néceſſaire que vous.

LETTRE CLVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 8 d'avril.

MON très-cher philoſophe, je vous rends mille grâces des momens agréables que vous m'avez fait paſſer. J'ai entendu la lecture de vos deux diſcours, car il ne m'eſt pas permis de les lire. Nos neiges ont mis mes yeux dans un ſi triſte état, que me voilà un petit *Tiréſie*, un petit *Oedipe* ; et j'ai bien la mine de reſter aveugle pour le peu de temps que j'ai encore à vivre.

Je n'entendrai jamais rien dans les champs 1771. élysées, où je compte bien aller, qui vaille votre dialogue entre *Descartes* et *Christine*. Je ne sais rien de plus beau que votre éloge du roi de Prusse. Il ne vous avouera pas tout le plaisir qu'il aura eu d'être si bien peint par vous dans l'académie des sciences, mais il le sentira de toutes les puissances de son ame. Non, personne n'a rendu la philosophie et la littérature plus respectables. Il n'y a peut-être à présent que notre cour qui n'en sente pas le prix ; mais je lui pardonne, si elle établit en effet six conseils pour rendre hardiment la justice, et si elle paye les frais que les pauvres diables de seigneurs de paroisse font pour la rendre dans leurs taudis. Cela me paraît un des plus beaux réglemens du monde. Je serai attaché jusqu'à mon dernier soupir à un ministre qui m'a fait beaucoup de bien. Je ne le serai point du tout à des corps qui ont fait du mal ; et puis d'ailleurs, comment aimer une compagnie ? on ne peut aimer que son ami ou sa maîtresse.

Adieu, mon cher ami ; je vous recommande beaucoup de courage, et beaucoup de mépris pour le genre-humain.

LETTRE CLVII. 1771.

DE M. DE VOLTAIRE.

22 d'avril.

SAGE digne d'un autre siècle, mon cher ami, vous voilà donc secrétaire perpétuel; c'est un titre que les secrétaires d'État n'ont pas. Il me semble qu'il y a une pension sur la cassette, attachée à cette place. Monsieur de *Condorcet* m'apprend cette nouvelle. Je vous pardonne de ne m'en avoir rien dit; vous avez dû être un peu occupé.

Vous ne mettrez point dans les archives de l'académie le petit conte que je vous envoie pour vous égayer. On m'écrit que *Diderot* est l'auteur d'un libelle contre moi, intitulé: *Réflexions sur la jalousie.* Je n'en crois rien du tout; je l'aime et l'estime trop pour le soupçonner un moment.

Comment va le commerce des lettres avec les rois? qui aurons-nous pour nouveaux confrères? *La Harpe* a donné, dans le *Mercure*, une dissertation qui me paraît un chef-d'œuvre.

Je compte que ma lettre est pour vous et pour lui. J'ai une peine infinie à écrire, je n'en puis plus. *Vale, amice.*

1771.

LETTRE CLVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

27 d'avril.

Je ne ſais pas ce qui arrivera, mon cher ami ; mais goûtons toujours le plaiſir d'avoir vu chaſſer les jéſuites, &c. &c. *Et ego in interitu veſtro ridebo vos et ſubſannabo*, dit la Sainte-Ecriture.

J'avais envoyé à la chambre ſyndicale, avec laquelle je n'ai pas grand commerce, trois volumes d'un livre nouveau qui m'eſt venu d'Hollande, intitulé : Queſtions ſur l'Encyclopédie, adreſſés à M. *Briaſſon*, pour les remettre à M. le marquis de *Condorcet*. Je ne ſais ſi M. *Briaſſon* m'a rendu ce petit ſervice; cela pouvait paſſer pourtant pour ma dernière volonté, car j'ai été très-malade. Je crois avoir perdu entièrement les yeux, et que je ſerai aveugle juſqu'à ce que je ſois mort tout-à-fait.

Je viens de voir, ou plutôt de me faire lire, dans le *Journal encyclopédique*, l'Epître au roi de Danemarck, non pas telle que vous l'avez, mais telle que je l'ai envoyée à ce

monarque, avec un petit bout de lettre qui accompagnait l'envoi. Cela vient ſûrement de Copenhague; le mal eſt très-médiocre. 1771.

Pourriez-vous me dire quel eſt l'auteur d'un éloge de l'abbé *Trublet*, qui eſt dans le même *Journal encyclopédique* d'avril? Ce journal-là ne vaut pas le *Dictionnaire encyclopédique*.

Savez-vous qu'on a déjà imprimé quatre tomes du *Dictionnaire* d'Yverdun, pluſieurs articles de M. de *Lalande* qui paraiſſent à la lettre *A*. Mon état ne m'a pas permis de les lire.

Voudriez-vous bien avoir la bonté de me mander ſi on a imprimé à Paris un recueil des ouvrages de M. de *Mairan*?

Je voulais écrire aujourd'hui à monſieur de *Saint-Lambert*, mais je ne ſais ſi ma faibleſſe me le permettra.

Adieu, mon très-cher philoſophe; j'ai bien peur que la philoſophie n'ait pas plus beau jeu que l'ancien parlement de Paris. Les adeptes font fort bien de ſe tenir tranquilles. Vous ſavez que j'applaudis au choix qu'on a fait de M. l'abbé *Arnaud*. Si ce n'eſt pas à moi que l'abbé *de Lille* ſuccède quelque jour, j'applaudirai auſſi, car j'aime toujours les vers; on meurt comme on a vécu.

1771.

LETTRE CLIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

14 de juin.

JE ne ſais plus, mon très-cher philoſophe, comment faire pour vous envoyer le quatrième et le cinquième volume de ces Queſtions. Le paquet eſt tout prêt depuis près d'un mois; mais plus d'une route qui m'était ouverte auparavant, m'eſt aujourd'hui bouchée.

Vous ne connaiſſiez pas ſans doute, la comédie de l'*Homme dangereux*, lorſque, ſur ſon titre, l'on empêcha qu'on ne la jouât. Si vous l'aviez lue, vous auriez ſollicité vivement ſa repréſentation; c'était le plus ſûr moyen de dégoûter l'auteur du théâtre. Les trois volumes qu'il a fait imprimer à Genève avec vos louanges, celles de *Vernet*, et même les miennes, ſe vendent aujourd'hui publiquement, et encore plus rarement. Ils pourront avoir plus de débit à Paris, attendu qu'il y a environ quatre cents perſonnes d'outragées; ce qui peut fournir environ huit cents lecteurs. Il eſt ſingulier que cet ouvrage ſoit permis, et que l'*Encyclopédie* ſoit défendue.

Si vous voyez M. de *Schomberg*, je vous prie de lui dire combien je lui ſuis attaché, 1771.
à lui et à ſes anciens amis. Mais, pour mes aſſaſſins, je leur ſoutiendrai toujours qu'ils ont tort; et je crois que, dans le fond de ſon cœur, il ſera de mon avis.

J'ai penſé mourir hier; c'eſt un état qui n'eſt pas ſi déſagréable qu'on le croit; je ſouffrais beaucoup moins qu'à l'ordinaire. Portez-vous bien, mon cher ami: la vie eſt horrible ſans la ſanté; mais, lorſqu'à la maladie il ſe joint une petite pointe de perſécution, cet état n'eſt point plaiſant.

Ne m'oubliez pas auprès de M. de *Condorcet*. Soyez ſûr que, tant que je vivrai, ma faculté de penſer et de ſentir, mon entéléchie ſera entièrement à vous.

1771.

LETTRE CLX.

DE M. DE VOLTAIRE.

8 de juillet.

Comme je ſuis quinze-vingt, mon cher philoſophe, et que je n'ai pas grand ſoin de mes papiers, j'ai perdu une lettre de M. de *Condorcet*, par laquelle il me donnait une adreſſe pour lui envoyer les quatrième et cinquième volumes des Queſtions. Je vous prie de rafraîchir la mémoire de cette adreſſe, car ma mémoire ne vaut pas mieux que mes yeux.

Il eſt fort à préſumer, mon cher ami, que la philoſophie ſera peu reſpectée. Notre royaume n'eſt pas de ce monde. Cependant il eſt sûr qu'on tolérera votre grande *Encyclopédie* comme un objet de commerce et de finances. Meſſieurs les auteurs ſeront, dans cette occaſion, protégés par meſſieurs les libraires, et je crois que meſſieurs les libraires donnent quelque argent à meſſieurs les commis de la douane des penſées. Nous ne jouons pas un beau rôle. Notre conſolation eſt d'écraſer des pédans barbares qui nous ont perſécutés.

Ils sont plus maltraités que nous, mais c'est la consolation des damnés. Portez-vous bien, 1771.
et riez du monde [illegible] c'est le parti le meilleur et le plus [illegible].

Je vous embrasse, mon cher ami, mais je ne peux pas rire pour le présent. *V.*

LETTRE CLXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

19 d'auguste.

MON cher ami, j'ai vu le descendant du brave *Crillon*, qui est venu avec le prince de *Salm*, tous deux instruits et modestes, tous deux très-aimables et dignes d'un meilleur siècle.

Quel homme de lettres donnerez-vous pour successeur à un prince du sang (*)? Il se présente beaucoup de poëtes : ne faut-il pas donner la préférence à M. de *la Harpe* ou à M. *de Lille*?

Vous savez ce que c'est qu'un banneret, qu'à Berne on appelle banderet. Or le banderet de la république de Neuchâtel, ayant

(*) M. le comte de *Clermont*.

1771. joint à la dignité celle d'imprimeur, fait une très-belle édition du *Syſtême de la nature.* Les dévotes de Neufchâtel éprises d'une ſainte rage, ſont venues brûler ſon édition. Le gonfalonier de la république a été obligé de ſe démettre de ſa charge ; mais on ne lui a point fait d'autre mal ; il n'en aurait pas été quitte à ſi bon marché dans Abbeville.

On a déjà ſix volumes de l'*Encyclopédie* d'Yverdun, perſonne ne la lit, mais on l'achète. Je doute fort que celle de Genève entre de ſitôt à Paris. Nous revenons au temps où l'on agitait la queſtion *de mathematicis ab urbe expellendis.*

Je ſuis tout étonné, moi malingre et aveugle, de vous dire des nouvelles du fond de ma ſolitude et de mon lit.

J'ai donné des paperaſſes pour vous à M. de *Crillon.*

Adieu, mon cher et grand philoſophe, que j'aimerai juſqu'au dernier moment de ma vie.

LETTRE CLXII.

1771.

DE M. DE VOLTAIRE.

13 de septembre.

MON très-cher philosophe, tâchez que nous ayons une douzaine de comtes de *Crillon* et de princes de *Salm* à la cour de France, et quelques rois de Prusse à l'académie, alors tout ira bien.

Je vois qu'on réforme tous les parlemens, mais je suis sûr qu'aucun ne prêtera son ministère au rappel des jésuites. S'ils reparaissaient, ce ne serait que pour être en horreur à la France ; et la philosophie y gagnerait, bien loin d'y perdre. Nous aurions le plaisir de voir les loups et les renards se mordre, et le petit troupeau des philosophes serait en sureté.

On dit que vous avez prononcé à l'académie un discours aussi agréable qu'instructif. Ne permettrez-vous pas qu'on l'imprime dans les papiers publics ? Vous ne dites jamais que des vérités éloquentes ; il n'est pas juste que nous en soyons privés.

On m'a envoyé un imprimé d'un autre

genre. C'eſt une apparition de notre Seigneur
1771. *Jéſus-Chriſt* dans une paroiſſe de l'évêché de
Tréguier en Baſſe-Bretagne, et un diſcours
qu'il a [illegible] devant monſieur l'évêque
ſur les [illegible] Bas Bretons; le tout avec
approbation [illegible] privilége. Cela eſt bien conſolant, et vaut aſſurément tous vos diſcours
académiques.

Adieu, mon cher et reſpectable ami; je ſuis toujours ſouffrant et aveugle. Si j'étais bas-breton, *Jéſus-Chriſt* m'aurait guéri; mais je vois bien qu'il ne ſe ſoucie pas des Suiſſes.

LETTRE CLXIII. 1771.

DE M. DE VOLTAIRE.

28 de ſeptembre.

MON cher ami, voici donc de quoi exercer la philoſophie. *La Harpe* perſécuté pour avoir fait un chef-d'œuvre d'éloquence dans l'éloge de *Fénélon*; j'ai eu de la peine à croire cette aventure. Vous me dites que plus elle eſt abſurde, plus je la dois croire, et que c'eſt le cas du *credo quia abſurdum*. Cette extravagance aura-t-elle des ſuites? l'académie agira-t-elle? eſt-ce à l'académie qu'on en veut? la choſe eſt-elle ſérieuſe, ou eſt-ce une plaiſanterie? Je vous demande en grâce de me mettre au fait, cela en vaut la peine.

Nous avons ici madame *Dixneufans* (*) dont vous êtes le médecin. Elle a perdu de ſon embonpoint, mais elle a conſervé ſa beauté. Son mari nous a dit des choſes bien extraordinaires; tous deux ſont très-aimables; ils méritent de proſpérer, et ils proſpèreront. Pour moi, je me meurs tout doucement. Bonſoir, mon très-cher et très-grand philoſophe.

(*) Madame la comteſſe de *Rochefort*.

J'ajoute que *la Harpe* [illegible] pressé très-
1771. vivement d'écrire à monsieur le chancelier, j'ai pris cette [illegible] quoique je la croye assez in[illegible] enfin je lui ai dit ce que je pensais [illegible] discours académiques, sur la sorbonne [illegible] l'*Encyclopédie.*

LETTRE C[illegible]XIV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 7 d'octobr[illegible]

Il n'est que trop vrai, mon cher maître, qu'il y a un arrêt du conseil qui supprime le discours de *la Harpe.* Cet arrêt a été sollicité par l'archevêque de Paris et par l'archevêque de Rheims. Ils voulaient d'abord faire condamner l'ouvrage par la sorbonne, mais le syndic *[illegible]* s'y est opposé; il se souvient de l'affaire de *Marmontel.* L'académie a fait ce qu'elle a pu pour empêcher cette suppression, ou du moins qu'elle ne se fît par un arrêt du conseil; mais tout ce qu'elle a pu obtenir, encore avec beaucoup de peine, a été que l'arrêt ne serait ni crié ni affiché; mais il est imprimé, et il a été donné à l'imprimerie

[illegible]yale à ceux q[illegible] demandé. Vous [illegible]
que [illegible] de tous nos [illegible]nfrères de Verſailles 1771.
M. le prince *Louis*, eſt [illegible] qui ait ſ[illegible]vi
l'académie dans cette [illegible] caſ[illegible]s, ou
n'ont rien dit, ou peut-êt[illegible]ché de
[illegible]ire. [illegible] où nous en [illegible] cet arrêt
n[illegible] enjoint de faire approuver déſormais, comme autrefois, les diſcours des prix par deux docteurs [illegible]orbonne. Il y a quatre ans que nous avions ceſſé d'exiger cette approbation, par des raiſons très-raiſonnables. 1°. Parce [illegible], lorſqu'on annonça dans une aſſemblée publique, que l'éloge de *Charles V* devait être ainſi approuvé, le public nous rit au nez, et nous le méritions bien. 2°. Parce qu'il y a des éloges, comme celui de *Molière*, qui auraient rendu ridicule l'approbation de deux théologiens. 3°. Parce qu'il y en a, comme ceux de *Sulli*, de *Colbert*, où il faut parler d'autre choſe que de théologie, et où l'approbation de deux docteurs de ſorbonne ne mettrait point l'académie à couvert des tracaſſeries. 4°. Enfin, parce que ces docteurs abuſaient ſcandaleuſement du droit d'effacer ce qu'il leur plaiſait ; témoin l'éloge de *Charles V*, dans lequel ils avaient effacé tout ce qui était contraire aux prétentions ultramontaines, à l'inquiſition, &c. Il faudra pourtant déſormais ſe ſoumettre à ce joug ; à la bonne heure. Je

1771. ... et je me tais. Si ... envoie l'arrêt du conseil, vous verrez aisément que ceux qui l'ont rédigé n'... pris la peine de lire le dit... fais que ... un évêque ... cette condamnation; mais ils ... trop à s'ex...

Adieu, mon cher ami; j'ai le cœur ... de douleur.

LETTRE CLXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

19 d'octobre.

MON cher et vrai philofophe, vous aviez grand befoin de cette philofophie qui confole le fage, qui rit des fots, qui méprife les fripons, et qui détefte les fanatiques. Je vois que, par tous les réglemens qu'on a faits fur les blés, on a prefque empêché les Velches de manger, et on s'efforce à préfent de nous empêcher de penfer. La perfécution va jufqu'au ridicule, et c'eft le partage des Velches que ce ridicule. Il y a une ligue formée contre le bon fens, ainfi que contre la liberté. Que vous refte-t-il pour votre confolation? un petit nombre d'amis auxquels vous dites ce

que

que vo[illegible]s penſez, [illegible]uand les port[illegible] ſont —— 1771.
fermées. Si vou[illegible] av[illegible] été [illegible]ne, on vous y aura[illegible]t vu honoré, [illegible] enrichi. Vous feriez [illegible] tout ailleurs qu'à [illegible] des rois [illegible] de ceux qui m'ennui[illegible]is, et vous [illegible]ez vous en b[illegible] bêtiſes d'[illegible]iſtre de ſorbonne, ou à l'inſolence d'un commis. C'eſt dans de telles circonſtances que le ſtoïciſme [illegible] bon à quelque choſe :

Virtus, repulſæ neſcia ſordidæ,
Intam[illegible]atis fulget honoribus.

Qui prendrez vous donc pour ſuccéder à notre confrère le prince du ſang ? Un philoſophe nous ferait plus utile qu'un prince ; mais où le trouver ? Gardez-vous bien de prendre un mauvais poëte ; c'eſt la pire eſpèce de toutes et la plus mépriſable. Ne pourrez-vous trouver dans Paris un homme libre qui ait du goût, de la littérature, et ſurtout cette honnête fierté qui ne craint ni les prêtres ni les commis ?

Voici de petites affaires parlementaires que je vous envoie par un voyageur qui vous les rendra, pourvu qu'il ne ſoit pas fouillé aux portes.

Adieu, mon cher ami, mon cher philoſophe ; je ne ſais comment vous envoyer le

fix et le feptième volu[illegible] des Queſti[illegible]ns. Paris
177[illegible] eſt une ville aſſiégée, [illegible] no[illegible]rriture de l'ame
n'[illegible]entre plus [illegible] une [illegible] *Candide* e[illegible] culti-
van[illegible]; c[illegible] feu[illegible]l par[illegible]ait
à pre[illegible]

Je vo[illegible]ſſe bien tendr[illegible]

LETTRE [illegible]LXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

14 de novembre.

Je vous ai écrit, mon cher philoſophe, par M. *Bacon*, non pas *Bacon* de Vérulam, mais *Bacon* ſubſtitut du procureur général, et pourtant philoſophe.

J'ai demandé à *Marin* ſi je pouvais vous faire tenir par lui le fix et ſeptième volume des rogatons alphabétiques, que je vous prie de mettre dans votre bibliothéque, ſans avoir l'ennui de les lire; il ne m'a pas répondu. Je vous les envoie par madame *le Gendre*, ſœur de M. *Hénin* notre réſident. Cela fera nombre parmi vos livres; ce n'eſt qu'un hommage que je mets à vos pieds.

Il paraît un ouvrage très-curieux et très-bien fait, intitulé l'*Hiſtoire critique de Jéſu*[illegible]

Christ. [illegible] n'est pas [illegible]fficile d'en av[illegible] exemplaires à Gen[illegible]; mais aussi il n'est pa[illegible] 1771.
aisé [illegible] faire pa[illegible]r en [illegible]. DIEU me pr[illegible] se[illegible]rvir à [illegible]épandre cet [illegible]vrage abom[illegible] ca[illegible]able de dessécher to[illegible]tes les [illegible] la religion ch[illegible] dans les c[illegible]ences [illegible]s plus timorées! Je ne l'ai lu q[illegible]'avec une [illegible]in[illegible] horreur, et en fesant des [illegible]nes de croix à [illegible]que ligne.

Il paraît encore d[illegible]ux autres petits livres qui sont des canons de douze livres de balle, tandis [illegible] *[illegible]ritique* est [illegible] pièce de vingt-quatre. [illegible] est l'*Examen des prophéties*, et l'a[illegible]e l'*Esp[illegible]it du judaïsme*. On nous en fait craindre encore plusieurs autres de mois en mois. *Belzébuth* ne se lasse point de persécuter les fidelles. Nous touchons aux derniers temps, sans doute.

L'expulsion des jésuites annonce la fin du monde, et nous allons voir incessamment paraître l'*Antechrist*. Je me prépare pour cette grande révolution, puisque nous en avons déjà vu tant d'autres. En attendant, je vous embrasse le plus tendrement du monde, avec vénération et amour.

1771.

LETTRE CLXXVII

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 18 de novembre.

Je ne fais, mon cher maître, par quelle fatalité je n'ai reçu que depuis deux jours votre lettre du 19 d'octobre, et le paquet qui y était joint. J'ai lu le beau Discours d'Anne *du Bourg*, qui ne corrigera point les fanatiques, mais qui du moins rendra le fanatifme odieux; les *Pourquoi* auxquels on ne répondra point, parce qu'il n'y a point de bonne réponfe à y faire que de réformer les Velches qui refteront velches encore long-temps; et la *Méprife d'Arras* qui me paraît bien modeftement appelée *méprife*, et qui n'empêchera point que les fucceffeurs de ces affaffins, auffi fanatiques, plus ignorans et plus vils, ne faffent fouvent des *méprifes* pareilles, fans compter tout ce qui nous attend d'ailleurs. Quand je vois tout ce qui fe paffe dans ce bas monde, je voudrais aller tirer le père éternel par la barbe, et lui dire, comme dans une vieille farce de la paffion : *Père éternel, quelle vergogne!* &c. Je fuis navré et découragé.

Je finirai, et je crois bientôt; par ne plus prendre aucun intérêt à toutes les sottises qui se disent, et à toutes les atrocités qui s'exercent de Pétersbourg à Lisbonne, et par trouver que [illegible] bien quand j'aurai bien digéré et [illegible]. Je vous en souhaite autant, [illegible] cher ami. Je fais du genre-humain deux parts, l'opprimante et l'opprimée; je hais l'une et je méprise l'autre. Que ne suis-je au coin de votre feu pour épancher mon cœur dans le vôtre! je suis bien sûr que nous serions d'accord sur tous les points. 1771.

Il y a ici un abbé *du Vernet*, bon diable, zélé pour la bonne cause, et votre admirateur enthousiaste depuis long-temps, qui se propose d'élever à votre gloire, non pas une statue, comme *Pigal*, mais un monument littéraire, et qui vous a écrit pour cet objet. Il dit que vous l'invitez d'aller à Ferney. Je vous demande vos bontés pour lui, et j'espère que vous l'en trouverez digne.

C'est samedi prochain 23 que nous donnerons un successeur à ce prince dont le nom a si stérilement chargé notre liste. Je ne vous réponds pas que nous ayons un bon poëte; nous en aurions un et même deux si j'en étais cru; mais je tâcherai du moins que nous ayons un homme de lettres honnête, et qui prenne intérêt à la cause commune. C'est à

1771. peu-près tout ce que nous pouvons faire dans les circonstances présentes ; et vous penseriez de même, si vous voyiez de près l'état des choses. Adieu, mon cher et illustre maître, je vous embrasse tendrement.

LETTRE CLXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

27 de novembre.

MON cher philosophe, je vous envoie ce rogaton qui sort de la presse. Il y a quelques articles qui pourront vous amuser. Vous n'avez pas été content de *Memnius*, car vous n'en dites mot. Il me paraît clair pourtant qu'il y a dans la nature une intelligence : et par les imperfections et les misères de cette nature, il me paraît que cette intelligence est bornée : mais la mienne est si prodigieusement bornée, qu'elle craint toujours de ne savoir ce qu'elle dit ; elle respecte infiniment la vôtre ; elle gémit comme vous sur bien des choses ; elle vous est tendrement attachée. *V.*

LETTRE CLXIX. 1772.

M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 6 de mars.

Il y a un siècle, mon cher maître, que je ne vous ai rien dit. Je vous fais fort occupé, et je respecte votre temps, à condition que vous vous souviendrez toujours que vous avez en moi l'admirateur le plus constant, et l'ami le plus dévoué.

Vous ignorez peut-être qu'un polisson, nommé *Clément*, va de porte en porte lisant une mauvaise satire contre vous. Je ne l'ai point lue, quoiqu'on assure qu'elle est imprimée. On dit, et je le crois de reste, qu'elle ne vaut la peine ni d'être imprimée ni d'être lue. On ajoute que la plupart de vos amis y sont maltraités, mais on ajoute encore, et on assure même que le grand prôneur de la pièce, le grand protecteur de l'auteur, est M. l'abbé de *Mably* qui mène M. *Clément* sur le poing de porte en porte, et qui le présente à toutes ses connaissances. Ce M. l'abbé de *Mably* est frère de l'abbé de *Condillac*, dont il n'a surement pas pris les conseils en cette

1772. occaſion. La haine que ce protecteur de *Clément* affiche contre les philoſophes eſt d'autant plus étrange, qu'aſſurément perſonne n'a plus affiché que lui, et dans ſes diſcours et dans ſes ouvrages, les maximes anti-religieuſes et anti-deſpotiques qu'on reproche à tort et à droit à la plupart de ceux que *Clément* attaque dans ſa rapſodie. Voilà, mon cher confrère, ce qu'il eſt bon que vous ſachiez, car enfin il eſt bon de ne pas ignorer à qui l'on a affaire.

Je n'ajouterai rien à ce détail, ſinon que la littérature eſt dans un état pire que jamais; que je deviens preſque imbécille de découragement et de triſteſſe; mais que cet imbécille vous aimera et vous admirera toujours.

Adieu, mon cher ami; je vous embraſſe et vous recommande les poliſſons et leurs protecteurs.

LETTRE

LETTRE CLXX. 1772.

DE M. DE VOLTAIRE.

12 de mars.

MON très-cher philoſophe, je conçois par votre lettre, et par ce qu'on m'écrit d'ailleurs, que la littérature et la philoſophie ſont comme les finances, un peu ſur le côté. Notre gouvernement a beſoin d'économie, et les philoſophes de patience. C'était dans ce temps-ci qu'il vous fallait voyager. Pour moi, dans tous les temps il faut que je reſte dans ma retraite; ma ſanté s'affaiblit tous les jours. Il n'y a pas d'apparence que je vienne vous faire une viſite à Paris, et j'en ſuis bien fâché.

Je n'ai point vu la *Clémentine*; M. de *la Harpe* m'en parle, M. de *Chabanon* auſſi, et ils n'en diſent pas plus de bien que vous. S'il y a de bons vers, j'en ferai mon profit; car j'aime toujours les bons vers, tout vieux que je ſuis : mais on prétend que l'ouvrage eſt très-ennuyeux; c'eſt un grand mal. Une ſatire doit être piquante et gaie. J'ai peur que ce *Clément* ne ſoit un petit pédant, fort vain, fort ſot, fort étourdi, de fort mauvaiſe

humeur. Il se flatte qu'à force d'aboyer contre
1772. d'honnêtes gens, il sera entendu à la cour, et qu'il obtiendra une pension, comme le frère tier *Nuttelet* en eut une du clergé, pour avoir insulté des jansénistes dans la rue.

M. de *Condorcet* m'a parlé d'une tragédie des Druides, qui est, dit-on, l'abolition de l'ancienne prêtraille. Il dit que la pièce est philosophique; c'est peut-être pour cela qu'on ne la joue point. Il y a deux choses que je voudrais voir à Paris, vous et l'opéra de Castor et Pollux; mais il faut que je renonce à tous les plaisirs.

Madame *Denis* et moi, nous vous embrassons, nous vous regrettons, nous vous aimons très-tendrement.

J'ai arrangé avec *Gabriel Cramer* la petite affaire avec l'enchanteur *Merlin.*

A l'égard de ses tomes de mélanges, il faut que vous sachiez que ce sont bêtises de typographie, tours de libraire, mensonges imprimés. Il a plu à *Gabriel* de débiter, sans me consulter, tous les rogatons qu'il a trouvés sous mon nom dans les *Mercures* et dans les feuilles de *Fréron.* Il en a même farci son édition in-4°. Je l'ai grondé terriblement, il n'en a fait que rire; il dit que cela se vend toujours, que cela s'achète par les sots pendant un certain temps, qu'ensuite cela se

vend quatre ſous et demi la livre aux épiciers, et qu'il y a peu à perdre pour lui. Je ſuis une 1772.
eſpece d'agoniſant qui voit vendre ſa garde-robe avant d'avoir rendu le dernier ſoupir. Bonſoir; mon agonie eſt votre très-humble ſervante.

LETTRE CLXXI.

DE M. D'ALEMBERT.

Premier de juillet.

„ J'EN appelle aux étrangers qui ont pouſſé „ les hauts cris, qui ont répété, après des „ français, *que nous étions une nation frivole qui* „ *ſavait rouer et ne ſavait pas combattre.* Qui a „ donné le plus grand ſcandale, ou un enfant „ indiſcret, ou des juges qui le font périr „ dans les plus affreux ſupplices? La mort „ de l'infortuné chevalier de *la Barre* eſt un „ bien plus grand crime que celle de *Calas.* „ Au moins dans celle-ci, un juge peut allé- „ guer d'avoir été ſéduit par des préſomptions „ et par le cri public; dans celle-là, c'eſt une „ indécence punie comme le prétendu parri- „ cide de Toulouſe.

„ Obſcurs fanatiques, qui du fond de vos

,, tanières, où vous rongez les os et ſucez le
1772. ,, ſang des ſages, apprenez à l'univers que ,, vous êtes les colonnes des mœurs et du ,, culte; phraſeurs mitrés ou ſans mitres, avec ,, un capuchon ou ſans capuchon, quand ,, ceſſerez-vous de faire des homélies ſur la ,, charité, pour apprendre que c'eſt au ſavant ,, d'inſtruire et non pas au bourreau? ,,

Voilà, mon cher philoſophe, ce qui a été prononcé à Caſſel, le 8 d'avril, en préſence de monſieur le landgrave, de ſix princes de l'Empire, et de la plus nombreuſe aſſemblée, par un profeſſeur en hiſtoire, que j'ai donné à monſeigneur le landgrave. J'eſpère qu'il ne lui arrivera pas la même choſe qu'à l'abbé *Audra*. On peut chez vous faire pendre des philoſophes, mais la philoſophie ſubſiſtera toujours.

Virtutem videant, intabeſcantque relictam.

M. *Marmontel* vous a-t-il montré les Syſtêmes? quel profane a ſi cruellement eſtropié les Cabales?

C'était un bizarre effet de la deſtinée qui préſide au petit comme au grand, qu'on travaillât en même temps, à Paris et à Ferney, au ſujet des Druides, ſous des noms différens, et qu'on fît les mêmes difficultés à ces deux ouvrages.

Il faut que les Français écrivent, et que l'étranger les imprime. 1772.

Le parti est pris d'écraser les lettres.

Tenez-vous bien. Adieu, *Platon*; vivez chez vos barbares.

LETTRE CLXXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

13 de juillet.

Mon très-cher ami, mon très-illustre philosophe, madame de *Saint-Julien*, qui veut bien se charger de ma lettre, me fournit la consolation et la liberté de vous écrire comme je pense.

Vous sentez combien j'ai dû être affligé et indigné de l'aventure des deux académiciens. Vous m'apprenez que celui qui devait être le soutien le plus intrépide de l'académie en a voulu être le persécuteur. Le présent et le passé me font une égale peine : je ne vois que cabales, petitesses et méchanceté. Je bénis tous les jours les causes secondes ou premières qui me retiennent dans la retraite. Il est plus doux de faire ses moissons que de faire des tracasseries ; mais ma solitude ne m'empêchera pas d'être toujours uni avec les gens

de bien, c'eſt-à-dire avec vos amis, à qui je
1772. vous ſupplie de me bien recommander.

Votre *chinois* eſt fort bon; mais il n'eſt pas mal d'ordonner, de la part de DIEU, à tous ceux qui voudraient être perſécuteurs, de rire et de ſe tenir tranquilles.

Je vois qu'en effet on cherche à perſécuter tous les gens de lettres, excepté peut-être quelques charlatans heureux, et quelques faquins ſans aucun mérite. Il faut un terrible fonds de philoſophie pour être inſenſible à tout cela; mais vous ſavez qu'ainſi va le monde.

Ce qui ſe paſſe dans le Nord n'eſt pas plus agréable. Votre Danemarck a fourni une ſcène qui fait lever les épaules et qui fait frémir. J'aime encore mieux être français que danois, ſuédois, polonais, ruſſe, pruſſien ou turc; mais je veux être français ſolitaire, français éloigné de Paris, français ſuiſſe et libre.

Je m'intéreſſe beaucoup à l'étrange procès de M. de *Morangiés*. Mes premières liaiſons ont été avec ſa famille. Je le crois exceſſivement imprudent. Je penſe qu'il a voulu emprunter de l'argent très-mal à propos, et au haſard de ne point payer; que dans l'ivreſſe de ſes illuſions et d'une conduite aſſez mauvaiſe, il a ſigné des billets avant de recevoir l'argent. C'eſt une abſurdité; mais toute cette

1772.

affaire eſt abſurde comme bien d'autres. Si vous voyez M. de *Rochefort*, je vous prie de lui dire qu'il me faut beaucoup plus d'éclairciſſemens qu'on ne m'en a donné. Les avocats ſe donnent tant de démentis, les faits qui devaient être éclaircis le ſont ſi peu, les raiſons plauſibles que chaque partie allégue ſont tellement accompagnées de mauvaiſes raiſons, qu'on eſt tenté de laiſſer tout là. Un traité de métaphyſique n'eſt pas plus obſcur : et j'aime autant les diſputes de *Mallebranche* et d'*Arnaud*, que la querelle de *du Jonquay*. C'eſt par tout le cas de dire : *Tradidit mundum diſputationi eorum*.

J'en reviens toujours à conclure qu'il faut cultiver ſon jardin, et que *Candide* n'eut raiſon que ſur la fin de ſa vie. Pour vous, il me paraît que vous avez raiſon dans la force de votre âge. Portez-vous bien, mon cher philoſophe ; c'eſt-là le grand point. Je m'affaiblis beaucoup ; et, ſi je ſuis quelquefois *Jean* qui pleure et qui rit, j'ai bien peur d'être *Jean* qui radote ; mais je ſuis ſurement *Jean* qui vous aime.

1772.

LETTRE CLXXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

4 de ſeptembre.

JE voudrais, mon très-cher et très-grand philoſophe, qu'on donnât rarement des prix, afin qu'ils fuſſent plus forts et plus mérités. Je voudrais que l'académie fût toujours libre, afin qu'il y eût quelque choſe de libre en France. Je voudrais que ſon ſecrétaire fût mieux renté, afin qu'il y eût juſtice dans ce monde.

Je voudrais.... je m'arrête dans le fort de mes je voudrais, je ne finirais point. Je voudrais ſeulement avoir la conſolation de vous revoir avant que de mourir.

On m'a parlé des *Maximes du droit public français*. On m'a dit que cela eſt fort; mais cela eſt-il fort bon? et avons-nous un droit public, nous autres Velches? il me ſemble que la nation ne s'aſſemble qu'au parterre. Si elle jugeait auſſi mal dans les états généraux que dans le tripot de la comédie, on n'a pas mal fait d'abolir ces états. Je ne m'intéreſſe à aucune aſſemblée publique, qu'à celles de

l'académie, puiſque vous y parlez. On vous a confu la moitié de la bouche ; mais ce qui vous en reſte eſt ſi bon qu'on vous entendra toujours avec le plus grand plaiſir. 1772.

Nous attendons une hiſtoire détaillée de l'aventure du Danemarck ; on la dit très-curieuſe ; on prétend même qu'elle eſt vraie : en ce cas, ce ſera la première de cette eſpèce.

Le roi de Pruſſe me mande qu'il m'envoie un ſervice de porcelaine ; vous verrez qu'elle ſe caſſera en chemin. Il jouira bientôt de ſa Pruſſe polonaiſe ; en digèrera-t-il mieux ? en dormira-t-il mieux ? en vivra-t-il plus long-temps ?

J'ai à vous dire pour nouvelle que nous nous moquons ici de la foudre ; que les conducteurs, les anti-tonnerres deviennent à la mode comme les dragées de *Keiſer*. Si *Nicolas Boileau* avait vécu de notre temps, il n'aurait pas dit ſi crûment :

Je crois l'ame immortelle, et que c'eſt Dieu qui tonne.

Vivez *memor noſtrî* ; je ſuis à vous paſſionnément.

1772.

LETTRE CLXXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

16 de septembre.

MON cher philosophe, ce siècle-ci ne vous paraît-il pas celui des révolutions, à commencer par les jésuites, et à finir par la Suède, et peut-être à ne point finir ? Voici une révolution qui m'arrive à moi. Vous avez sans doute entendu parler d'un abbé *Pinzo*, qui a écrit, ou laissé écrire sous son nom, une lettre à la *Jean-Jacques*, prodigieusement folle et insolente. On a imprimé cette lettre ; l'imprimeur s'est servi de mon orthographe ; les sots l'ont crue de moi, et un fripon l'a envoyée au pape : voilà où j'en suis avec sa sainteté. Elle est infaillible, mais je ne sais si c'est en fait de goût, et si elle démêlera que ce n'est pas là mon style.

Mandez-moi, je vous prie, ce que c'est que cet abbé *Pinzo* ; et, au nom du grand Etre dont *Ganganelli* est le vicaire, *da mi consiglio*.

Nous avons ici *le Kain* ; il enchante tout Genève. Il a joué dans Adélaïde du Guesclin ;

il jouera *Mahomet* et *Ninias*, après quoi je vous le renverrai. 1772.

Voici mon petit remercîment au remercîment de M. *Vatelet*.

Je vous embraſſe de toutes mes forces.

LETTRE CLXXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

13 de novembre.

MON cher et grand philoſophe, mon véritable ami, j'ai reçu, par une voie détournée, une lettre que je n'ai pas cru d'abord être de vous, parce que voici la ſaiſon où je perds la vue ſelon mon uſage. Je ne ſavais pas d'ailleurs que vous fuſſiez l'ami de madame *Geoffrin*; je vous en félicite tous deux : mais mettez un D dorénavant au bas de vos lettres, car il y a quelques écritures qui reſſemblent un peu à la vôtre, et qui pourraient me tromper. Il eſt vrai que perſonne ne vous reſſemble; mais n'importe, mettez toujours un D.

Pour vous ſatisfaire ſur votre lettre, vous et madame *Geoffrin*, il faut d'abord vous dire que je brochai, il y a un an, les Lois de

Minos, que vous verrez ſiffler inceſſamment.
1772. Dans ces Lois de Minos, le roi *Teucer* dit au ſénateur *Mérione* :

Il faut changer ces lois, il faut avoir un maître.

Le ſénateur lui répond :

Je vous offre mon bras, mes tréſors et mon ſang ;
Mais ſi vous abuſez de ce ſuprême rang,
Pour fouler à vos pieds les lois de la patrie,
Je la défends, Seigneur, au péril de ma vie, &c.

C'était le roi de Pologne qui devait jouer ce rôle de *Teucer*, et il ſe trouve que c'eſt le roi de Suède qui l'a joué.

Quoi qu'il arrive, je me trouve d'accord avec madame *Geoffrin* dans ſon attachement pour le roi de Pologne, et dans ſon eſtime pour M. le comte d'*Heſſenſtein* ; mais je l'avertis que *Mérione* n'eſt qu'un petit fanatique, et qu'il n'a pas la nobleſſe d'ame de ſon ſuédois. J'admire *Guſtave III*, et j'aime ſurtout paſſionnément ſa rénonciation ſolennelle au pouvoir arbitraire : je n'eſtime pas moins la conduite noble et les ſentimens de M. le comte d'*Heſſenſtein*. Le roi de Suède lui a rendu juſtice ; la bonne compagnie de Paris et les Velches même la lui rendront. Pour moi, je commence par la lui rendre très-hardiment.

Je vous envoie, mon cher ami, l'épître à *Horace* ; cette copie eſt un peu griffonnée, 1772.
mais c'eſt la plus correcte de toutes. Je deviens plus inſolent à meſure que j'avance en âge. La canaille dira que je ſuis un malin vieillard.

André Ganganelli a heureuſement aſſez d'eſprit pour ne point croire que la lettre de l'abbé *Pinzo* ſoit de moi ; un ſot pape l'aurait cru et m'aurait excommunié. On ne connaît point cet abbé *Pinzo* à Rome. C'eſt apparemment quelque aventurier qui aura pris ce nom, et qui aura forgé cette aventure pour attraper de l'argent aux philoſophes. Il m'a paſſé quelquefois de pareils croquans par les mains.

Le roi de Pruſſe vient de m'envoyer un ſervice de porcelaine de Berlin, qui eſt fort au-deſſus de la porcelaine de Saxe et de Sève ; je crois que Dantzick en payera la façon.

Adieu ; vous verrez un beau tapage le jour des Lois de Minos. Il y a encore des gens qui croient que c'eſt l'ancien parlement qu'on joue. Il faut laiſſer dire le monde. Les *Fréron* et les *la Beaumelle* auront beau jeu.

Bonſoir ; madame *Denis* vous fait les plus tendres complimens. Faites les miens, je vous prie, à M. le marquis de *Condorcet* ; et ſurtout dites à madame *Geoffrin* combien je lui ſuis attaché.

1772.

LETTRE CLXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

8 de décembre.

J'AI penſé, mon cher ami, qu'il faut un ſucceſſeur à *Thiriot* auprès du roi de Pruſſe. Je ſuppoſe que le prophète *Grimm* eſt déjà en fonction ; mais ſi cela n'était pas, ſi ce grand prophète était employé ailleurs, il me ſemble que cette petite place conviendrait fort à frère *la Harpe*, et que le roi de Pruſſe ſerait bien content d'avoir un correſpondant littéraire, auſſi rempli de goût et d'eſprit. Je crois que perſonne n'eſt plus en état que vous de lui procurer cette place ; et ſi la choſe eſt praticable, vous y avez déjà ſongé. J'en ai écrit un petit mot au roi.

Voudriez-vous bien me mander où l'on en eſt ſur cette petite affaire.

Vous ſouvenez-vous d'un nommé d'*Etallonde*, fils de je ne ſais quel préſident d'Abbeville, à qui on devait pieuſement arracher la langue, couper la main droite, et appliquer tous les agrémens de la queſtion ordinaire et extraordinaire ; après quoi, il devait être brûlé à

petit feu, conjointement avec le chevalier de *la Barre*, petit-fils d'un lieutenant général des armées du roi; le tout pour avoir chanté une chanson gaillarde, et n'avoir pas ôté son chapeau devant une procession de capucins velches? Le roi de Prusse vient de donner une compagnie à ce petit d'*Etallonde*, auquel il avait donné une lieutenance à l'âge de dix-sept ans, âge auquel le sénateur *Pasquier* et d'autres sages et doux sénateurs l'avaient condamné à la petite réparation publique que d'*Etallonde* esquiva, et qui fut prescrite au chevalier de *la Barre*, pour l'édification des fidelles. 1772.

Adieu, mon cher philosophe; je vous aime inutilement, car je ne suis bon à rien dans ce monde; mais je vous aime de tout mon cœur.

Madame *Denis* a été très-malade, et moi je le suis toujours.

1772.

LETTRE CLXXVII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, le 26 de décembre.

Oui, oui, aſſurément, mon cher et illuſtre ami, je ferai lire à tout le monde, ſans néanmoins en laiſſer prendre de copies, la charmante lettre que le roi de Pruſſe vous a écrite. Cette lettre fait honneur, d'abord au prince qui ſait écrire ainſi, enſuite à vous qui n'en avez pas trop beſoin, et enfin aux lettres et à la philoſophie, qui ont beſoin de cette conſolation, dans l'état d'oppreſſion où elles gémiſſent. Vous ne ſauriez croire à quelle fureur l'inquiſition eſt portée. Les commis à la douane des penſées, ſe diſant *cenſeurs royaux*, retranchent, des livres qu'on a la bonté de leur ſoumettre, les mots de *ſuperſtition*, de *tyrannie*, de *tolérance*, de *perſécution*, et même de *Saint-Barthelemi*; car ſoyez ſûr qu'on voudrait en faire une de nous tous.

Voilà les cuiſtres de l'univerſité qui viennent de ſonner un nouveau tocſin. Dirigés par le recteur *Cogé pecus* qui eſt à leur tête, ils viennent de propoſer pour le ſujet d'éloquence latine qu'ils propoſent tous les ans

pour

pour prix à tous les autres cuiſtres du royaume : *Non magis* DEO *quàm regibus infenſa eſt iſta quæ vocatur hodiè philoſophia.* Admirez néanmoins avec quelle bêtiſe cette belle queſtion eſt énoncée, car ce beau latin, traduit littéralement, veut dire que *la philoſophie n'eſt pas plus ennemie de* DIEU *que des rois ;* ce qui ſignifie, en bon français, qu'elle n'eſt ennemie ni des uns ni des autres. Voyez avec quel jugement ces marauds ſavent rendre ce qu'ils veulent dire. Il me ſemble que ce ſerait bien le cas de répondre à leur belle queſtion, non en latin, mais en bel et bon français, pour être lu par tout le monde. Il faudrait que l'auteur fît ſemblant d'entendre l'aſſertion de ces cuiſtres dans le ſens très-vrai et très-naturel qu'elle préſente, mais qu'ils n'avaient pas intention d'y donner. 1772.

Que de bonnes choſes à dire pour prouver que la philoſophie n'eſt ennemie ni de DIEU ni des rois ! et quels coups de foudre on peut lancer à cette occaſion ſur ſes ennemis, en rappelant les *Damiens*, les *Ravaillac*, les *Alexandre VI*, et tous les monſtres qui leur ont reſſemblé ! Ce ſerait à vous, mon cher maître, plus qu'à perſonne, à rendre ce ſervice aux frères perſécutés.

Vous ignorez vraiſemblablement tous les libelles dont on infecte la littérature, contre

1772. vous et vos amis. Vous ignorez que *Cogé pecus* a présenté à l'archevêque de Paris, à l'archevêque de Rheims, et à *tutti quanti*, comme un défenseur précieux à la religion, un petit gueux nommé *Sabatier*, venu de Castres avec des sabots, que j'ai chassé de chez moi comme un laquais, parce qu'il imprimait des impertinences contre ce que nous avons de plus estimable dans la littérature.

Ce petit maraud, en arrivant à Paris, est entré, en qualité de décrotteur bel esprit, chez un comte de *Lautrec* qui avait des procès, écrivait lui-même ses mémoires, et les donnait à *Sabatier* à mettre en français. Le comte de *Lautrec* s'aperçut que sa partie adverse était instruite de ses moyens avant que ses mémoires parussent. Il alla chez son avocat et son procureur qu'il traita de fripons. L'avocat et le procureur se défendirent avec l'air et la force de l'innocence, et firent si bien qu'ils découvrirent une lettre de *Sabatier* aux gens d'affaires de la partie adverse. Le comte de *Lautrec* instruit, fit venir *Sabatier*, lui montra sa lettre, lui donna cent coups de bâton, le chassa de chez lui, en lui enjoignant néanmoins de venir le lendemain, sous peine de nouveaux coups de bâton, le remercier en présence de son avocat et de son procureur, qui seraient présens, et qui, par sa friponnerie, avaient été

exposés à un soupçon qu'ils ne méritaient pas ; et cela fut fait. Voilà, mon cher ami, les canailles qu'on protége ; ce n'est pas de ces canailles, qui ne méritent que le mépris, c'est de leurs protecteurs qu'il faudrait faire justice. 1772.

Il faut que je vous dise encore un trait de *Cogé pecus*. Il y a déjà quelque temps qu'il alla trouver *Larcher*, ayant à la main un livre où vous les avez attaqués et bafoués tous deux, et excitant *Larcher* à se joindre à lui pour demander vengeance. *Larcher* qui vous a contredit sur je ne sais quelle sottise d'*Hérodote*, mais qui au fond est un galant homme, tolérant, modéré, modeste, et vrai philosophe dans ses sentimens et dans sa conduite, du moins si j'en crois des amis communs qui le connaissent et l'estiment ; *Larcher* donc le pria de lire l'article qui les regardait, le trouva fort plaisant, écrit avec beaucoup de grâces et de sel, et lui dit qu'il se garderait bien de s'en plaindre.

Fin du Tome second.